

UNE ÉLÈVE DE DAVID
LA
COMTESSE BENOIST

L'ÉMILIE DE DEMOUSTIER

1768-1826

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Par M^{ELLE} MARIE-JULIETTE BALLOT

DIPLOMÉE DE L'ÉCOLE DU LOUVRE

Douze gravures et portraits
et un fac-simile d'autographe



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{IE}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE, 10

1914



UNE ÉLÈVE DE DAVID

LA COMTESSE BENOIST

L'ÉMILIE DE DEMOUSTIER

1768-1826

UNE ÈLÈVE DE DAVID
LA
COMTESSE BENOIST

L'ÉMILIE DE DEMOUSTIER

1768-1826

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Par M^{ELLE} MARIE-JULIETTE BALLOT

DIPLÔMÉE DE L'ÉCOLE DU LOUVRE



Douze gravures et portraits
et un fac-simile d'autographe



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE, 10

1914



Phot. E. Druet.

LA COMTESSE BENOIST

Portrait peint par elle-même vers 1796

(Appartient à M. le Baron Denys Cochin.)

INTRODUCTION

Au milieu des nombreuses femmes peintres de l'époque de la Révolution et de l'Empire, M^{me} Benoist se distingue d'une façon particulièrement attachante. Elle fut, non un amateur d'art, mais une véritable artiste ; élève des plus fameux ateliers de son temps, ayant poussé fort loin l'étude et la pratique de la peinture, elle put, aux jours de misère de la Révolution, vivre de son art.

Comme peintre, M^{me} Benoist mériterait une étude au seul titre d'élève de David. On donne seulement les noms de dix femmes ayant reçu les leçons du redoutable maître (1) ; plusieurs renoncèrent au grand art pour se livrer uniquement à la miniature ; les autres sont peu connues. M^{me} Mongez et M^{me} Benoist furent les seules qui se partagèrent les éloges de la critique :

(1) Jules David, *Le peintre Louis David*, p. 625.

mais nos musées ne conservent aucune œuvre de la première, tandis que l'on relève le nom de la seconde sur les catalogues du Musée du Louvre, du Musée de Versailles et de plusieurs Musées de province.

Faisant partie des élèves qui les premiers se pressèrent autour du jeune maître, elle reçut son enseignement en même temps que Gérard, Girodet, Gros, etc. Sans penser à la comparer à ses illustres camarades, nous pouvons, en la suivant, parcourir tout une époque de l'Histoire de l'Art, celle où régna la domination incontestée de David.

Entrée à son atelier à la fin de 1785, exposant pour la dernière fois au Salon de 1812, M^{me} Benoist représente pour nous une période entière de l'art classique, car sa carrière s'étend du *Serment des Horaces* de David, à l'*Officier de Chasseur* de Géricault, période si importante que l'étude du moindre artiste y a sa place indiquée, puisqu'elle permet de mieux juger l'énorme influence d'un talent autoritaire sur ses contemporains, et de mieux connaître la vie des artistes à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e.

La femme attire vers le peintre la curiosité et la sympathie. Dans sa jeunesse, mêlée aux plaisirs d'une société assez libre dans ses manières et dans ses propos, elle eut, sous un pseudonyme, une heure de célébrité qu'elle ne dut pas à son art; elle fut la muse d'un poète qui n'est pas des premiers, même dans une époque où tant de poètes furent aussi médiocres que verbeux;

mais qui eut pourtant un nom et dont les vers eurent des éditions multiples, dans les formats les plus élégants, et parfois ornées des plus précieuses illustrations.

M^{me} Benoist est l'Emilie de Demoustier. C'est elle, sans doute, qui a donné aux « Lettres à Emilie » ce qu'elles ont de meilleur sous des grâces surannées : l'accent d'une passion honnête et une admiration sincère.

Elle se présente ainsi devant nous avec une auréole poétique ; elle est celle dont, à chaque page, le poète évoque la gracieuse silhouette, celle dont sans cesse il vante les mérites et dont il prononça le nom jusqu'à son lit de mort :

Je sais quelqu'un qui, chaque jour,
Au ciel adresse sa prière,
Cultive ensuite tour à tour
L'Amitié, les Arts et l'Amour ;
De l'indigent visite la Chaumière,
Du riche embellit le séjour ;
Et, quittant ses lambris pour un dais de verdure,
Seule, va contempler et sentir la Nature ;
Qui prête à la société
Son esprit, ses grâces brillantes,
Et court verser des larmes consolantes
Dans le sein de l'adversité ;
Qui donne un prix aux moindres bagatelles,
Qui, sans mentir, embellit les nouvelles,
Qui flatte la laideur, sourit à la beauté,
Plaide pour les absents et pour la vérité ;
Qui lit, qui peint, qui chante, file,

Médite, brode et passe avec légèreté
De la philosophie à la frivolité,
Et de l'agréable à l'utile.

Comment, me direz-vous, cultiver en un jour
L'Amitié, la Nature et les Arts et l'Amour,
L'Esprit, la Charité, la Vérité, la Folie ?

C'est un prodige ! — il est vrai ; cependant,
Pour y suffire, il est constant,
Qu'il est et qu'il ne fut jamais qu'une Emilie.

(Lettre LXX.)

L'irréprochable décence que la jeune fille sut conserver tout en traversant, avec grâce et gaité, les milieux un peu dangereux des arts et des lettres où vivait sa famille ; le dévouement de l'épouse qui s'éleva jusqu'à l'héroïsme dans les drames sanglants de la Terreur, et son amour maternel dans lequel elle puisa le courage de renoncer à la gloire et au succès, en font une figure qui mérite de revivre au milieu de l'Histoire qu'elle a traversée.

La vie de cette artiste est aussi un roman et l'un des plus dramatiques de l'époque révolutionnaire.

Nous avons le bonheur de pouvoir appuyer cette véridique et singulière histoire sur un certain nombre de pièces inédites, documents retrouvés aux Archives nationales, et fragments d'une correspondance, jusqu'ici tout à fait inconnue, dont nous devons l'aimable communication à la famille de M^{me} Benoist et particulièrement à l'inépuisable complaisance de M. Henry Cochin qui, non seulement nous a mis à

même de consulter ses archives de famille, mais nous a encore aidé de ses souvenirs personnels et de ses conseils. Qu'il veuille bien accepter l'assurance de notre profonde gratitude en tête de ces pages dont il a bien voulu suivre la longue élaboration.

Que M. Emile Berteaux veuille bien croire également à notre sincère reconnaissance pour ses avis si éclairés et si judicieux.

Remercions aussi tous ceux qui ont bien voulu nous aider dans nos recherches : M. Paul Leprieur, M. Aulard, M. Jules Guiffrey, M. Henri Stein, M. Lucien Lazard, M. René Farge, M. Pératé, M. Gaston Brière, M. Marc Furey-Raynaud, dont la compétence et l'extrême obligeance nous ont été d'un grand secours.



LA COMTESSE BENOIST

CHAPITRE PREMIER

L'ÉMILIE DE DEMOUSTIER

DE L'ATELIER DE M^{me} VIGÉE-LEBRUN A CELUI DE DAVID

(1768-1791)

Naissance de Marie-Guillemine. — Sa famille. — Elève de M^{me} Le Brun. — Le Salon de 1783. — L'Exposition de la Jeunesse de 1784. — Rencontre de Demoustier. — L'avocat poète. — Les *Lettres à Emilie sur la Mythologie*. — L'Exposition de la Jeunesse de 1785. — Portrait de Demoustier. — Portrait d'Emilie. — L'Exposition de la Jeunesse de 1786. — Le Salon de 1785 et le *Serment des Horaces*. — Elève de David. — L'atelier des *Horaces*. — Le *Brutus*. — *Pâris et Hélène*. — L'Exposition de la Jeunesse de 1788. — Débuts de Marie-Elisabeth. — L'Exposition de la Jeunesse de 1789. — Continuation des *Lettres sur la Mythologie*. — Leur influence sur Marie-Guillemine. — Les *Adieux de Psyché*. — *Pyrame et Thisbé*. — Le Salon de 1791. — *L'Innocence entre le Vice et la Vertu*. — Fin des années d'étude.

Marie-Guillemine Leroulx-Delaville est née à Paris, le 18 décembre 1768 (1). Elle était fille de René Leroulx-

(1) Cette date, qui n'est donnée que par la *Grande Encyclopédie*, doit être exacte, car nous trouvons, écrit de la main de son fils, derrière un de ses portraits : née en 1768, morte en 1826. Il est malheu-

Delaville et de Marguerite-Marie Lombard, originaire de Toulouse.

Nous trouvons son nom diversement écrit ; elle-même, dans les catalogues du Salon, ne le donne pas toujours de même. On relève Laville-Leroux, Roux de la Ville, Leroux-Laville, Delaville le Roux, etc. Mais l'orthographe à laquelle on doit s'arrêter est Leroux-Delaville, comme en fait foi un jugement en rectification du 27 mai 1830 (1).

Sa famille, très anciennement connue en Bretagne, occupa de hautes situations administratives ou politiques. Son père, René Leroux-Delaville, entré dans l'Administration vers 1764, avait obtenu au concours, en 1775, la place d'adjoint au premier commis du département de l'Inde, où il ne fut jamais installé. En 1782, il fut nommé directeur des Salines du Roi, et peu après adjoint à l'Administration des Fermes Générales ; en 1789, il fut élu représentant de la Commune de Paris (2), puis il occupa différentes fonctions importantes aux départements des Colonies et des Finances ; enfin, en 1792, il fit partie du dernier ministère de Louis XVI comme ministre des contributions publiques. Le Directoire le nomma consul de France à Rotterdam, où il mourut en 1798 ou 1799.

Son oncle, connu sous le nom de Joseph Delaville-Leroux, fut membre de l'Assemblée des Notables,

reusement impossible de la vérifier, tous les actes de l'Etat-civil relatifs à Mme Benoist ayant été détruits en 1871, il n'existe plus aux Archives de la Seine qu'une copie de son acte de décès dont j'ai dû la communication à la complaisance de M. Lucien Lazard, et à l'aide de laquelle j'ai pu établir l'orthographe de ses nom et prénoms. — (Voir *Pièces justificatives XV.*)

(1) L'usage dans la famille était de dire de La Ville le Roux, et cet usage a prévalu chez les descendants de la C^{tesse} Benoist.

(2) SIGISMOND LACROIX, *Actes de la Commune de Paris*, t. I, p. 634.

député de Lorient aux Etats généraux, et fit partie de l'Assemblée Constituante. David le représenta dans son tableau du *Serment du Jeu de Paume*. Sous le Consulat, il fut nommé sénateur et mourut subitement le 3 avril 1803, sur l'un des escaliers des Tuileries, dans les bras de Corvisart.

Marie-Guillemine avait eu une sœur aînée, morte très jeune ; deux autres la suivirent : Marie-Elisabeth née en 1770, et Henriette, née vers 1772.

Nous ne connaissons rien de son enfance. Alla-t-elle au couvent comme presque toutes les jeunes filles de son époque ou resta-t-elle dans sa famille ? Il est certain qu'elle commença à peindre très jeune, ainsi que nous le voyons par la lettre suivante de son père au comte d'Angiviller : « Différentes circonstances ayant altéré ma fortune au lieu de l'augmenter, j'ai vu avec plaisir, Monsieur le Comte, que les dispositions de mes enfants pour les arts, les dédomageraient du bien que je n'aurais pu leur conserver qu'en manquant à mes devoirs. Ma fille aînée a été placée dans l'atelier de M^{me} Le Brun, et la cadette recevoit des conseils de M. David avant son départ pour Rome (1). »

David étant parti pour Rome à la fin de 1783, nous pouvons fixer à cette année les débuts de Marie-Elisabeth, âgée seulement de 13 ans ; mais ne voyons-nous pas M^{me} Le Brun sortir du couvent à l'âge de onze ans, aussitôt sa première communion, pour s'adonner à la peinture ? De même, Marie-Guillemine dut commencer l'étude de cet art vers sa douzième année, c'est-à-dire à la fin de 1781 ou au commencement de 1782.

M^{me} Le Brun venait alors de peindre la reine ; c'est

(1) Voir *Pièces justificatives I*.

en ces années de 1781 et 1782, qu'elle exécuta ses plus jolis portraits. Sa vogue était immense, et il était fort naturel que la jeune Marie-Guillemine désirât recevoir ses conseils. Dans une des pages les plus coquettes de ses mémoires, la célèbre artiste a fixé le souvenir de la jeune fille.

« Parmi mes élèves se trouvait M^{lle} Emilie Roux de la Villé, qui depuis a épousé M. Benoist, directeur des Droits réunis, et pour laquelle Demoustier a écrit les *Lettres sur la Mythologie*. Elle peignait au pastel des têtes où s'annonçait déjà le talent qui lui a donné une juste célébrité. M^{lle} Emilie était la plus jeune de mes élèves, pour la plupart plus âgées que moi, ce qui nuisait prodigieusement au respect que doit imprimer un chef d'école. J'avais établi l'atelier de ces demoiselles dans un ancien grenier à fourrage, dont le plafond laissait à découvert de fort grosses poutres. Un matin, je monte et je trouve mes élèves, qui venaient d'attacher une corde à l'une de ces poutres, et qui se balançaient à qui mieux mieux. Je prends mon air sérieux, je gronde, je fais un discours superbe sur la perte du temps ; puis voilà que je veux essayer la balançoire, et que je m'en amuse plus que toutes les autres (1) . »

Marie-Guillemine prit sa part de ces joyeux ébats : Demoustier ne devait-il pas écrire, en pensant à elle, son couplet des *jeux icariens* ?

« On les célébrait en se balançant sur une corde attachée à deux arbres. C'est ce que nous appelons aujourd'hui l'escarpolette. Je ne regarde jamais cet exercice sans me rappeler avec plaisir l'ancienneté de son origine :

(1) *Souvenirs de M^{me} Vigée-Lebrun*, p. 37.

Ainsi, lorsque dans un verger,
Sur une corde balancée
Avec Flore et Zéphyr vous semblez voltiger,
J'élève vers le ciel mes yeux et ma pensée,
Pour invoquer Icarius, »

(Lettre XLI.)

*
* *

Il est intéressant de nous arrêter un peu sur le Salon de 1783, qui coïncide avec les débuts des deux sœurs dans la peinture. Ce fut certainement celui où elles subirent les premières influences qui aient marqué leur talent.

« Il y a longtemps, à ce qu'il me semble, dit le *Journal de Paris*, que l'on a vu un salon aussi riche et aussi varié par les différents genres de Peinture que celui de cette année. Les Tableaux d'Histoire y dominent, et ce qui me paroît précieux, c'est que le plus grand nombre est ordonné pour le Roi. » Ce même fait est relaté par les *Mémoires Secrets*, mais en y ajoutant une remarque particulièrement piquante : « Aujourd'hui, par exemple, malgré l'abondance des tableaux d'histoire qu'on trouve en ce lieu, telle qu'on n'y en a pas encore vue, malgré l'excellence des maîtres nombreux luttant dans la lice du grand genre, qui le croirait, et ne sera-ce point un blasphème ? le sceptre d'Apollon semble tomber en quenouille, et c'est une femme qui emporte la palme. Je m'explique : cela ne veut pas dire qu'il y ait plus de génie dans un tableau de deux ou trois figures aux trois quarts, que dans un d'une composition vaste, de dix ou douze personnages de grandeur naturelle ; dans un tableau dont l'idée est simple, que dans un dont le plan complexe

équivalait à un poème entier ; cela signifie seulement que les ouvrages de la Minerve moderne attirent les premiers les regards du spectateur, qu'ils les rappellent sans cesse, les saisissent, s'en emparent, lui arrachent ces exclamations de plaisir et d'admiration dont les artistes sont si jaloux, et communément le sceau des productions supérieures. Les tableaux dont il s'agit, sont aussi les plus vantés ; ce sont ceux dont on parle, dont on s'entretient le plus à la cour et à la ville, dans les soupers, dans les cercles, jusque dans les ateliers. Lorsque quelqu'un annonce qu'il arrive du Sallon, on lui demande d'abord, avez-vous vu *M^{me} Le Brun* ? Que pensez-vous de *M^{me} Le Brun* ? Et en même temps on lui suggère sa réponse : N'est-il pas vrai que c'est une femme étonnante, que *M^{me} Le Brun* ? Tel est le nom, Monsieur, de la femme que j'ai en vue, devenue si célèbre en aussi peu de temps ; car elle n'est que depuis quelques mois reçue académicienne d'emblée, suivant le privilège de son sexe, et dans une des quatre places qui lui sont uniquement et spécialement affectées. »

M^{me} Le Brun n'était en effet académicienne que du 31 mai de cette même année et c'était son premier Salon. Elle y partageait les faveurs du public avec une autre femme, *M^{me} Labille-Guyard* (1) qui exposait aussi pour la première fois. Toutes deux avaient été reçues le même jour : l'une était peintre de la Reine, l'autre peintre de Mesdames, et quelques semaines auparavant on avait vu neuf élèves de la seconde

(1) *La Bille des Vertus* (Adélaïde, *M^{me} Guyard*), née en 1749, morte en 1803 ; devint premier peintre de Mesdames de France et de Monsieur, fut reçue à l'Académie de Peinture en 1783, épousa en secondes noces Vincent, peintre d'Histoire. Les Galeries de Versailles possèdent d'elle les portraits de Mesdames de France.

prendre part à l'Exposition de la Jeunesse à la place Dauphine. On a dit à tort que M^{lle} Leroux-Delaville était au nombre de ces exposantes et faisait alors partie de l'atelier de M^{me} Guyard (1) ; nous avons vu par la lettre de son père qu'elle fut seulement élève de M^{me} Le Brun et de David.

L'énorme succès de son professeur dut frapper l'imagination ardente de Marie-Guillemine et elle dut passer de longues heures devant l'Exposition de M^{me} Le Brun qui, outre des portraits, avait trois tableaux : *La Paix ramène l'Abondance*, *Junon empruntant la ceinture de Vénus* et *Vénus liant les ailes de l'Amour*, dont nous trouverons un souvenir dans une œuvre de la jeune élève quelques années plus tard.

Les noms habituels se relèvent sur le catalogue ; le recteur et les professeurs, Vien, les Lagrenée, Lépicié, Brenet, Ménageot, Suvée, etc., exposaient presque tous des tableaux d'histoire commandés par le Roi et l'on peut remarquer, parmi les académiciens, les paysages de Casanova et les ruines d'Hubert Robert, tandis que, chez les agréés, nous trouvons les noms de Debucourt, avec des scènes de mœurs ; de de Marne, avec des paysages, des animaux et des scènes militaires ; de David, de Renaud et de Taillasson avec des scènes historiques. Des tableaux de ce Salon de 1783, le Louvre ne possède que *L'Hiver ou les Saturnales*, de Callet ; *Jeune Fille ornant la Statue de l'Amour*, de Roslin ; *La Paix ramène l'Abondance*, de M^{me} Le Brun, et *Pajou faisant le portrait de Lemoyne*, de M^{me} Guyard, qui sont tous empreints de la facture un peu maniérée de la fin du XVIII^e siècle. David exposait *Andromaque*

(1) B. PORTALIS, *Adélaïde Labille Guiard*, p. 45.

sur le corps d'Hector, mais cette œuvre, où l'on sentait la recherche de la simplicité antique, n'était « encore, dit Delécluze (1), qu'une œuvre de transition et de progrès, comme le saint Roch, mais plus avancée ».

La recherche du retour à l'antique et à la simplicité, dont il faut faire remonter l'origine jusqu'à l'année 1747 (2), achevait de produire ses fruits. « Le triomphe de David, en 1785, écrit M. Locquin, n'est que l'aboutissant d'une lente évolution, la conséquence logique et attendue d'un mouvement d'idées longuement préparé, et, bien plutôt qu'un événement de nature révolutionnaire, une sorte de retour à la tradition classique momentanément abandonnée. »

Les critiques notèrent pourtant en 1783 un changement dans le style de l'Ecole Française. « Ce qui frappe à la première vue du Salon de cette année est le style des Tableaux d'Histoire; ils annoncent une Ecole qui, pour ainsi dire, se rajeunit, et qui commence à se débarrasser de l'esprit de système et des préjugés qui longtemps ont servi de nourriture aux Elèves dans leur première éducation. Ces préjugés bizarres et faux avoient fait d'autant plus de progrès et sont devenus d'autant plus difficiles à déraciner que la plupart ont été introduits par des Artistes d'un talent réel et dont le nom étoit fait pour en imposer; mais trop faible pour résister aux caprices des différentes sociétés, ils n'ont pas craint de corrompre les dons que la Nature leur

(1) *Delécluze* (Etienne-Jean), peintre, littérateur et critique, né à Paris en 1781, mort à Versailles en 1863. Elève de David, il quitta la peinture pour la critique en 1816. Critique au *Journal des Débats*, au *Siècle*, à la *Revue Française* et à la *Revue des Deux Mondes*, il publia également un grand nombre d'ouvrages et un volume de souvenirs sur David (1855).

(2) Jean Locquin, *La Peinture en France de 1747 à 1785*.

avait prodigués, et de se dégrader en se livrant aux bizarreries dictées par la mode (1). » Un autre s'écriait encore : « D'abord, en général, les vrais connoisseurs reconnoissent avec satisfaction que l'Ecole de Boucher disparaît sensiblement, et qu'à son style précieux et maniéré, qui a si longtemps infecté l'école française, succède enfin aujourd'hui le bon goût de la peinture et l'imitation, quoique bien éloignée encore, de l'antique. Elle se manifeste surtout dans le tableau de M. Vien (2). »

Ainsi le style nouveau se faisait déjà sentir, mais il est peu probable que Marie-Guillemine y ait prêté attention ; elle dut surtout être éblouie par les succès de son professeur et ne songer à ce moment qu'à l'imiter et à marcher sur ses traces ; ses premières œuvres ne devaient refléter que l'art de M^{me} Le Brun, et nous la verrons pendant quelques années se livrer entièrement au portrait.

*
* *

L'année suivante, la jeune artiste affronta à son tour les rigueurs du public à l'Exposition de la Jeunesse, qui se tenait en plein air sur la place Dauphine. Cette exposition de la Jeunesse avait pris une extension extraordinaire sous Louis XVI et la foule y affluait. Il faut dire aussi qu'elle ne durait que quelques heures pendant la matinée de la Fête-Dieu ou, si le temps était trop mauvais, celle du jeudi suivant, jour de la petite Fête-Dieu. Tous les tableaux apportés par les artistes eux-mêmes étaient accrochés sur les tentures et les tapisseries qui garnissaient les murs ; les académiciens

(1) *Journal de Paris*, 15 sept. 1783.

(2) *Mémoires secrets*, lettre sur le Salon de 1783, t. XXIV, p. 3.

ne dédaignaient pas de venir regarder les travaux de leurs élèves et les critiques nous ont laissé de vivantes descriptions de ces petites manifestations d'art qui prirent fin à la Révolution.

C'est là que Marie-Guillemine fit ses débuts, au mois de juin 1784 (1), et ses envois sont déjà remarquables, le *Mercure de France* en parle en ces termes : « Trois tableaux de M^{lle} Le Roulx de la Ville, jeune artiste âgée de seize ans et demi (2) et élève de M^{me} Lebrun, ont excité ma curiosité et mon attention. Le premier est à l'huile : c'est le portrait de Monsieur son père. Il n'est pas difficile de s'apercevoir que ce portrait a été fort travaillé ; aussi y sent-on de la contrainte : la couleur des accessoires est assez bonne, mais celle de la figure est triste et sombre. » Ce portrait est encore dans la famille, au château de La Motte ; c'est l'œuvre d'une débutante. M. Leroulx-Delaville y est représenté en perruque, avec l'air très calme ; la peinture en est un peu craquelée, ce que nous remarquerons souvent dans les toiles de l'artiste.

Les deux autres tableaux ne nous sont pas parvenus, et nous ne pouvons en juger que par le *Mercure*, qui continue ainsi : « Le second est une tête d'étude au pastel. La physionomie a de la grâce ; elle en auroit même davantage si la chevelure avoit plus de vérité, et si la négligence affectée qu'on y remarque ne contrastoit pas singulièrement avec le ton soigné des étoffes. Le fond de ce tableau m'a aussi paru trop clair et trop

(1) Un tableau très animé de cette Exposition de 1784 précisément, est donné dans un charmant dessin de Maucert (Ancienne collection de M^{me} Lelong, vente 27 avril 1903, I, n° 64 ; vente Hodgkin, 30 avril 1914, n° 44 ; pl. au catalogue), que M. Berteaux nous a indiqué, en nous autorisant à utiliser ici le cliché publié par la *Chronique des Arts*, du 25 avril.

(2) Elle n'en avait alors que quinze et demi.



EXPOSITION DE LA JEUNESSE DE 1784, PLACE DAUPHINE
(Dessin de Maucert)

(Vente Hodgkins. — Gravure extraite de la *Chronique des Arts*.)

foible pour faire valoir la figure. Le troisième mérite de grands éloges. C'est encore une tête d'étude au pastel. Celle-ci est dans le goût antique. La physionomie est intéressante et noble, le ton des chairs a beaucoup de vérité; la coiffure est simple et couronne parfaitement la figure; le ruban qui attache les cheveux se fait sentir même sous les touffes qui le cachent. En général, le faire de ce tableau annonce de très grandes dispositions au talent. »

Dès lors, Marie-Guillemine exposera chaque année et nous pourrons, grâce à la critique, suivre pas à pas ses progrès. Les œuvres qui nous sont parvenues se trouvent assez bien espacées pour nous permettre de juger par nous-mêmes de la route qu'elle a suivie, des influences qu'elle a subies et du résultat qu'elle a obtenu. Mais certainement, parmi les différentes époques de sa carrière de peintre, celle de sa jeunesse nous apparaîtra comme la plus attachante et la plus attrayante. Ce sera un plaisir de relever son nom à chacune de ces expositions de la place Dauphine qui étaient l'avenir et où se révéla maint talent, que l'Académie ne laissait pas se produire.

C'est alors que la jeune artiste devient l'inspiratrice de Demoustier; pour nous, elle est restée l'Emilie des « Lettres », une personnification du XVIII^e siècle par sa grâce, sa jeunesse et sa gaieté. Cette grâce et cette gaieté resteront le fond de son caractère; elle les gardera, même aux jours d'angoisse.

Marie-Guillemine a rencontré son poète chez des amis, au printemps de 1784. Cette date est facile à préciser en se reportant aux Lettres elles-mêmes; le permis d'imprimer fut donné en février 1785 et, à propos du siège de Troie, nous lisons :

Depuis un an, le prince de Cythère,
 Avec tous ses amours, vous assiège, dit-on :
 Votre sort est pareil à celui d'Ilion.
 De votre cœur dépend le succès de l'affaire :
 Avant de vous réduire, il faut vous le soustraire ;
 Ainsi le siège sera long ;
 Car, si j'en crois votre rigueur austère,
 L'Amour n'a pas encore pris le Palladion.

(Lettre VII.)

Comment se fit cette rencontre ? Au milieu de la foule, de la musique et des danses. Le poète en a fixé ainsi le souvenir : « Le roi du ciel avait ordonné les préparatifs d'un bal. A ce mot, Emilie, ne prévoyez-vous pas des attaques, des surprises, des conquêtes rapides, et ne vous rappelez-vous pas la nuit brillante où je vous vis pour la première fois ? »

Le lendemain, au point du jour,
 Ma main sur mes yeux, Emilie
 Trouva le bandeau de l'Amour
 Sous le masque de la Folie.
 Je voulus l'arracher en vain :
 Cupidon, par un nœud divin,
 L'avait serré, comme Nature,
 En naissant a, sur votre sein,
 De Vénus noué la ceinture.
 Sur mon front ce bandeau charmant
 N'est point un vain déguisement ;
 Je suis aveugle, je vous jure ;
 Et ! qui n'est aveugle en aimant !
 Cependant sur votre figure
 J'entrevois encore deux beaux yeux,
 Des traits nobles et gracieux,
 Une candeur naïve et pure,
 Un esprit, un charme attrayant,
 Une tendre mélancolie.....
 Je suis un aveugle, Emilie,
 Mais un aveugle clairvoyant.

(Lettre XXX.)

*
* *

Charles-Albert de Moustier, ou Demoustier, était né à Villers-Cotterets le 13 mars 1760. Le Bibliophile Jacob (1) le fait descendre de Racine par son père; c'est par sa mère, Constance-Eugénie Le Maire, qu'il était allié, non seulement à Jean Racine, mais encore à La Fontaine. Héritage qu'il supporta assez vaillamment, puisque son nom est parvenu jusqu'à nous.

Né rue de la Noue, n° 8 (aujourd'hui rue Demoustier), dans une maison appartenant à ses grands-parents maternels, Demoustier, sans être de noblesse, était d'une famille fort honorable. Mis en nourrice à Coyolle, dans les environs de Villers-Cotterets, il y resta jusqu'à la fin de 1762, époque où son père fut nommé inspecteur général de la capitainerie royale à Vincennes. En 1766, M^{me} Demoustier, ayant perdu son mari et n'étant retenue par rien à Vincennes, revint à Villers-Cotterets avec son fils.

Jusqu'à sa douzième année, l'orphelin ne quitta pas sa mère, et de là lui vint le reproche d'efféminé et même « d'encotillonné » que l'on trouve dans plusieurs de ses biographies. Après bien des hésitations, sur les conseils d'un parent, Jean-Louis-Toussaint Guilliot de Ploizy, conseiller rapporteur du Point d'honneur à Villers-Cotterets, il fut envoyé à Paris au Collège de Lisieux.

Une légère intrigue avec Louise-Albine-Marguerite Bizet, fille d'un voisin, le rattachait au pays natal. Il est

(1) *Lettres à Emilie*, préface de Paul LACROIX, librairie des Bibliophiles, 1883. — Notice de M. E. ROCH, dans le *Bulletin de Villers-Cotterets* de 1907.

vraisemblable que les premières inspirations du poète viennent de cette amourette. La Lise de la Lettre V rappelle certainement Louise Bizet.

Ainsi je n'avais pas quinze ans
Lorsque je déclarai la guerre
Au petit prince de Cythère :
Il en rit fort à mes dépens,
Et dit aux amours d'Idalie :
« S'il nous livre quelques combats,
Nous lui ferons mettre armes bas
Par l'entremise d'Emilie. »

Son plan étant ainsi dressé,
Il me tenta par sa franchise,
Et se mit dans les yeux de Lise ;
J'en fus légèrement blessé.
Je la trouvais assez jolie :
J'aimais son ingénuité ;
J'admirais sa naïveté ;
Mais : qu'était-ce auprès d'Emilie ?

(Lettre V.)

Parmi ses condisciples se trouvaient les futurs poètes Andrieux, Legouvé et Collin d'Harleville qui restèrent ses amis jusqu'à son dernier jour. Comme eux, il s'essaya dans la poésie ; mais M^{me} Demoustier rêvait son fils avocat, et, après de bonnes études classiques, le jeune homme fit son droit, s'inscrivit au barreau de Paris et racheta le cabinet de Danton rue Pavé-Saint-André (aujourd'hui rue Séguier).

Il plaida consciencieusement ; mais la muse veillait et les ancêtres aussi. Demoustier voyant le succès de ses amis, les imita. Aimable, plaisant, les salons l'attiraient, ses premiers vers y furent dits, il y connut son inspiratrice : les *Lettres à Emilie* étaient nées.

Demoustier n'avait pas encore vingt-cinq ans, Marie-Guillemine en avait seize. Elle était jeune, jolie, un

peu insouciant et de plus artiste, ce qui explique la liberté avec laquelle le poète s'exprime parfois. Lui, qui nous le fera connaître ? Ses amis eux-mêmes : « Ceux qui ont pu le voir dans la société savent cependant quel charme il y apportait, moins encore par les agrémens et l'urbanité de son esprit que par une attention constante à faire valoir celui des autres, par cette politesse du cœur qui ne pourrait pas louer dans autrui ce qui serait blâmable, mais qui chercherait à excuser tout ce qui ne pourrait ne pas être louable, politesse non factice qui donnait à sa conversation, à son maintien, à ses traits, à son silence même, une disposition de bonté et de bienveillance universelle (1). »

Ou bien encore, il faut nous reporter au portrait de Melcourt dans le *Conciliateur*. Selon les biographes contemporains, Demoustier le fit inconsciemment d'après lui-même :

Au fond de votre cœur le sentiment s'épure ;
Son langage est toujours celui de la nature.
Votre esprit naturel orne la Vérité ;
Mais, sans la déguiser, voile sa nudité.
Sans jamais s'abaisser, noblement il se plie,
Pour se mettre au niveau de ceux qu'il concilie.
Moins vous voulez régner, plus vous faites la loi ;
Chacun auprès de vous devient content de soi ;
Enfin l'extérieur est toujours agréable,
Le cœur bon, l'esprit juste ; et voilà l'homme aimable.

Nous comprenons ainsi le succès du poète auprès des femmes, succès durable, car plusieurs d'entre nous se rappellent l'émotion avec laquelle leurs grand'mères parlaient des *Lettres à Émilie*.

(1) CAMPENON, article dans la *Décade philosophique*, 30 ventôse an IX.

L'approbation du censeur est du 15 février 1785, le privilège du roi du 13 avril 1786. Doit-on penser que ce long intervalle est dû aux hésitations de la jeune fille à laisser paraître des lettres écrites pour elle ? C'est un fait peu croyable, ces « Lettres », lues dans les salons, étaient certainement connues et, malgré le ton un peu libre, autorisé par le sujet, l'artiste ne pouvait être blessée des vers du poète.

« La première partie des *Lettres à Émilie sur la Mythologie* parut donc en 1786. Une lettre de Demoustier, datée du 1^{er} novembre, nous montre que tout en étant poète, il était assez pratique :

« Je vous prie aussi de faire mettre dans le *Journal de Paris*, que les *Lettres à Emilie* se vendent chez Lallemand, libraire, rue Saint-Honoré, au coin du Cul-de-Sac-du-Cocq. Je viens de m'arranger avec ce libraire, auquel j'ai promis de le faire annoncer sur-le-champ. Je vous prie aussi de me recommander à M. Sautereau, supposé qu'il parle de moi dans l'*Almanach des Muses* (1). »

Il faut croire que le libraire venait de changer puisque le *Mercury de France* les avait signalées ainsi le 21 octobre : « *Lettres à Emilie sur la Mythologie* », par M. De Moustier, à Paris, chez Grangé, imprimeur-libraire et chez les Marchands de Nouveauté. »

M. de Charnois, le critique du *Mercury*, se montre plein de bienveillance pour le poète. « Ces lettres, dit-il, sont le fruit des loisirs d'un jeune homme qui

(1) Lettre à M. Panis, avocat (collection de M. Emile Dupuis), citée par M. Ernest Roch, dans le *Bulletin de la Société Historique de Villers-Cotterets*, 1907.

se destine au Barreau. L'Auteur paroît s'être attaché à imiter la manière de Chapelles et de Bachaumont ; mais il faut convenir que si la forme qu'il a donnée à son ouvrage est plus agréable que celle d'un Dictionnaire, elle est aussi moins commode. Quoi qu'il en soit, il a rempli souvent d'une manière heureuse le cadre qu'il a choisi ; et s'il n'apprend rien de nouveau à ses lecteurs, du moins les amuse-t-il souvent par son esprit, par sa gaieté, et surtout par sa facilité..... les citations que nous avons faites prouvent que son style joint à la facilité, de la grâce et de la correction ; ce que nous allons extraire de la dixième lettre, qui contient l'histoire de Latone, annonce dans l'auteur ces qualités d'âme, de douceur et de sensibilité qui rendent un homme recommandable aux yeux de la société..... les vers ont un certain charme qui attache, qui émeut le cœur, et qui fait absolument oublier les petites négligences qu'on y pourroit remarquer. Un trait d'âme de cette espèce nous paroît supérieur à un millier de traits d'esprit. Ce que nous venons de dire ne sauroit être considéré comme un moyen adroit de louer M. de Moustier, car cet écrivain annonce autant de finesse dans l'esprit, que de délicatesse dans la manière de sentir et de penser. »

M. de Charnois ne manque pas de faire observer « que ces Lettres sont adressées à une demoiselle Emilie, jeune personne de quinze ou seize ans, dont l'auteur paraît fort épris ». Le secret étoit-il connu du *Mercur*, qui ne manquait pas chaque année de noter les envois à la place Dauphine de M^{lle} Leroulx-Delaville ?

Cependant, après tous ces éloges, le rédacteur du *Mercur* ne peut s'empêcher de terminer par un léger blâme, en voyant ses confrères atteints par l'esprit de

l'auteur : « Nous n'avons pas été satisfaits de voir M. de Moustier prendre le style de la satire pour s'élever contre les critiques ; il en est de malhonnêtes, de méchants, et tant pis ; mais il faut les plaindre au lieu de chercher à réveiller leur injustice ; d'ailleurs, il y a de l'humeur, ou du moins de la légèreté dans ces vers :

..... Nos Aristarques,
Ridicules pèdants érigés en Monarques.
Dont la plume va distillant
Un fiel amer sur le talent, etc.

Ce ton âcre annonçait un homme qui auroit ou qui craindrait d'avoir à se plaindre des Critiques : il ne convient point à M. de Moustier, qui sans doute a besoin de conseils, mais dont le talent est fait pour être encouragé.. »

Ce reproche était peu fondé, Demoustier n'a-t-il pas dit lui-même dans l'avertissement de l'édition complète de ses Lettres : « J'ai profité, avec reconnoissance, des observations de la critique pour corriger la plupart de ces Lettres. J'ai supprimé des passages inutiles, et réparé plusieurs omissions considérables. J'ai fait surtout disparaître un grand nombre de ces négligences auxquelles l'esprit se laisse entraîner par l'abandon du cœur. »

L'énorme succès de cette première partie des *Lettres*, encouragea le jeune poète ; en 1788, il donnait la seconde partie dédiée en ces termes à Emilie :

Je reprends ces Métamorphoses
Dont le récit m'était si doux !
J'abandonne Thémis pour vous,
Et les épines pour les roses.

A la fin de la même année, il terminait la troisième partie, mais à cette date il avait quitté le Barreau et s'adonnait complètement à la poésie, puis, en 1790, paraissait la quatrième partie. Le poète semble alors atteint de lassitude ; son cœur est frappé par les événements violents qui s'accomplissent ; il ne chante plus aussi légèrement que jadis.

Quoi ! Vous exigez, Emilie,
Qu'au bruit des canons, des tambours,
Je chante encore pour les amours !

Hélas ! Pourrai-je, mon amie,
De Flore et du Printemps vous peindre les beaux jours,
Quand le deuil de la mort s'étend sur ma patrie !

« Ma muse, couverte du voile de la douleur, cherche en silence dans nos forêts profondes et sous nos antres solitaires un asile où la Discorde et la Haine, n'aient point encore pénétré. Là, gémissant sur le passé, déplo- rant le présent, et lisant dans un sinistre avenir, elle dépose tristement sa lyre, détendue jusqu'au retour incertain de la Paix, des Arts, de la Vertu et du Bonheur. »

*
* *

En effet, Demoustier, abandonnant la poésie légère, s'essaie dans de longs poèmes; cette même année 1790, il fait paraître la *Liberté du Cloître* et le *Siège de Cythère*.

Les événements de l'époque, la suppression des ordres religieux ont inspiré la première de ces œuvres. Mais Demoustier ne pouvait se métamorphoser; malgré l'ampleur du sujet, il fit un poème léger et badin. La

Liberté du Cloître passa presque inaperçue au milieu des vers politiques inspirés par la prise de la Bastille.

Le *Mercur*e parla de ce poème longtemps après son apparition dans un article acerbe, qui, d'après sa date (24 décembre 1792) paraît avoir été écrit par La Harpe, alors critique littéraire à ce journal. Sachant, comme nous le verrons bientôt, que le célèbre littérateur prétendait à la main de M^{lle} Léroulx-Delaville, nous ne nous étonnerons plus de son acrimonie :

« On pouvait espérer que l'auteur des *Lettres Mythologiques à Emilie*, qui n'étaient pas sans quelque agrément et quelque facilité, trouverait des beautés dans un sujet moins usé, après avoir su tirer parti d'un sujet rebattu ; mais apparemment il est plus aisé de converser agréablement sur la Fable, dans des lettres mêlées de prose et de vers, que de concevoir et d'écrire un Poème en quatre Chants. Il fallait d'abord trouver une Fable quelconque, car tout Poème en demande une ; imaginer une action, des personnages, des incidents, des épisodes. Il n'y a rien de tout cela ; ce sont des vers et puis des vers et ce qu'il y a de pis, les vers ne sont pas bons. C'est une satire de la vie monastique, en style moitié sérieux, moitié plaisant ; mais le mélange de ces tons exige un Art dont l'Auteur ne paraît pas se douter. Au lieu de cet art qui consiste dans le passage délicat et insensible d'une nuance à l'autre, ce sont des disparates brusques et tranchantes. Rien n'est préparé, ni motivé, ni ménagé, et dans la même page, l'Auteur monte au pathétique et descend au bouffon : d'où il résulte que le pathétique fait rire, et que le bouffon révolte. Il est évident que cet Ouvrage, dont l'auteur annonçait du mérite, a été

fait à la hâte, et sans aucun soin, et ce qui le prouve encore davantage, c'est l'excessive négligence du style.»

Quant au *Siège de Cythère*, il tomba franchement, et la lettre suivante de Demoustier à un de ses parents nous renseigne suffisamment sur cette chute :

« Ma chère cousine me fait mander par vous qu'elle compte sur la suite des chants commencés en l'honneur de celle qui naquit de l'écume de la mer. Hélas ! mon cher cousin, j'ai renoncé à les continuer. La seule faute en est aux vagues défavorables de la critique qui ne cessent de battre furieusement les flancs de ce pauvre poème à peine lancé et m'ont complètement découragé.... (1). »

L'épigraphe du poème était : *Continuerai-je ?* Le *Siège de Cythère* en resta là !

Le théâtre attirait Demoustier ; en janvier 1791, il fit jouer, rue Feydeau (2), *Alceste à la Campagne* ou *Le Misanthrope corrigé*, dont le *Mercure* écrivit : « C'est surtout par un style pur, correct et brillant que cette Pièce est recommandable. On y applaudit à un grand nombre de détails très heureux et très agréablement versifiés (3). » C'était une des premières œuvres de l'auteur, elle datait de 1783, ce qui explique la faiblesse de son intrigue et son peu de réputation. Il faut peut-être aussi attribuer l'oubli dans lequel elle est tombée, au succès qu'avait remporté l'année précédente le *Philinte de Molière* ou la *Suite du Misanthrope* par Fabre d'Eglantine, dont la belle conception

(1) Lettre du 15 novembre 1791 à Charlemagne Lemaire (collection Ch. Leclère), citée par Ernest Roch.

(2) Théâtre de Monsieur.

(3) *Mercure de France* du 15 janvier 1791.

n'était malheureusement pas égalée par le style. Marie-Joseph Chénier, en jugeant ces deux œuvres, a dit de l'*Alceste* : « L'on a rien à dire de cette faible suite du Misanthrope » ; et du *Philinte* : « Il ne manque à cette pièce que d'être bien écrite (1). »

Mais le grand et franc succès de Demoustier fut *Le Conciliateur*. Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Nation (2), le 29 septembre 1791, cette pièce fut jouée longtemps, souvent reprise et toujours avec succès ; espérons qu'un jour l'Odéon la remettra au répertoire de ses soirées classiques.

« Le mérite principal de cet ouvrage, écrivit le *Mercur*, est le style et la versification ; non pas qu'ils soient d'une correction extrême, mais il est impossible d'y désirer plus d'éclat et plus d'esprit. Toute la pièce fourmille de traits inattendus et faits pour exciter l'enthousiasme. Aussi est-ce le sentiment que cette Pièce a excité. L'auteur, M. Dumoustier, a commencé sa réputation par des Lettres en prose et en vers sur la Mythologie qui sont très estimées. Il l'a soutenue, au Théâtre de la rue Feydeau, par plusieurs essais agréables ; mais il n'avait nulle part encore développé autant de talent. »

Le 19 avril 1793, le même théâtre représentait une autre comédie de Demoüstier : *Les Femmes*. Ce sujet, semble-t-il, aurait dû être un triomphe pour celui qui avait dit : « Il y a dans mon adoration pour les femmes plus que de l'idolâtrie ; leur idée seule produit sur mon cœur attristé l'impression que, par un temps sombre, produit l'image d'un beau jour ; leur voix me fait

(1) M. J. CHÉNIER, *Tableau Historique de la Littérature Française*, p. 333 et 341.

(2) Théâtre de l'Odéon.

tressaillir. Mon âme errante circule autour de leurs charmes, et se perd avec volupté dans les plis de leurs vêtements et les ondes de leur chevelure. Leurs yeux parlent-ils ? ma réponse les a prévenus ; sont-ils muets ? je leur prête un langage pour le plaisir d'y répondre. Je ne sais quel charme secret me fait ressentir la présence d'une femme aimable. Que cette onde est tiède et limpide ! une femme s'y est baignée ! Que de fleurs sur ce gazon ! une femme s'y est endormie ! Que cet ombrage est mélancolique ! elle y rêve sans doute..... Entendez-vous ces accents mélodieux ? c'est Philomèle..... Non, c'est une femme ! la voici ; je l'avais devinée. »

Demoustier pensait avec raison que, possédant de tels sentiments, il lui était difficile de peindre impartialement les femmes ; aussi disait-il : « Dans un âge plus avancé, je ferai de leurs vertus un drame, de leur esprit une comédie, et de leurs défauts un roman. » Malheureusement, les poètes meurent jeunes. Pindare était mort à trente ans, disent les biographes ; Demoustier mourut à quarante.

Les Femmes eurent moins de succès que *Le Conciliateur*, la critique fut très dure, et *Le Tolérant* ou *Tolérance morale et religieuse*, qui vint ensuite, tomba complètement. Demoustier renonça à faire jouer ses pièces, mais non à en écrire, car on en retrouva dans ses papiers. Je citerai seulement : *Les Trois Fils* et *Le Paria et la Chaumière Indienne*, d'après Bernardin de Saint-Pierre. *Les Trois Fils* furent joués, puisque l'on raconte qu'un spectateur, désirant siffler et se trouvant à côté de l'auteur, lui emprunta sa clef, que celui-ci prêta de fort bonne grâce. •

Abandonnant le théâtre, Demoustier retourna à ses

premiers succès, il fit paraître la cinquième partie des *Lettres à Emilie* en 1796 et la sixième en 1798. Il eut raison : elles ont fait parvenir son nom jusqu'à nous et lui assureront toujours une place dans les annales de la poésie légère.

*
* *

Parlons un peu de ces *Lettres* dont le succès fut si grand, dont les éditions furent nombreuses (1), qui furent traduites en plusieurs langues, qui eurent même des imitateurs et dont notre génération ne connaît plus guère que le nom. C'est une œuvre charmante de gaieté et d'esprit, de grâce et de jeunesse où les aventures des dieux et des déesses sont racontées sans irrévérence et sur le ton d'une satire fine et naïve. Le mélange de prose et de vers a permis à l'écrivain d'employer le style propre à chaque sujet ; n'étant tenu à aucune règle, il a pu se laisser aller à sa fantaisie dans ces causeries subtiles, où les aperçus délicats ne manquent pas ; mais un défaut s'y rencontre : elles ont été écrites en l'espace de douze ans et la tenue générale s'en ressent.

Les trois premières parties sont d'un jeune homme épris qui chante son bonheur ; l'esprit y domine, la versification en souffre, mais l'on sourit et l'on est désarmé. Dès la quatrième partie, le ton change, devient moins léger, l'auteur, fuyant Paris, s'est réfugié à Villers-Cotterets ; il peint les bois, la nature, le printemps, l'automne, s'attriste avec Narcisse, soupire

(1) Voir la bibliographie des *Lettres à Emilie*, à la fin du volume.

avec Psyché, fait l'éloge de l'amitié et termine dans les Enfers. Le style s'est élevé et de jolis vers naissent parfois sous la plume de l'écrivain.

Les deux dernières parties, écrites alors que l'auteur se savait condamné, prennent une teinte mélancolique ; l'art du poète y gagne et ces deux parties sont bien supérieures aux autres. On n'y rencontre plus aucune plaisanterie, seulement une douce ironie, dans les tristes histoires d'amour de Ceyx et d'Alcyone, de Polyphème et de Galathée, de Héro et Léandre. Quel chemin parcouru depuis le temps où le poète croyait plaire jusqu'à celui où il se sent mourir loin de celle dont l'image ne s'est pas effacée de son cœur, qui cependant porte le nom d'un autre et à laquelle il écrit toujours !

Doit-on penser comme Fayolle (1) que, « en s'adressant à Emilie, Demoustier veut plaire à toutes les femmes qui le liront » ? « Il sait que pour elles rien de flatteur ou d'agréable n'est perdu, et tous les détails de la Mythologie se rajeunissent sous ses mains, par de fines allusions à nos mœurs et à nos manières. »

Il n'y a cependant aucun doute que les *Lettres* furent écrites pour Marie-Guillemine, tous les contemporains sont unanimes à le proclamer, et la famille de la jeune fille le reconnut toujours hautement. Nous en avons pour preuve la lettre suivante écrite par Larrey, le chirurgien de Napoléon, qui avait épousé Marie-Elisabeth Leroulx-Delaville. Cette lettre fut écrite en 1807 après la bataille d'Eylau, où les équipages du chirurgien avaient été pillés :

« J'ai également perdu le charmant livre de Demous-

(1) *Fayolle* (François-Joseph-Marie), poète et compilateur, né à Paris en 1774, mort en 1852.

tier. Il me faisait passer des moments agréables ; sa lecture me reposait des plus grandes fatigues et nourrissait mon esprit des plus agréables idées. Je trouvais à chaque instant l'image de son intéressante Emilie et de ses deux compagnes chéries, et je distinguais, à travers les ombres, ces deux grands yeux noirs qui me portent, jusqu'au fond du cœur, une impression si vive et si douce. Loin de toi, ma chère Laville, la perte de cet ouvrage est irréparable pour moi. » (Osterode, 27 février 1807) (1).

Cette « sensibilité » peut nous surprendre et ces lignes du chirurgien, oubliant, au lendemain des plus effroyables boucheries, les horreurs qui l'ont entouré à la lecture de petits vers prolixes, ont à distance quelque chose de déconcertant. En vérité, le rude soldat, qui ne prenait pas plus au sérieux qu'Emilie elle-même, les rêveries de l'auteur, s'attachait seulement au souvenir que ce livre évoquait devant lui des gracieuses jeunes filles, dont l'une était sa femme.

Il est d'ailleurs aisé de voir à travers les déclarations du jeune amoureux que, si la muse était flattée de l'hommage du poète, elle n'encourageait aucunement sa passion :

Diane eut à l'Amour le temps de réfléchir,
Une déesse est toujours belle ;
Mais vous qu'à dix-huit ans ce dieu ne peut fléchir,
Souvenez-vous que vous êtes mortelle.
(Lettre IX.)

En cet hiver de 1785, tandis que le poète chantait sa muse, la muse reproduisait les traits de son poète. On a souvent discuté pour savoir si M^{lle} Leroulx-Delaville

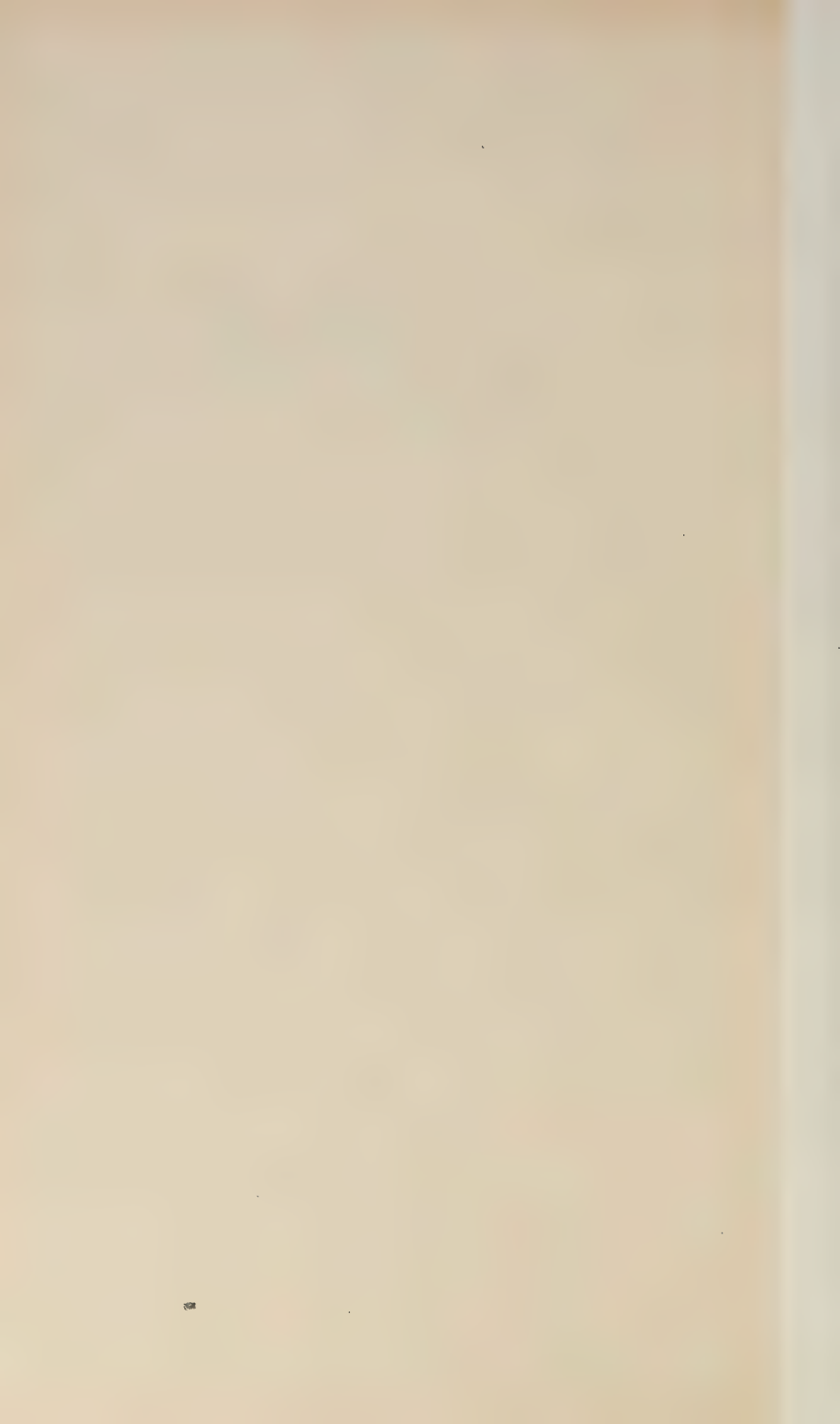
(1) Dr TRIAIRE, *Dominique Larrey*, p. 424, note.



MARIE-GUILLEMINE LEROUXX-DELAVILLE

Portrait peint par elle-même en 1786

(Appartient à M^{me} la Marquise de Lespinay.)



avait fait le portrait de Demoustier ; on ne peut avoir aucun doute à ce sujet, les lettres le disent formellement. Je suis disposé à reconnaître ce portrait dans celui que le *Mercur*e signale ainsi à l'Exposition de la Jeunesse de 1785 : « Trois tableaux de M^{lle} Le Roulx de la Ville, âgée de dix-sept ans et demi, ont mérité l'attention des amateurs (1).... Le second est un portrait à l'huile : les accessoires annoncent un homme de lettres, ils sont rendus avec esprit. La pose est agréable, peut-être le corps est-il un peu penché, mais la tête est bonne : elle est du nombre de celles qui, par la vérité qu'on y remarque, attestent une grande ressemblance. »

Ce portrait, que Paul Lacroix pensait avoir été gardé par M^{lle} Leroux-Delaville, appartenait à Mme Demoustier ; à sa mort, en 1816, il passa chez Mme Carbon, sœur unique du poète, qui habitait Compiègne ; elle vivait dans une position très modeste et tout fut vendu après son décès, même les portraits de famille (2). Espérons que celui du poète n'est pas perdu à tout jamais.

Faut-il voir dans la gravure dessinée par Pajou et qui a servi de modèle à tous les autres, une reproduc-

(1) Le *Mercur*e parle ainsi des deux autres qui ne nous sont pas parvenus : « Le premier, qui représente deux jeunes personnes, dont l'une est assise et l'autre debout à côté d'elle, est composé difficilement. L'attitude de la jeune personne qui est debout, est contrainte et même maniérée à la rigueur : j'ai été d'autant plus frappé de ce défaut que l'attitude de la personne assise m'a paru d'une grande vérité. Je désirerois que cette jeune Artiste, qui paroît s'occuper beaucoup de donner de la régularité aux traits de ses figures, s'occupât aussi du soin de leur donner de l'âme ; ce qu'en termes de l'art, on appelle de la physionomie.... La troisième est une tête d'étude au pastel qui m'a semblé être une *Didon*, au moins la couronne et le costume l'annoncent-ils. L'expression de cette tête m'a singulièrement plu. J'y ai trouvé un mélange de crainte et d'espoir exprimé avec beaucoup de grâce. Le plaisir que j'ai eu à la considérer est encore si vif par le souvenir, qu'il m'interdit la faculté de parler des petits défauts que j'y ai remarqués. »

(2) Renseignements dus à M. Ernest Roch.

tion du portrait qui nous occupe ? J'en doute, le portrait de Pajou, revêtu du costume révolutionnaire, représente un homme de plus de trente ans ; le portrait de Marie-Guillemine était celui d'un homme de vingt-cinq ans à peine. Le souvenir des séances de pose nous a été gardé par Demoustier, mais ce ne fut que longtemps après, dans la sixième partie de ses Lettres parue en 1798, alors qu'Emilie était mariée et mère de famille, que le poète, près de mourir, écrivit ce souvenir :

« Rappelez-vous ce cabinet, asile de l'étude et des arts, ce désordre du génie, ces tableaux, ces dessins, ces pinceaux épars, et ce demi-jour donnant sur votre figure abattue et sur mon portrait commencé. Je vois encore ce petit ruban jaune parsemé d'étoiles d'azur, qui s'entrelace dans vos cheveux, autour de votre cou, et noue, sur votre sein, une tunique blanche, dont les plis majestueux se soulèvent par intervalle... »

(*Lettre LXXXIV.*)

Si le portrait du poète est perdu, nous avons conservé celui de la muse et il nous la représente telle que les Lettres nous l'ont dépeinte : elle est vêtue de la même tunique blanche, serrée cette fois par un ruban rouge, et une bandelette blanche retient les cheveux châtain éparés en longues boucles sur les épaules. La jeune fille s'est représentée assise devant une toile où l'on voit ébauchées deux têtes, l'une d'enfant, l'autre de vieillard, quelque Bélisaire. Elle tient d'une main sa palette, de l'autre un pinceau. La tête fine, mutine, expressive, la longue chevelure châtain, l'épaule découverte, les bras et le haut de la tunique blanche rappellent tout à fait le mouvement et la manière de

M^{me} Vigée-Le-Brun. La draperie blanche est jolie, les plis en sont naturels, la couleur en est franche, éclatante, et fait bien ressortir les chairs, mais le modelé de l'épaule est un peu faible, il sent le travail ; le bras est meilleur. La tête est traitée avec franchise, elle nous fait regretter que l'artiste n'ait point continué à suivre son premier maître et se soit attachée à l'école de David, dont la rigidité ne convenait pas à son tempérament, tout de grâce et de spontanéité.

Une ample draperie jaune enveloppe le corps et vient recouvrir la jambe gauche ; cette draperie a une allure antique et la gracieuse tunique, imitée probablement de celle dont M^{me} Le Brun se revêtait pour peindre, devient ainsi une tunique romaine. Ne croyons-nous pas voir une des convives du fameux souper grec décrit dans les souvenirs de M^{me} Vigée-Le Brun et notre héroïne s'asseoir entre M^{me} Chalgrin et Lebrun-Pindare ?

A la vue de ce portrait, on pense immédiatement à celui de M^{me} Vigée-Le Brun tenant sa fille, qui fut peint pour le comte d'Angiviller. La pose est presque identique ; on y voit la même tunique blanche serrée par une écharpe rouge, la draperie entourant le bas du corps, les cheveux arrangés de même, une épaule nue. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que l'élève eût imité le maître. Le plus étonnant, au contraire, c'est que le portrait de l'élève est exposé en 1786 et que celui du maître ne le fut qu'au Salon de 1789. Il faut cependant reconnaître l'influence du professeur et rapprocher ce portrait de la *Vénus liant les ailes de l'Amour*, qui avait été exposée au Salon de 1783 et dont le mouvement annonce tout à fait celui du portrait de M^{me} Vigée-Le Brun. En contemplant cette

figure charmante, nous dirions comme Demoustier :
« J'ai remarqué qu'il y des physionomies qu'on ne se lasse pas d'étudier : aussi la vôtre m'a-t-elle rendu physionomiste : et tous les jours, en la détaillant, je me dis, à peu près dans le style de Lavater :

Je vois dans ce regard timide,
Un cœur qui voudrait en aimant,
Que son ami fût son amant,
Et que son amant fût son guide.

Sur ce front siège la candeur :
Quand il rougit, la modestie
Cache le trône du génie
Sous les roses de la pudeur.

Cette bouche où l'amour se joue
Et semble appeler le baiser,
Lui défend de s'y reposer,
Et l'exile sur chaque joue,
Sans qu'il ose même approcher
Des fossettes que le sourire
Creuse en se jouant, pour se nicher
Sur les confins de son empire.

Ce nez qui ressemble si bien
Au nez divin de la sultane,
Qui donna, quoiqu'il fût chrétien,
Des lois à la cour ottomane,
Fait redire à plus d'un amant :
« Elle aurait été Roxelane,
Si j'avais été Soliman ! »

(Lettre XVIII.)

Ou bien encore le poète, esquissant le portrait de Vénus décrit le visage et le maintien d'Emilie : « Sa taille divine, son maintien noble et décent, ses grands yeux bleus, ornés de sourcils d'ébène ; ses blonds cheveux, flottants sur l'albâtre ; ses contours arrondis, chef-d'œuvre de la Nature ; ses lis, couverts des roses de la pudeur ; ce modeste embarras, ces grâces naïves,

cet abandon voluptueux, enchantèrent tous les dieux, et déconcertèrent toutes les déesses. » Et quelques lignes plus loin, il ajoute :

S'il est un âge où la simplicité
 Donne surtout un prix à la beauté,
 C'est ce moment qui, n'étant plus l'enfance,
 N'est pourtant pas encore l'adolescence.
 Ce ton naïf de l'ingénuité,
 Cette pudeur si rare et si touchante,
 Ces yeux baissés, cette bouche riante,
 Qui ne sait point trahir la vérité ;
 Ce coloris de la rose naissante,
 Cette blancheur et ce doux velouté,
 Tout nous séduit, nous ravit, nous enchante.
 Telle a vingt ans, bien moins à redouter,
 Prenait alors les cœurs sans s'en douter.
 Vous qui sortez à peine de cet âge,
 Dans ce tableau voyez-vous votre image ?
 Peintre novice, en traçant vos traits,
 Tantôt, je crains d'altérer quelques traits ;
 Tantôt, je crains, retouchant mon ouvrage,
 D'être accusé de flatter mes portraits...
 De les flatter !... Pardonnez à ma Muse
 Ce mouvement de pure vanité.
 A ce tableau depuis qu'elle s'amuse,
 S'il lui paraît que sa main l'a flatté,
 L'original doit lui servir d'excuse.

(Lettre XXIV.)

Le portrait de Marie-Guillemine fut remarqué à l'Exposition de la Jeunesse de 1786. Savait-on que c'était là l'Emilie des *Lettres sur la Mythologie*, qui venaient de paraître ? c'est peu probable. Pendant fort longtemps le secret du nom de l'héroïne fut bien gardé : d'autres noms furent prononcés parmi lesquels on relève celui de M^{me} Sue, la mère d'Eugène Sue (1).

(1) Henri COHEN, *Guide de l'amateur de livres à gravures au XVIII^e siècle*, p. 110.

Le *Journal de Paris* consacra à ce portrait quelques lignes : « Le portrait de M^{lle} la Ville, peint par elle-même, ajusté dans le genre historique, nous a paru avoir du style ; mais on pourrait lui reprocher d'avoir exécuté les lignes d'une manière un peu lourde, et d'avoir répandu de l'égalité dans le ton et donner de la recherche dans la touche. »

Le *Mercur*e fut comme toujours beaucoup plus enthousiaste, tout en étant juste ; l'œuvre nous ayant été conservée nous pouvons juger la critique : « Le Portrait de M^{lle} Leroulx de la Ville, peint par elle-même. La figure, assise et costumée dans le genre antique, a de la grâce, de l'intérêt et de la noblesse. Le caractère de tête est spirituel et piquant, le ton de couleur est vrai et bon. J'ai remarqué pourtant que le bras qui tient le pinceau est roide et gêné ; que la draperie qui couvre le genou gauche est lourde, et que les proportions de la figure ne sont pas exactes depuis les hanches jusqu'à l'extrémité des cuisses. Légère et facile par le haut, elle m'a paru trop forte et trop pesante par le bas. Ces détails critiques ne m'empêcheront point de donner à M^{lle} de la Ville les justes éloges qu'on lui doit. Ce tableau est fort au-dessus de tout ce qu'elle a exposé jusqu'ici, et elle doit être sûre d'acquérir bientôt de la réputation, si à ses dispositions naturelles elle ajoute le travail et l'étude, surtout si elle profite des leçons du savant maître qu'elle a choisi en quittant l'atelier de M^{me} Le Brun : je veux parler de M. David. »

Cette exposition de 1786 fut une des plus brillantes de la place Dauphine, celle où les femmes se firent particulièrement remarquer. Plusieurs élèves de M^{me} Guyard y avaient exposé chacune leur portrait,

les ateliers rivaux avaient imité cet exemple et ce fait fut assez commenté par les critiques ; nous citerons seulement le témoignage des *Mémoires Secrets* : « L'exposition des tableaux de la place Dauphine, qui a eu lieu cette année à l'ordinaire, le jour de la petite Fête-Dieu, n'a offert rien de remarquable que le spectacle d'une demi-douzaine de balcons chargés de jeunes personnes parées, les unes de leurs charmes naturels, les autres de tous les embellissements de la toilette, et c'étoient toutes les demoiselles dont les ouvrages étoient exposés et surtout les portraits ; en sorte qu'il étoit fort facile de juger sur le champ de la ressemblance en les comparant ensemble. Ce nouveau genre de coquetterie a attiré beaucoup d'amateurs plus empressés à regarder les originaux que les copies. M^{lles} Verrier, Alexandre, Rosemond, Bernard, Duvi-vier, Le Roulx de la Ville et les deux demoiselles Gueret, étoient les principales coryphées, et la petite guerre excitée en bas entre leurs sectateurs, où la jalousie et l'envie jouaient déjà leur rôle, pouvoit servir d'amusement d'un autre genre, aux philosophes qui rôdoient aux environs. »

*
* *

Nous venons d'apprendre par le *Mercure*, que Marie-Guillemine est devenue élève de David. En effet, nous trouvons dans le portrait de 1786 les deux influences sous lesquelles l'artiste se débattit longtemps. La peinture de M^{lle} Leroux-Delaville est déjà lisse, finie, comme le sera celle de Gérard, les chairs sont délicates, les tons des draperies semblent un peu

crus, mais ne choquent pas dans ce portrait où il y a peu de couleurs. Les contours ont de la sécheresse, ce qui n'a rien d'extraordinaire, l'école de David ne cherchant pas le modelé par le clair obscur mais surtout le dessin par la ligne. La jeune fille a suivi l'engouement général et s'est attachée au chef de la nouvelle Ecole. Une révolution vient de s'accomplir dans l'art. Le Salon de 1785 a été fort remarqué par les contemporains, l'un d'eux nous apprend qu'il est « le plus magnifique et de l'aveu général le plus imposant qu'on cite depuis son établissement? Nulles futilités, nuls colifichets, point de grotesques, point de caricatures, point de ces scènes molles et efféminées dont l'effet ordinaire est d'énervier le talent en corrompant le cœur. Il y règne un ton sévère qui le rend moins agréable aux gens frivoles et superficiels mais qui plaît aux vrais amis des arts et aux partisans des mœurs ; qui élève et agrandit l'âme ; qui fournit aux méditations du génie et le perfectionne en l'exerçant » (1). Parmi les nombreux tableaux d'histoire, un seul attirait l'attention, *Le Serment des Horaces*. Avec lui, une nouvelle forme de l'art est née, les théories, les essais, qui, depuis de longues années commençaient à se faire jour ont pris corps, Winckelmann a triomphé, l'art est fixé, les *Horaces* ont paru. « Le peintre d'Histoire vers lequel, en 1785, se tournent tous les yeux, dit M. Locquin, c'est Louis David, l'auteur du *Serment des Horaces*. Il est « le Messie », il incarne, à cette heure, au suprême degré, la pensée, les tendances, les goûts de sa génération. C'est « un athlète » qui, par un beau tour de force, atteint,

(1) *Mémoires Secrets*, Lettres sur le Salon de 1785, t. XXX, p. 161.

enfin. le but, et dont le geste emporte les applaudissements des spectateurs délivrés soudain d'une attente anxieuse et longue. »

Ce tableau des *Horaces*, que David était allé exécuter à Rome, comme au foyer immortel de la vie héroïque qu'il voulait représenter, avait eu d'abord un grand succès dans cette ville ; à Paris, il excita un transport universel. Rien ne peut mieux rendre l'enthousiasme qui accueillit ce tableau que le témoignage d'un visiteur au Salon : « J'allois, Monsieur, finir et fermer cette Lettre concernant les Tableaux d'histoire, lorsque, retourné au Sallon pour le visiter de nouveau et considérer scrupuleusement si je n'ai rien oublié en ce genre qui puisse vous intéresser, je vois la foule des Spectateurs, jusque là si flottante et si agitée, ne faire, pour ainsi dire, qu'une masse stupéfaite d'admiration en présence d'un chef-d'œuvre qu'on venoit de placer. Vous n'en serez pas étonné quand je vous dirai qu'il vient d'Italie, mais ne vous y trompez pas ; il ne s'agit ni d'un *Raphaël*, ni d'un *Guide*, ni d'un *Titien*, ni d'un *Corrège*, mais d'un *David*. Ce jeune Peintre se trouve à Rome et y a composé pour le Roi sa tâche, qui étoit le *Serment des Horaces entre les mains de leur père*. Revenu à soi, chacun se répand en louanges et se récrie sur le genre de beautés qui lui plait davantage..... Ce concert d'éloges cent fois répétés ayant pris fin, j'entends l'envie qui fait siffler ses serpens et glisse sourdement ses murmures.....

« Il pourroit se faire qu'il y eût quelque chose de vrai dans toutes ces critiques, et le tableau de *M. David* n'en seroit pas moins, je le répète, un chef-d'œuvre, ce qui ne signifie pas un ouvrage sans défauts ; mais un ouvrage qui enchante, transporte, ravit tellement,

que le spectateur n'a pas le tems de s'en appercevoir d'abord, ne les observe ensuite qu'à la discussion (1). »

C'est après ce succès que David vit se grouper autour de lui les nombreux élèves qui, par la suite, donnèrent un tel éclat à son école ; mais d'après Lenoir, celle qui fut la première à recevoir ses leçons, fut M^{lle} Leroulx-Delaville. Déjà nous avons trouvé l'influence du maître dans les draperies du portrait de la charmante artiste ; maintenant nous verrons celle-ci chercher de plus en plus à s'inspirer de la manière de David.

*
* *

Comment M^{lle} Leroulx-Delaville passa-t-elle de l'atelier de M^{me} Le Brun dans celui de David ? Son père lui-même se charge de nous l'apprendre : « M^{me} Le Brun devant faire abbatre l'attelier où ma fille travailloit, j'ai trouvé dans l'amitié de M. et de M^{me} David une ressource très importante et comme il n'étoit pas possible que M. David se déplaçât, il m'a permis d'envoyer chez lui mes enfants ; ce qu'il a fait par amitié pour moi, il l'a fait par déférence pour M^{lle} Duchosel, autre élève de M^{me} Le Brun, qui s'est chargée de la reprendre ainsi que ma fille, lorsque son bâtiment seroit achevé. Il ne s'agit dans cet arrangement d'aucunes conventions d'intérêt et le service que m'a rendu M. David est absolument gratuit (2). »

Marie-Guillemine, qui entra probablement chez David

(1) *Mémoires Secrets*, Lettres sur le Salon de 1785, t. XXX, p. 179.

(2) Voir *Pièces justificatives I*.

au commencement de l'année 1786, y resta jusqu'à la fin de juillet 1787, ainsi que nous l'apprend *La Correspondance des Beaux-Arts*. Le 19 juillet 1787, le comte d'Angiviller adressait en même temps la lettre suivante à Suvée et à David :

« J'ai été instruit, monsieur, que vous avez parmi vos élèves quelques jeunes personnes du sexe, venant dessiner et travailler à votre atelier, au Louvre. Il peut résulter bien des inconvénients d'un pareil mélange de jeunes artistes de sexes différents, ce qui m'impose le devoir de les prévenir. Vous voudrez donc bien congédier vos élèves, femmes ou filles, et vous borner à recevoir dans votre atelier des hommes. Je suis fâché de vous imposer cette gêne, mais le Louvre est un lieu où doit particulièrement régner la décence, ce qui ne me permet point de fermer les yeux sur cet abus » (1).

Naturellement David protesta devant cette accusation, jamais ses élèves des deux sexes n'avaient été mélangés et toutes les précautions étaient prises pour qu'il n'y eût aucune communication entre eux : « J'ai, dit-il, en dépôt chez moi trois jeunes demoiselles, élèves de M^{me} Le Brun, et qui doit les reprendre lorsque son bâtiment sera fini ; elles sont absolument éloignées de l'atelier de mes élèves, avec lesquels elles n'ont aucune communication, et avec lequel il est impossible qu'elles communiquent ; leurs mœurs sont irréprochables, et je suis persuadé que, quelqu'active que soit la calomnie, elle n'a pu porter atteinte à la

(1) Voir *Pièces justificatives I*.

justice que leur conduite mérite, conduite sans laquelle je me serois trop respecté moy-même pour les garder un instant. Elles appartiennent à des parents dont la réputation est établie de la manière la plus honorable, et c'est à cette seule considération que je me suis attaché pour rendre un service passager gratuit et tendant à maintenir d'heureuses dispositions. S'il existe quelque abus dans le Louvre et qui soient contraires à la décence, on ne peut qu'approuver votre surveillance et aux motifs respectables qui la dirigent ; mais votre volonté n'est pas sans doute que des personnes bien nées, très sages, aient un sort commun avec celles dont la conduite vous a été présentée comme coupable. Je n'ai aucun intérêt à défendre des élèves qui ne font chez moi qu'un passage, mais je connais combien l'honneur est cher à un sexe dont il est le principal ornement, et je me fais un devoir scrupuleux de vous dire la vérité. »

M. Leroux-Delaville écrivit également au comte d'Angiviller pour obtenir que ses filles continuassent à recevoir l'enseignement de David et c'est à cette lettre que nous avons déjà fait de nombreux emprunts. Mais M. d'Angiviller fut inflexible : « Je n'ai besoin d'aucun certificat, mon cher David, pour être sûr que tout ce qui tient aux mœurs et à l'honnêteté sera respecté chez vous. Des raisons et des motifs de bon ordre ont fait décider au Roi en 1785 qu'il n'y aurait point de jeunes personnes qui allassent prendre de leçon chez les artistes. C'est par hasard que j'ai appris qu'il en allait chez vous, et j'étais bien sûr, que non seulement M^{me} David, mais même vous ne souffririez rien que de pur chez vous ; c'est la nécessité qu'une loi soit générale qui m'a fait vous écrire. Si les demois-

selles étaient en pension chez vous, ce serait différent, car ce serait comme vos enfants. Vous savez bien que non seulement j'estime en vous l'artiste mais aussi l'honnête homme. »

D'après la lettre de M. Leroulx-Delaville nous pouvons fixer exactement l'endroit dans lequel travaillaient les jeunes élèves : « Non seulement, Monsieur le Comte, mes enfants sont hors de toute communication avec les élèves de l'autre sexe, mais encore la place qui leur a été donnée est au-dessus de l'atelier de M. David qui a seul la clef de communication, elles sont toujours trois et il leur est défendu de venir lorsqu'une d'elles est incommodée ou a besoin de s'absenter. »

La description de ce coin du Louvre nous a été conservée par Delécluze qui y vint à son tour comme élève dix ans plus tard en 1796. Les locaux concédés à David étaient situés à l'angle de la colonnade et de la face nord du palais, près de l'hôtel d'Angiviller, ils occupaient une partie de ce qui fait aujourd'hui la cage de l'escalier asiatique. David possédait en cet endroit deux ateliers : celui de ses élèves et le sien placé juste au-dessus, et que l'on nomma par la suite l'atelier des Horaces. La petite pièce où travaillaient M^{lles} Leroulx-Delaville était située au-dessus de ce dernier atelier devant lequel elles étaient obligées de passer et où elles pénétraient assez souvent. Nous pouvons suivre l'arrivée de nos jeunes filles chaque matin en lisant l'itinéraire du jeune Delécluze à son entrée chez le Maître :

« Muni de son carton et de ses crayons, ce ne fut pas sans peine qu'il parvint jusqu'à l'angle ténébreux du Louvre, où, parmi tant d'autres, se trouvait la

petite porte qui conduisait à l'atelier des Horaces. Il monta une espèce d'escalier roide, étroit, dont les planches craquaient sous chacun de ses pas. Parvenu à la dernière marche, en portant son regard vers la droite, il aperçut un vaste espace sombre, formé en partie par les gros murs du Louvre, et dans lequel étaient entassés, l'un près de l'autre, des châssis, des toiles à peindre et de grands mannequins drapés dont l'apparition lui inspira une terreur passagère. Mais à gauche se présentait une autre petite porte, au-dessus de laquelle une ouverture vitrée laissait passer un jour douteux... Le jeune arrivant balança quelques instants avant d'ouvrir la porte qu'il franchit enfin pour entrer dans l'atelier des Horaces. »

Nous emprunterons encore à Delécluze la description de l'atelier lui-même dont la décoration antique lui causa une extrême surprise. Bien plus grande avait dû être celle des jeunes filles qui l'avait vu dix ans plus tôt, dans sa nouveauté. Marie-Guillemine travailla dans cet atelier plus de dix-huit mois. Elle y entra âgée de 17 ans et y resta jusqu'à 18 ans et demi. N'est-ce pas l'âge où l'on reçoit des impressions ineffaçables, et ne dut-elle pas se souvenir toute son existence de celles qu'elle y avait reçues? C'est dans ce milieu qu'elle esquisse son portrait, peut-être même qu'elle l'y exécuta; c'est certainement dans cet atelier, où le public concentrait alors la gloire artistique de la France, que son goût acheva de se former.

« Ce vaisseau avait environ quarante-cinq pieds de long sur trente de large. Ses murs crépis en plâtre étaient recouverts d'une teinte en détrempe de couleur gris-olive, et la lumière n'était introduite en ce lieu que par une seule ouverture élevée de neuf pieds au-

dessus du plancher, et donnant sur l'esplanade du Louvre, sous la grande colonnade. Le long des deux parois latérales étaient placés, à gauche en entrant, le tableau des *Horaces*, et, à droite celui de *Brutus*. » Le tableau des *Horaces* était-il accroché à l'époque où M^{lle} Leroulx-Delaville entra dans l'atelier de David ? C'est fort probable puisqu'il avait été refusé à l'artiste ; ce qu'il y a de certain, c'est que le tableau de *Brutus* qui ne devait paraître qu'au Salon de 1789, était commencé dans l'atelier du maître qui y travaillait déjà. Les influences furent donc les mêmes aux deux époques.

« Mais si ces tableaux attiraient vivement l'attention par leur mérite, l'ameublement de l'atelier était, en son genre, un objet de curiosité non moins piquant. Jusqu'à cette époque, les meubles, des maisons même les plus opulentes de Paris, étaient encore fabriqués sur le modèle de ceux du temps de Louis XV ou de Marie-Antoinette, tandis que ceux de l'atelier des *Horaces* portaient un tout autre caractère. Les chaises courantes en bois d'acajou sombre, et couvertes de coussin en laine rouge avec des palmettes noires près des coutures, avaient été copiées sur celles dont la représentation est si fréquente sur les vases dits étrusques. Au lieu des deux *bergères* d'usage, on voyait d'un côté une *chaise curule* en bronze, dont les extrémités des deux X se terminaient en haut et en bas par des têtes et des pieds d'animaux, et de l'autre un grand siège à dossier, en acajou massif, orné de bronzes dorés et garni du coussin et de draperies rouges et noires ; le tout avait été fidèlement imité de l'antique et exécuté par le plus habile ébéniste de ce temps, Jacob, d'après les dessins de David et de Moreau, son élève.

« Enfin le complément de ce meuble était un lit également à l'antique, mais qu'habituellement on reléguait, pour gagner de la place, dans ce grand espace obscur peuplé de mannequins et plein de poussière, vers lequel Etienne avait jeté les yeux en arrivant.

« Au surplus, tous ces objets, exécutés d'après le goût et sur les ordres de David, étaient, à proprement parler, des *meubles d'atelier*, puisqu'en effet ce peintre les a copiés dans ses ouvrages. C'est ce dont on pourra s'assurer en confrontant la description qui précède avec les meubles qui se trouvent dans les tableaux de *Socrate*, des *Horaces*, de *Brutus*, d'*Hélène et Pâris*, et dans le portrait ébauché de M^{me} Récamier....

« La face opposée à celle où s'ouvrait la grande et unique fenêtre était divisée en trois portions. Celle du centre, la plus large, se terminait, en haut, par une archivoltte au milieu de laquelle on avait pratiqué un grand œil-de-bœuf vitré, qui laissait distinguer un autre mauvais escalier en bois faisant suite au premier et conduisant à l'étage supérieur (1). Des petites portes formaient les deux divisions latérales de cette face, et elles étaient remarquables par leur décoration, qui consistait en toiles vertes retroussées par des clous d'or, absolument de la même manière que le sont celles de la grande tenture qui garnit le fond sur lequel se détachent la femme et les filles de Brutus, dans le tableau de ce nom.

« Quant au reste des objets rassemblés avec ordre et une symétrie élégante dans ce lieu, il consistait en figures, en fragments de figures ou d'ornements antiques moulés en plâtre. Ces pièces étaient suspendues aux

(1) Celui où travaillaient les trois jeunes filles.



M^{me} VIGÉE-LE BRUN ET M^{lle} M.-G. LEROUX-DELAVILLE

(Dessin par David)

(Appartient à M. le Comte de Manneville.)

murs ou posées sur un immense appui logé dans le renforcement cintré où se groupaient des statues entières ombragées par des branches, des couronnes de chêne, au-dessus desquelles s'élevait une grande palme très belle encore quoiqu'elle fût jaunie par le temps.

« Le poêle, car il ne faut rien omettre, était établi isolément, mais d'équerre avec l'angle formé par le côté de la fenêtre et celui où était suspendu le tableau des *Horaces* (1). »

*
* *

Du passage de Marie-Guillemine dans l'atelier de David, il nous reste deux souvenirs : le premier est le charmant dessin du maître qui la représente enlacée avec M^{me} Vigée-Le Brun, son premier professeur, dessin dans lequel on retrouve la grâce du XVIII^e siècle, que le chef de la future école n'avait pas encore complètement reniée. Le second souvenir est celui d'une anecdote conservée dans la famille et qui est rapportée par Alexandre Lenoir dont la fille avait été élève du célèbre peintre. L'anecdote, en passant de génération en génération, s'est un peu grossie en faveur de la jeune artiste, aussi est-il plus équitable de s'en remettre au récit même de ce témoin contemporain qui devait la tenir de son ami David lui-même : « Mademoiselle Leroulx-Laville, l'*Emilie* des lettres de Demoustier, sa première élève, aimable, vive et spirituelle, travaillait avec ses compagnes dans un atelier voisin de celui de David, qui alors peignait le *Supplice des enfants*

(1) *Louis David, son école et son temps, souvenirs*, par Delécluze, p. 19.

de Brutus. Il venait d'esquisser la tête d'une jeune fille de Rome ; mécontent de son trait, il s'absente pour rafraîchir son imagination. Mademoiselle Leroux-Laville entre dans l'atelier du peintre, et prenant étourdiment le crayon qu'il avait abandonné, elle achève de tracer la tête que David avait laissée imparfaite. David rentre et la surprend occupant sa place... « Fort bien, mademoiselle », dit-il. Quelle fut la surprise et la confusion de l'élève ! Cependant le grand homme approche d'elle avec bonté. « Voyons si vous avez mieux réussi que moi ? oui, l'ensemble est bon, le trait est bien, mais c'est une Grecque. Il prend son crayon et traçant entièrement cette tête telle qu'elle est dans le tableau : « Voilà une Romaine, ajoute-t-il ; que cette tête, mademoiselle, vous serve de leçon ! (1). »

Cette tête était celle de la jeune fille renversée dans les bras de sa mère. Pour comprendre la remarque de David, il faut se rappeler qu'il a dit lui-même : « En faisant les Horâces et le Brutus, j'étais encore sous l'influence romaine. » Delécluze nous a appris ce que David cherchait à cette époque, et cette recherche est précieuse pour nous, elle nous apprend l'enseignement qu'il donnait alors à ses élèves. « Cet ouvrage, dit-il, offre quelques particularités qui jettent du jour sur la réforme que David cherchait toujours à introduire dans les habitudes de l'école française. La tête de Brutus est fidèlement copiée d'après le buste antique de ce personnage, conservé au Capitole. La statue de Rome est également reproduite d'après un monument original, et dans le bas-relief, représen-

(1) Alex. LENOIR, *Souvenirs historiques. (Journal de l'Institut Historique, 9 décembre 1835.)*

tant Rémus et Romulus allaités par la louve, le peintre s'est efforcé de figurer de la sculpture très grossière comme elle devait l'être quelque temps après la fondation de Rome. Non content de ce genre d'exactitude, David poussa la recherche jusqu'à présenter exactement le costume romain dans les vêtements, dans la décoration intérieure de l'appartement, et jusque dans les meubles, dont il fit faire des modèles. »

De toutes façons, ce tableau de Brutus présente un grand intérêt pour nous. Cette œuvre, que Marie-Guillemine avait vu commencer et dont elle avait suivi les différentes phases, cette œuvre qui « eut sur le goût et les modes, et même sur les mœurs, une influence qui se fit sentir à l'instant même » ; cette œuvre, à laquelle elle avait peut-être osé toucher, ne pouvait manquer d'exercer sur elle une profonde influence et nous en retrouverons le souvenir dans sa peinture.

« Le tableau de *Brutus*, de David, a remarqué justement Charles Blanc, offre une certaine afféterie de pinceau qui est choquante en un tel sujet. On y voit des meubles traités avec un soin qu'on pardonnerait à Miéris ou à Gérard Dow ; les détails sont perlés à la façon des tableaux de genre et contrairement à la manière obligée de l'Histoire. » Un autre tableau de David paraît aussi avoir influencé la jeune artiste, c'est le *Pâris et Hélène*, dans lequel on trouve un faire excessivement soigné et lisse, faire qui frappera toujours dans les œuvres de Gérard et de Marie-Guillemine, ses élèves à cette époque. David y garde encore une certaine vigueur dans les formes que ses imitateurs perdront, mais nous y trouvons une recherche de la grâce et un soin de tous les détails qui nous permettront de considérer ce tableau comme celui

ayant eu une influence fâcheuse sur ses élèves. Il a voulu faire joli et non plus seulement antique.

L'œuvre de David, de 1783 à 1789, est donc particulièrement intéressante à étudier : c'est le moment où Marie-Guillemine, dans tout l'enthousiasme de la jeunesse, exaltée par les éloges que l'on décernait au maître, a la joie d'entrer chez lui comme élève et comme élève privilégiée. La pièce où elle reçoit ses conseils est située juste au-dessus de l'atelier, déjà célèbre ; l'élève y entre constamment, elle voit la manière dont le maître travaille, elle profite amplement de ses conseils. Après l'interdiction de M. d'Angiviller, elle ne vient plus aussi souvent, mais elle continue à recevoir les avis du grand peintre, car il n'y a aucune trace de son retour chez M^{me} Vigée-Le Brun qui avoue elle-même avoir renoncé à son atelier. C'est donc de cette époque que datent les études sérieuses de Marie-Guillemine, comme le constate Renouvier (1) : « Le mérite des femmes et leur vaillante participation aux Arts est un des titres distinctifs de ce temps. Il y en eut, comme la citoyenne Benoist, et plus tard, M^{me} Mongez (2), qui ne craignirent pas d'être initiées aux pratiques les plus viriles de l'atelier de David. »

Lorsque les circonstances entraînèrent Marie-Guillemine dans une existence aventureuse pendant laquelle elle ne put suivre l'évolution de David, elle resta fidèle à cette première manière un peu précieuse,

(1) RENOUVIER, *Histoire de l'art pendant la Révolution*, t. I, p. 30.

(2) Mongez (Marie-Joséphine-Angélique Levol, M^{me}), peintre, née à Conflans-l'Archevêque en 1775, morte à Paris en 1833. Elle peignit : *La Mort d'Ashtanax*, 1802 ; *Alexandre pleurant la mort de la femme de Darius*, 1804 ; les portraits de Napoléon I^{er} et de Louis XVIII ; fit les dessins du *Dictionnaire d'Antiquités* de son mari.

qui convenait mieux à sa nature de femme et nous la verrons, par la suite, se rapprocher plus de Gérard que de son maître.

*
* *

Les tableaux qu'elle a faits pendant cette période et sous cette influence directe ne nous sont point parvenus ; nous les connaissons seulement par les critiques qui suivent fidèlement les expositions de la place Dauphine. Il est impossible de se faire une idée de la part faite dans ces tableaux à l'art de David, car ce sont justement des sujets contemporains, des sujets empruntés à un roman alors très en vogue, à *Clarisse Harlowe* de Richardson, dont il venait de paraître une nouvelle traduction par Letourneur. Ce roman devait plaire à la jeune artiste, comme il plut à M^{me} Le Brun qui raconte, toujours avec son ton d'ingénue : « Le premier roman que j'ai lu (c'était *Clarisse Harlowe*, qui m'a prodigieusement intéressée) ; je ne l'ai lu qu'après mon mariage... »

En juin 1787, le *Mercur*e parle ainsi des tableaux exposés à la place Dauphine : « J'ai dit, l'année dernière, que si M^{lle} Le Roux de la Ville continuait à étudier son art avec la même assiduité et le même courage, elle acquerroit bientôt un talent distingué. Le tableau qu'elle a exposé cette année me confirme dans mon opinion. Il représente *Clarisse Harlowe chez l'archer*. La composition de ce tableau est bien entendue. On y voit la victime de Lovelace à genoux devant une table chargée de quelques lettres, son coude appuyé sur le bord de la table, et la tête

appuyée sur sa main. Le caractère de la tête est douloureux, mais ce n'est point celui d'une femme que la douleur abat, c'est celui d'une âme forte encore, et supérieure par son courage aux chagrins qui l'oppressent. C'est par l'art de choisir, de sentir et de rendre de pareilles expressions qu'un Peintre annonce le vrai germe du talent. Le jour qui éclaire la prison est double et heureusement contrasté. Il vient à grands jets, par une fenêtre grillée, percer les masses d'ombre que les rideaux d'un lit épaississent ; au milieu de ce sombre asyle, et par une porte qui s'ouvre à la partie opposée, sur laquelle on distingue deux personnages qui observent Clarisse, un jour qui paroît venir d'un certain éloignement, répand quelques faibles rayons. Remarquer quelques légères taches dans cette composition, nous paroît absolument inutile. Il vaut mieux engager M^{lle} Le Roulx à suivre un genre qui paroît propre à la nature de son talent, et dans lequel son premier essai ne sauroit obtenir trop d'éloges. »

C'est, en effet, le premier « tableau » de Marie-Guillemine, sa première composition ; jusqu'ici nous n'avons relevé que des têtes et des portraits. Il est regrettable qu'il ne soit resté aucune étude, aucun croquis de cette œuvre que le *Mercure* jugeait si favorablement et pour laquelle le *Journal de Paris* se montra plus sévère :

« M^{lle} Laville, élève de M. David, a exposé un Tableau dont le sujet est tiré du fameux Roman de Clarisse Harlowe ; le moment est celui où cette jeune fille gémit dans une prison sous le poids de son infortune dans l'accablement de la plus vive douleur. Il y a dans ce Tableau de l'intérêt, de l'harmonie et de la

couleur ; mais on pourroit exiger de cette Artiste plus de correction dans le dessin et moins d'embarras dans les plis. Il est difficile, par exemple, de trouver les jambes de sa figure, et elle conviendra elle-même que c'est un défaut capital qui suppose une grande incorrection dans le dessin. »

L'année suivante, c'est encore au roman de Clarisse que Marie-Guillemine emprunte le sujet de son tableau. Malgré l'influence du maître, la jeune artiste n'était pas encore entièrement convertie à l'antique ; elle ne le fut jamais du reste et, de temps à autre, nous la verrons reprise par ce goût du sujet de genre et de l'anecdote qui lui avait valu ses premiers succès et qu'elle eut peut-être tort d'abandonner. Il fallait être viril pour pouvoir supporter la discipline de l'enseignement de David.

« J'ai félicité l'année dernière, dit le *Mercur*e de 1788, M^{lle} Le Roux de la Ville sur ses progrès ; il faut que je l'en félicite encore. Son Tableau, représentant le Capitaine Morden rendant visite à Clarisse la veille de sa mort, est sagement et noblement composé. Cette action étoit très difficile à traiter, et il me semble qu'on doit être surpris qu'un Elève se soit tiré aussi heureusement d'un sujet tranquille et presque sans mouvement. Clarisse est endormie. Peut-être eût-il mieux valu prendre la scène au moment où elle se réveille. Au travers de son accablement, on auroit pu apercevoir l'effroi secret que lui auroit inspiré la vue du Capitaine, dont elle sait le caractère et dont elle peut deviner les projets. Cette situation auroit été plus aisée à rendre et l'effet en auroit été plus sûr. La figure de Morden, qui se groupe très bien avec deux autres, est d'une expression excellente ; on y voit sa douleur amère à la

vue de l'intéressante victime de Lovelace ; et on ne peut la regarder sans partager son indignation. Cette composition, à laquelle je reprocherai un peu de longueur dans les proportions, est remarquable par une belle entente des détails, par une grande intelligence de la lumière, et par la sagesse du style. Elle ne peut qu'ajouter à la réputation que M^{lle} Le Roux de La Ville s'étoit justement acquise. »

Comme toujours, le *Journal de Paris* est un peu plus acerbe : « Un Tableau de M^{lle} la Ville l'ainée, dont le sujet est tiré du roman de Clarisse. L'action représente le moment où le frère de Clarisse sort pour se battre avec Lovelace. Il y a de l'intérêt et de la naïveté dans cette composition ; les têtes principales ont de l'expression ; mais on désirerait plus de correction dans le dessin, surtout dans les extrémités, et plus de finesse dans le pincé des plis. La touche a paru généralement lourde ; ces sortes de sujets demandent plus de rendu. »

Cette critique amena une rectification dont nous ignorons l'auteur ; mais quelques jours plus tard le *Journal de Paris* publiait la lettre suivante :

« MESSIEURS,

« Le Rédacteur qui a rendu compte des Tableaux exposés à la place Dauphine a avancé que le Tableau de M^{lle} la Ville, l'ainée, représentoit *L'instant où le frère de Clarisse sort pour se battre avec Lovelace*. C'est une erreur double. C'est une erreur par rapport au Roman de Clarisse. Tout le monde sait que le frère de Clarisse ne s'est battu avec Lovelace qu'au commencement du Roman, et personne n'ignore que c'est le

Capitaine Morden, *cousin* de Clarisse, qui tue Lovelace.

« C'est une erreur par rapport au Tableau; car il représente *La Visite que le Capitaine Morden, présenté par Belfort, fait à Clarisse, la veille de sa mort.* Cette scène étoit écrite au bas du Tableau, tout le monde a lu cette inscription et a reconnu le sujet.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

*
* *

Dans toutes ces critiques, nous avons vu Marie-Guillemine traitée de M^{lle} Laville l'ainée; c'est qu'en effet sa sœur, Marie-Elisabeth, qui recevait les conseils de David depuis 1783, venait de faire son apparition aux expositions de la place Dauphine.

« Une Tête d'étude, dit le *Mercur*, représentant *Artémise qui presse sur son cœur l'urne contenant les cendres de Mausole*, est le début de M^{lle} la Ville cadette. Les proportions de cette figure sont un peu fortes, et le bras droit ne se détache point assez de l'urne. Artémise n'a point l'expression qui lui convient. Pour bien rendre cette expression, il faut la chercher dans son cœur; c'est là qu'est le foyer du talent propre à exécuter les sujets qui doivent parler à l'âme. Je fais cette réflexion, parce que j'ai trouvé dans Artémise une recherche d'esprit qui m'a choqué. On peut croire d'ailleurs que M^{lle} la Ville, cadette, acquérera du talent, si elle veut travailler. Son dessin est ferme, et son coup de pinceau est prononcé; il y a dans le faire de ce Tableau une hardiesse rare dans une femme, et une touche très décidée. » Le *Journal de Paris*

signale aussi les débuts de la jeune fille : « M^{lle} La Ville, cadette, qui paroît à cette Exposition pour la première fois, annonce beaucoup de dispositions. On a d'elle une tête représentant Artémise qui pleure sur l'urne où sont enfermées les cendres de son mari. Cette tête a de l'expression, de la pureté dans le dessin, de la vérité dans la couleur, la main qui pose sur l'urne est très bien. »

En 1789, l'Exposition de la Jeunesse subit un grand changement : elle quitta la place Dauphine pour aller s'abriter pendant deux jours chez le marchand de tableaux Lebrun (1), le mari de M^{me} Vigée-Le Brun. Elle perdit, alors, son caractère de jeunesse et d'imprévu, les critiques la signalent pour la dernière fois ; après cette année, le *Mercure* et le *Journal de Paris* seront muets sur cette manifestation d'art. Voici ce que nous trouvons dans le *Mercure* de 1789 : « Un ton de couleur assez piquant, a fixé mon attention sur une *Vestale*, par M^{lle} de la Ville cadette. La Vestale est, au moment où, en revenant du dehors, elle a reçu d'un amant qu'elle aime, une lettre qu'elle sacrifie, non sans regret, aux vœux qu'elle a prononcés. La tête est appuyée sur le dossier d'une chaise antique, le corps est penché comme elle, et le bras s'étend pour poser la lettre sur un brasier. L'intention est bonne, mais l'exécution n'y répond pas. D'abord la tête dort, ainsi elle dit peu de chose. Le bras, par le mouvement du corps, ne devrait pas tracer une ligne droite. Une simple étude sur elle-même en auroit convaincu M^{lle} de

(1) *Lebrun* (Jean-Baptiste-Pierre), peintre et critique d'art, né et mort à Paris, 1748-1813. Petit-neveu de Charles Lebrun, avait épousé en 1776 M^{lle} Vigée ; fut un des meilleurs connaisseurs en peinture de son temps et un des grands marchands de tableaux.

la Ville, avec laquelle je me montre sévère par intérêt pour son talent. Je lui observerai qu'elle veut marcher trop vite, et qu'en voulant faire au-dessus de ses forces, on recule au lieu d'avancer. Elle est faite, à ce qu'il me semble, pour devenir quelque chose. Je l'engage à mettre à profit ses heureuses dispositions, sans outrepasser leur valeur du moment. »

Le *Mercure* ajoute : « Je sais qu'il me resterait beaucoup d'autres Tableaux à nommer ou à examiner ; mais je sens aussi que ma mémoire commence à se brouiller sur les noms et sur les Ouvrages. Il en est beaucoup, d'ailleurs, que je passe exprès sous silence. » Il faut, je crois, classer dans cette dernière catégorie, l'exposition de Marie-Guillemine, le critique, d'ordinaire si bienveillant pour elle, n'aurait pas manqué, en parlant de sa sœur, de noter l'absence de ses toiles si elle se fût abstenu d'exposer. Son silence, au contraire, indique que les ouvrages de la jeune fille ne répondaient pas à ce que l'on était habitué à voir d'elle.

Pour l'année 1790, je n'ai trouvé aucune trace d'exposition ; peut-être n'eut-elle pas lieu à cause des événements politiques, ou n'en parla-t-on pas, uniquement par suite de ces événements ? L'orage grondait déjà ; la jeune fille se trouvait forcément mêlée à la Révolution, son père ayant été nommé, en 1789, représentant et administrateur de la Commune de Paris.

*
* *

Cependant Demoustier chantait toujours Emilie : la première partie des *Lettres sur la Mythologie* avait

paru comme nous l'avons dit, en 1786, la seconde en 1788, la troisième en 1789, la quatrième en 1790 ; puis le poète se tut pour ne reprendre que beaucoup plus tard. Les Lettres sont souvent datées du château de Lassigny, où demeurerait l'aïeule paternelle du poète, veuve de l'intendant du château. Marie-Guillemine dut y venir quelquefois, car nous lisons : « Je vous écris, Emilie, dans ce cabinet tranquille, où vous aimez si souvent à vous recueillir. »

Cet asile devient pour vous
Le Temple des vertus, des talents, de la gloire,
Ah ! que j'y tombe à vos genoux !
Il deviendra mon oratoire.

(Dédicace de la 3^e partie.)

Nous savons en effet que la famille de Demoustier accueillait la jeune fille avec une grande cordialité, ce qui ne peut laisser subsister aucun doute sur le caractère amical des relations entre les deux jeunes gens. Le poète espérait bien toujours arriver à vaincre la résistance que Marie-Guillemine opposait à ses vœux : n'était-il pas prêt d'entreprendre avec elle le pèlerinage au Temple de l'Hymen :

Côte à côte paisiblement
Il est rare que l'on chemine ;
Le pèlerin malaisément,
S'accorde avec sa pèlerine,
Et jure bien entre ses dents
De ne plus se remettre en route,
Depuis qu'il sait à ses dépens,
Le quart des faux frais qu'il en coûte.
Quoiqu'il en soit, je me résous
A partir pour ce long voyage,
Si je puis courir avec vous
Les hasards du pèlerinage.

(Lettre XXVIII.)

Cinq ans s'étaient passés depuis leur première rencontre et la jeune fille semblait de plus en plus décourager l'amoureux, qui se plaignait toujours et ne se lassait pas dans chaque lettre de faire le portrait d'Emilie; mais ce n'est plus seulement le portrait physique, la grâce, le charme et la beauté de son amie qu'il se complait à chanter, c'est son portrait moral, ses qualités, ses vertus; la jeune fille est maintenant une femme dont le caractère s'est formé et que les événements vont trouver prête à tout supporter :

Je connais beaucoup d'Emilies,
Comme vous jeunes et jolies :
Ce sont presque vos traits, et c'est bien votre nom :
Mais sont-ce vos vertus ? Est-ce vous enfin ? Non.

Et sur la même page il ajoute :

« Si quelqu'un me disait :
Je connais fille de vingt ans,
Admirable par ses talents,
Plus encore par sa modestie,
Ne cultivant que son génie, »
A ces traits-là je me dirais :
Voyons s'il parle d'Emilie.

S'il ajoutait : « De mille amants,
Même en rejetant la tendresse,
Elle sait de leurs sentiments
Ménager la délicatesse :
Cela se fait si poliment,
Qu'on prendrait pour un compliment
Le congé qu'elle leur adresse,
Qui l'aime la suit forcément ;
Qui la fuit jamais ne l'oublie. »
Je me dirais : Assurément
C'est, ou ce doit être Emilie.

S'il ajoutait : « Sur son chemin
Aperçoit-elle l'indigence :
Avec un air de négligence
Elle se détourne. Sa main
Joint la main vers elle tendue
Furtivement ; et puis soudain,
Craignant qu'on ne l'ait aperçue,
Elle rougit de son bienfait,
Tremble qu'on ne le publie,
Et s'esquive!.... » A ce dernier trait,
Je m'écrirais : C'est Emilie.

(Lettre XLV.)

On a voulu voir, dans la quatrième partie des *Lettres*, un refroidissement entre le poète et sa muse ; il est certain que l'auteur n'y fait plus autant d'allusion à son amie, ses lettres sont plus poétiques, le style en est plus soigné ; et l'écrivain semble aimer plus son ouvrage que celle qui le lui a inspiré. Il n'écrit plus pour Emilie seulement, il écrit pour ses lectrices, il écrit pour toutes les femmes.

Au temps même où l'image d'Emilie ne fait plus dans les *Lettres* que des apparitions fugitives, le livre commence à offrir des sujets de tableaux à la jeune artiste qui en est l'héroïne. Le catalogue de l'Exposition de la Jeunesse chez Lebrun, en 1791, mentionne au nom de M^{lle} Leroulx-Delaville : *Les Adieux de Psyché à ses parents*. Ce tableau ne nous est point parvenu ; mais nous en possédons le croquis, et nous lisons le passage suivant dans la Lettre LIII :

« Cependant on arrive au rocher fatal. Là, le père de Psyché, courbé sous le poids des ans et de la douleur, lui fait ses derniers adieux. La reine, pour la dernière fois, la presse douloureusement dans ses bras maternels ; et ses sœurs en sanglotant, versent

les pleurs qu'elles avaient réservés pour cette dernière scène. »

Le croquis nous représente Psyché suspendue au cou de sa mère qu'elle embrasse éperdument, tandis que celle-ci la serre dans ses bras avec une tristesse profonde et que le vieux roi, joignant les mains dans un geste de résignation, exprime son impuissance à résister aux ordres des dieux. Au second plan, derrière le char qui vient d'amener la victime, se trouve le groupe des sœurs et des compagnes de Psyché. Un amas de rochers compose un fond triste et sévère à cette scène douloureuse.

Il n'y a là qu'un simple croquis, une première indication, mais elle suffit pour nous dire où l'artiste a puisé son sujet, et nous sommes heureux de pouvoir noter l'influence du poète sur sa muse. Ce croquis, dont la date est certaine, nous permettra de placer à la même époque un autre dessin, extrait du même album (1), représentant Pyrame et Thisbé près du tombeau.

.... Son œil, couvert du voile de la mort,
Cherche Thisbé dans l'ombre, et la trouvant encor,
Avec un doux effort longtemps fixé sur elle,
Se referme et s'éteint dans la nuit éternelle.
Thisbé l'y précédait. Déjà le fer sanglant
L'a frappée, elle expire et tombe en l'embrassant.

(Lettre LX.)

L'artiste est alors complètement sous la domination de David : elle a abandonné le sujet de genre pour le sujet antique. Près d'un immense tombeau situé sous

(1) Nous étudierons dans le dernier chapitre, en même temps que l'œuvre de M^{me} Benoist, ses albums qui nous ont été obligeamment communiqués par M. A de Manneville.

un mûrier, Thisbé, soutenant Pyrame, s'empare de l'épée pour se transpercer à son tour, celui-ci, tenant encore à la main le voile ensanglanté, expire dans les bras de son amie.

Dans le fond, un paysage est vaguement indiqué. Ce tableau fut-il exécuté ? Il n'en reste aucune trace, et cependant le croquis est assez poussé ; ce n'est pas une première idée jetée à la hâte sur le papier, c'est déjà une composition réfléchie, où l'on sent le travail consciencieux de l'artiste, la recherche de l'antique et le souci de suivre les conseils du maître.

*
* *

Cette année 1791 devait marquer dans la carrière artistique de Marie-Guillemine. Comme l'année précédente, elle avait exposé chez Lebrun, le 30 juin, jour de la petite Fête-Dieu, et elle pouvait croire que pendant de longues années il lui faudrait encore se contenter de ce modeste Salon des jeunes, quand le 10 août, les artistes de Paris se réunirent et adressèrent à l'Assemblée Nationale une pétition dont le début était ainsi conçu :

« Les artistes, qui sentent si vivement le prix de la liberté dont ils jouissent comme citoyens, se rappellent avec douleur que, comme artistes, ils sont encore esclaves du pouvoir ministériel et resserrés de toutes parts dans le cercle étroit du régime absurde et tyrannique qui, réunissant tous les pouvoirs dans les mains d'un petit nombre d'artistes, les a rendus les arbitres du sort et de la réputation de tous ceux de leurs concitoyens, qui, comme eux, courent la carrière épineuse



L'INNOCENCE ENTRE LE VICE ET LA VERTU

par M. Leroux-de-la-ville.

(Appartient à M^{me} la Marquise de Lespinay.)

des Arts. » Elle se terminait en proposant un plan d'organisation « détruisant à jamais l'exposition *exclusive* de l'Académie et de tout privilège entre les artistes, instituant une exposition libre et générale, et n'admettant désormais d'autre distinction entre les artistes que celle des talents et, par ces moyens, mettre les artistes au niveau de la Révolution » (1).

L'Académie se défendit faiblement et sa réponse, signée de Renou, son secrétaire, quoique présentant des raisons valables, s'adressait à un public trop prévenu pour triompher. Les artistes indépendants l'emportèrent; l'Assemblée Nationale décréta que tous les artistes auraient droit à l'exposition du Louvre : mais elle institua un jury composé d'académiciens. Ce jury, dont le graveur Wille faisait partie, se montra indulgent : « Nous n'avons rejeté, dit-il, que deux petits tableaux faits par un sculpteur. » Le nombre des exposants qui avait été de 350 en 1789, monta alors à 794.

Le Salon se tint dans la cage du grand escalier du Louvre, dans le grand Salon et dans une partie de la galerie qui n'était encore ni carrelée ni parquetée. Il s'ouvrit au mois de septembre et eut une grande vogue, car il offrait l'attrait de la nouveauté. Celui qui nous en a laissé l'impression la plus nette est peut-être Wille : « J'allay donc voir cette exposition et je jugeai qu'il y avait environ mille objets, tableaux, sculptures, dessins, gravures, architectures, etc. J'y vis du sublime, du beau et bon, du médiocre, du mauvais et de la crouterie. Enfin le concours est prodigieux et chacun promulgue son sentiment. Vous entendez raisonner de

(1) *Nouvelles Archives de l'Art Français*, 3^e série, t. VII, p. 123.

véritables connaisseurs, des demi-connaisseurs, des gens mordants, des critiques inexorables, des envieux, des ignorants et des bêtes. Les gens absolument sages et justes dans leurs décisions sont cependant rares. »

Les académiciens s'y montrèrent encore, mais pour la plupart n'y exposèrent que des œuvres déjà connues. David y tint la première place avec *Les Horaces*, le *Brutus*, et *Socrate* qui, quoique déjà vus, s'accordaient trop bien aux idées du temps pour ne pas faire sensation. Il y montrait aussi le dessin du *Serment du Jeu de Paume*, qui attira les regards, car on y reconnaissait les traits des principaux députés. Vien présentait ses *Adieux d'Hector et d'Andromaque* ; Brenet, la *Générosité des Dames romaines* ; Vincent, *Zeuxis choisissant ses modèles*, etc. ; mais Régnault s'attirait les faveurs du public en exposant : *Socrate et Alcibiade*, *Jupiter et Calisto*, *L'Education d'Achille*, et une *Scène du Déluge*. « La critique, dit Renouvier, qui se plaisait à voir dans la manière de David ce qu'il y a de plus grand et de plus sublime, reconnaissait en même temps qu'il n'y avait rien de plus joli et de plus séduisant que la manière de Régnault. » M^{me} Le Brun avait envoyé de Naples, le portrait de Paësiello qui fut très remarqué. « On le plaça au Salon, dit-elle, en pendant d'un portrait peint par David, mais dont sans doute il était peu satisfait. S'étant approché de mon tableau, il le regarda longtemps, puis, se retournant vers quelques-uns de ses élèves et d'autres personnes qui l'environnaient : « On croirait, dit-il, ma toile peinte par une femme et le portrait de Paësiello peint par un homme. »

On compta aussi de nombreux débutants et l'intérêt était surtout pour eux. « Les débuts les plus mar-

quants, dit Renouvier, furent ceux de Mérimée, élève de Vincent, qui avait fait *L'Innocence nourrissant un serpent*, de Monsiau, élève de Peyron, de Robert Lefebvre, élève de Regnault, de Désoria, élève de Restout. » Nous ne parlerons pas de Prud'hon qui passa inaperçu avec un dessin représentant *Un jeune homme appuyé sur le dieu Terme*.

Les deux demoiselles Leroulx-Delaville parurent à ce salon, Marie-Guillemine avait trois tableaux : *Les Adieux de Psyché à sa famille*, une *Scène tirée de Clarisse Harlowe* et *L'Innocence entre le Vice et la Vertu*. Marie-Elisabeth avait son *Artémise*. Des deux sœurs, l'aînée seule continuera d'exposer à d'autres salons, nous ne retrouverons plus jamais sur les livrets le nom d'Elisabeth : elle peindra bien encore mais elle se contentera de la miniature.

*
* *

Des trois tableaux de Marie-Guillemine, deux nous sont déjà connus : le premier, *Les Adieux de Psyché*, avait figuré au mois de juillet précédent à l'exposition de Lebrun et le deuxième, la scène de *Clarisse Harlowe*, était certainement un de ceux qu'elle avait exposés en 1787 et 1788. Le troisième tableau nous intéresse particulièrement parce que nous le possédons. Il nous montre l'influence que l'artiste avait reçue de David.

Depuis son portrait de 1786 le changement est frappant, plus rien de M^{me} Le Brun, sauf le sujet ; l'élève s'est complètement identifiée avec l'art de son nouveau maître, l'art que nous avons étudié dans le

Brutus et dans le *Pâris* : le maniérisme de David et non sa force. Le Vice, sous les traits d'un beau jeune homme sortant d'un nuage, s'élance à la poursuite de l'Innocence qu'il retient par son voile ; celle-ci s'enfuit et se réfugie auprès de la Vertu qui l'accueille en élevant de la main droite une couronne. Mais, en fuyant, l'Innocence se retourne et son regard, dans lequel se lit un peu d'effroi, reste attaché sur celui du séducteur.

Ce tableau est intéressant à rapprocher du petit *Bélisaire* du Louvre, exposé par David au Salon de 1787. L'Innocence, vêtue de blanc, occupe le centre, comme la femme, entièrement drapée d'un ample manteau blanc, qui donne son obole ; le Vice, dont la tunique gris-bleu est recouverte d'un manteau rouge, se trouve sur la gauche, où il fait la même tache que le soldat surpris, également vêtu d'une tunique bleue et d'un manteau rouge, tandis que sur la droite, la Vertu, enveloppée d'un manteau bleu, équilibre la composition et correspond au *Bélisaire* pour les valeurs, sinon pour les couleurs ; dans les deux tableaux nous voyons un paysage antique et sombre, sur un ciel nuageux. Nous trouvons donc le même établissement de valeurs, la même composition de lignes, les mêmes taches de couleur, la même compréhension des draperies, avec une exécution lisse, soignée et poncée, tout à fait dans la manière du *Pâris* et *Hélène*, dont le tableau de l'*Innocence* a la sécheresse et la crudité de ton. D'après une tradition de la famille, le tableau aurait été peint par M^{lle} Delaville à seize ans et demi et lui aurait rapporté un prix avec son logement au Louvre. L'âge de seize ans et demi est peu probable, cet âge nous reportant à l'année 1785, époque où Marie-Guillemine était sous l'influence de M^{me} Le Brun, alors que

ce tableau est entièrement de l'école de David ; de plus, il n'y aurait aucune raison pour qu'il n'eût pas alors été exposé à la place Dauphine. On ne peut le placer avant 1789 ou 1790 ; l'artiste avait alors vingt et un ou vingt-deux ans. Pour ce qui est du prix, les Procès-verbaux des récompenses du Salon de 1791 ne mentionnent pas le nom de la jeune fille ; elle ne fut même pas proposée ; elle apparaît seulement à cette époque comme signataire de l'*Adresse à l'Assemblée Nationale par les Artistes non Académiciens pétitionnaires*, datée du 1^{er} décembre 1791. Nous la trouverons plus tard logée au Louvre, sans qu'il soit possible de savoir comment elle avait obtenu cette faveur.

Il est curieux de noter que le sujet traité par M^{lle} Leroux-Delaville se retrouve presque identique dans l'œuvre de Prud'hon ; il est vrai que les esquisses seules sont du maître et que ces deux tableaux, exposés au Salon de 1810, furent exécutés par M^{lle} Mayer. Ce sont : *L'Amour séduit l'Innocence, le Plaisir l'entraîne, le Repentir la suit* et *L'Innocence préfère l'Amour à la Richesse*. « Le premier, écrit M. Clément, appartient à la jeunesse de l'artiste, car sur une feuille détachée de l'un des carnets que Prud'hon rapporta de Rome, on en trouve le motif, qu'il se borna à développer et à compléter. Sous les grands arbres d'une forêt, l'Amour tient embrassée du bras droit une jeune fille, dont il caresse de l'autre main le menton. En avant de ce groupe, un enfant qui représente le Plaisir entraîne l'imprudente, dont il a saisi la draperie et jette des fleurs sous les pas des amants. Une admirable figure de femme, qui symbolise le Repentir, suit en pleurant. Prud'hon fit de cette composition une charmante esquisse, où les figures sont à mi-corps, comme dans

le croquis, et il termina le tableau ébauché par M^{lle} Mayer, »

Charles Blanc, dans son *Histoire des Peintres*, a fait une confusion entre le tableau de M^{lle} Leroulx-Delaville et celui de M^{lle} Mayer terminé par Prud'hon : « Si nous ne nous trompons, ce fut lors de la première exposition générale au Salon de 1791, à son retour de Rome, qu'il exposa le tableau qui a pour titre : *L'Amour séduit l'Innocence que le Plaisir entraîne et que suit le Repentir*. » Nous avons vu qu'à cette exposition de 1791, Prud'hon, alors complètement obscur, n'avait qu'un seul dessin ; il n'exposa de peinture qu'au Salon de 1793 : *L'Amour et l'Amitié* et *L'Amour réduit à la raison*. Marie-Guillemine ne put donc recevoir aucune influence de cet artiste qu'elle ne connaissait pas et que personne ne pouvait soupçonner à cette époque, puisqu'il ne devait se découvrir lui-même tout entier que l'année suivante à l'arrivée des envois de Rome, devant l'*Endymion* de Girodet : « Tout Paris alla voir l'*Endymion*, dit Charles Blanc, et malgré l'immense gravité des événements d'alors, on ne parla, pendant quelques jours, que de ce tableau. Mais l'homme qui en fut ému plus que tout le monde, ce fut un peintre encore obscur qui s'appelait Prud'hon. »

Vingt ans séparent les deux tableaux : nous ne pouvons reprocher à Marie-Guillemine de n'avoir point égalé Prud'hon dans un de ces sujets allégoriques où le peintre-poète n'a peut-être pas d'égal. Au temps où elle exécuta son tableau, David régnait d'une manière absolue ; elle était son élève et ne pouvait songer à secouer le joug. Quant au sujet, il était « dans l'air ». Nous voyons Prud'hon y penser à Rome,

où il l'esquisse sur ses albums, pour ne le reprendre que beaucoup plus tard. Au même Salon de 1791 figure le tableau de Monsiau : *L'Innocence nourissant un serpent* ; M^{me} Le Brun avait déjà traité : *L'Innocence qui se réfugie dans les bras de la Justice*, tableau qui se trouve au Musée d'Angers. Le catalogue du Salon de 1795 mentionnera : *Le Plaisir entraînant la Jeunesse est vainqueur de la Raison*, par Devosge (1), le maître même de Prud'hon.

Il ne nous reste plus à voir pour cette exposition de 1791, qui dut être un événement dans l'existence de la jeune artiste, que les critiques contemporaines. Pour la première fois Marie-Guillemine se rapprochait des maîtres de l'Art, elle pouvait se juger elle-même en ne se trouvant plus seulement entre élèves, et elle dut lire avidement ces critiques. Nous consulterons d'abord le dialogue entre *La Béquille de Voltaire et l'Ombre de Poinsinet* (2).

« POINSINET : *Les Adieux de Psyché à sa famille*, par M^{lle} Laville. — LA BÉQUILLE : Tu te trompes, Poinsinet, ce tableau ne peut pas être de cette demoiselle, quoiqu'elle ait un beau talent. — POINSINET : Parbleu ! je ne sais peut-être pas lire ! tenez voyez vous-même ; y a-t-il bien là mademoiselle..... ? — LA BÉQUILLE : C'est incroyable !..... Ah ! pardon, M^{lle} Laville ; je croyais les femmes peu capables de composer l'his-

(1) *Devosge* (François), peintre, né à Gray en 1732, mort en 1811. Il fonda en 1765 l'école de dessin de Dijon sous la protection des États de Bourgogne. De 1770 à 1792, cette école entretint annuellement deux élèves à Rome ; Prud'hon fut en 1784 l'un de ces pensionnaires.

(2) *Poinsinet* (Antoine-Alexandre-Henri), auteur dramatique, né à Fontainebleau en 1733, mort à Cordoue en 1769, noyé dans le Guadalquivir. Il écrivit de nombreuses parodies, quelques comédies et des livrets d'opéras comiques pour Borde et Philidor. On connaît surtout de lui, *Le Cercle ou la Soirée à la Mode* (1764).

toire, et surtout de la composer à ce degré de perfection. Comme tout parle dans votre tableau ! Comme la belle et malheureuse Psyché est intéressante ! — POINSINET : Ah ! c'est bien vrai ! je m'attendris aussi sur cette jolie infortunée, dont le seul crime fut d'avoir été belle, et ce n'est pas sans cause que je dirai :

La beauté n'est souvent qu'un appât dangereux.

LA BÉQUILLE : Trêve de morale, et laisse-moi pleurer avec mon aimable Psyché ! — POINSINET : Oui, oui, je pleurerai aussi, et je dirai encore avec plus de raison :

La Vertu malheureuse est un crime des Dieux !

LA BÉQUILLE : Prends garde que l'on ne t'entende ; car si les uns t'approuvent, les autres te traiteront de blasphémateur ; quant à moi, je suis du nombre des premiers, et même je suis si content de ta rime philosophique, que je te permettrai pour un instant, de te livrer à ta fureur rimassière, si je n'étais pas entraîné malgré moi à cette scène déchirante. — POINSINET : Et moi, comme ça me fait mal quand je pleure, je vais passer à l'examen des autres tableaux. »

Chéry (1) se montra moins tendre : « Les rochers ne sont pas de la même main qui a peint les figures. Mademoiselle Laville, votre tableau a été exposé chez M. Lebrun. Vous auriez dû vous en tenir là ; on a plus d'indulgence chez lui qu'ici. »

(1) *Chéry* (Philippe), peintre, né et mort à Paris, 1759-1838, fut blessé à la prise de la Bastille, s'engagea comme volontaire et devint capitaine ; emprisonné jusqu'au 9 Thermidor, il devint ensuite chef de la police du département de la Seine. Du 18 brumaire à 1802, il quitta la France. On cite de lui différents tableaux : *David devant Saül*. *La Naissance et la Toilette de Vénus*.

Sans nous arrêter à ces reproches dont nous ne pouvons juger la justesse, nous continuerons la visite du Salon avec La Béquille et Poinsinet :

« POINSINET : Scène de Clarisse Harlove, par M^{lle} Laville. — LA BÉQUILLE : Par M^{lle} Laville!... Que dis-tu?... — POINSINET : Ce que je dis!... Eh! morbleu! je dis que je sais lire!... — LA BÉQUILLE : Oh! pardon!... pardon! c'est que... Tous ces chevaux... toutes ces croûtes... j'en ai tant vu!... Je suis... ébloui... absorbé... Mais... Mais... M^{lle} Laville, dis-tu?... Ah!... je reviens... je renaiss!... — POINSINET : C'est bien heureux! mais où diantre allez-vous? Tenez, tenez, le voilà son tableau. — LA BÉQUILLE : Oh! oui... oui!... Tiens, Poinsinet, vois-tu cette Clarisse? — POINSINET : Parbleu! est-ce que je suis aveugle? — LA BÉQUILLE : Eh bien, cette Clarisse, elle me plaît encore plus que sa Psyché! Et ce coloris, comme il l'emporte sur celui de son autre tableau! Ah! séduisante Laville, vous êtes le peintre du cœur! — POINSINET : Et vous, je crois que la tête vous tourne pour les demoiselles : Quant à moi, qui suis moins terriblement enflammé, je vais pour vous donner le temps de vous remettre, vous chanter un petit couplet que je mitonne dans ma tête, depuis cette Psyché de M^{lle} Laville. — LA BÉQUILLE : Avec plaisir; mais prends garde à ce que tu vas dire. — POINSINET : Oh! vous verrez, vous verrez. Tenez voilà déjà le titre : « les agrémens de la ville et de la campagne. » — LA BÉQUILLE : Eh bien! qu'est-ce que cela signifie? — POINSINET : Ecoutez, écoutez; il est, je crois inutile de vous dire qu'il roule aussi sur M^{lle} Laville, et qu'il lui est adressé.

Les Agrémens de La Ville et de la Campagne.

Air : *Je suis natif de Ferrare.*

Aux champs on goûte quelques charmes ;
 Repos s'y trouve sans alarmes ;
 Mais quoiqu'ils offrent de beaux jours,
 A *la Ville* on revient toujours. (*Bis*).
 Aux champs brillent Flore et Pomone ;
 Mais leur éclat est monotone,
 Et *la Ville* réunit tout,
 Les talens, l'esprit et le goût. (*Bis*).

« Hem ! qu'en dites-vous ? — LA BÉQUILLE : J'en aime assez les refrains. — POINSINET : Celui-ci surtout, A *la Ville* on revient toujours. Allons donc, faisons chorus. — LA BÉQUILLE : Oh ! de tout mon cœur !

A *la Ville* on revient toujours,
 A *la Ville* on revient toujours.

POINSINET : Oh ! Oh ! comme vous y allez ! il faut pourtant en sortir, si vous voulez voir quelques tableaux, et ne pas devenir tout à fait fou. — LA BÉQUILLE : Ta dernière raison est la meilleure, et je te suis. »

Chéry se charge de calmer notre enthousiasme par un seul mot : « Vous savez ce que je vous ai dit sur votre *Psyché*. »

Au début de la seconde promenade, Poinsinet, dont la platitude nous paraît fort inoffensive, s'écrie : « Ah ! grands dieux, qu'allez-vous devenir ! la critique de votre première promenade fait crier comme tous les diables. » S'est-il vanté ? Il est certain que La Béquille, étant devenu plus sage, se borne à la simple énumération des tableaux, ce qui nous prive de son avis sur

L'Innocence entre le Vice et la Vertu, le seul qui nous eût vraiment intéressé puisque nous possédons l'œuvre. Chéry seul, sera là pour nous renseigner, mais nous savons qu'il était loin d'être le critique indulgent. « Voyez, mademoiselle, dit-il, ce que j'ai dit du tableau de votre sœur, on en peut dire autant du vôtre. » Sur l'*Artémise*, il avait simplement dit, en parlant de l'auteur : « Seroit-elle élève de M. David ? On y reconnoît sa manière. »

Cette critique n'a rien qui nous surprenne, puisque nous avons vu que ce tableau était directement inspiré du *Bélisaire*. Les élèves ne commencent-ils pas souvent par pasticher leur maître et leur en a-t-on jamais fait un reproche ?

*
* *

Le Salon de 1791 était pour Marie-Guillemine le couronnement de ses années d'étude. Nous l'avons vue toute jeune, choisir comme maître l'idole du jour, M^{me} Le Brun, puis, aussitôt que s'annonce la vogue de David, quitter sa première conseillère pour s'attacher au chef de l'école française. Elle a été parmi les premières élèves de David. Si elle n'atteint jamais à la puissance du Maître (et aucun de ses élèves ne l'a jamais atteint), elle se rapprochera de l'art un peu mièvre de Gérard.

Gaie, spirituelle et gracieuse, annonçant un joli talent de peintre, telle nous apparaît Marie-Guillemine dans cette première période ; tout lui sourit : la critique la flatte, un poète la chante, la gloire l'attend peut-être et, insouciant comme toutes les jeunes filles,

elle passe rieuse au milieu de tout, dédaignant l'amour qui s'offre à elle.

Ici nous quittons l'Emilie de Demoustier. Les *Lettres* nous l'ont représentée telle qu'elle a vécu. Maintenant le poète s'est tu ; quand il reprendra sa lyre, nous n'entendrons plus dans ses vers que l'écho des souvenirs, mais Emilie ne sera plus là. Emilie a dix-huit ans, elle ne peut pas vieillir, elle disparaît en même temps que les derniers sourires d'une époque condamnée. Son poète lui-même, déjà frappé, mourra quelques années plus tard. Pâle imitateur de l'antiquité, ses chants ne sauront pas se hausser au niveau de l'épopée qui commence ; il chantera les dieux et les amours jusqu'au bord de sa tombe.

Tandis que la Révolution passait sans effleurer Demoustier, elle atteignit profondément Marie-Guillotine au moment où la jeune fille quittait ses rêves de jeunesse pour commencer sa vie de femme. Quant au poète, qu'un autre amour, énergique et vainqueur et tout mêlé à la violence des événements, séparait de sa muse, il garda mélancoliquement pour Emilie le seul sentiment qu'elle-même lui avait permis :

Depuis un mois je vous aimais ;
 Lorsque de vos liens, je voulus pour jamais
 Délivrer mon âme asservie,
 J'allai, pour m'affranchir, vous braver Emilie ;
 Mais, tout fier que j'étais, un regard m'étonna ;
 Un sourire me dit : *Soyons ami, Cinna* ;
 Et je m'engageai pour la vie.

(*Lettre LV.*)

CHAPITRE II

M^{me} BENOIST .

LA FEMME D'UN CONSPIRATEUR

(1792-1795)

L'intérieur des Leroulx-Delaville. — Les poètes, Gérard, Larrey. — Premier album de croquis. — La Harpe. — Pierre-Vincent Benoist. — Ses débuts dans la politique. — Ses missions. — Le 10 août. — Tentatives pour sauver Louis XVI. — Mariage de Marie-Guillemine. — Les conspirations du baron de Batz. — Tentative de Cortey et Michonis. — La Compagnie des Indes. — Mort de la Reine. — Ordre d'arrestation. — Perquisition. — Evasion de Benoist. — Naissance de Prosper. — Mariage d'Elisabeth. — Le 9 Thermidor. — Lettres de M^{me} Benoist au Comité de Sûreté générale. — Grâce de Benoist. — Logement au Louvre. — Le Salon de 1795. — Nouveaux croquis. — L'édition des *Lettres à Emilie* de 1795. — Le 13 Vendémiaire. — L'Amnistie.

Il est intéressant de pénétrer dans l'intérieur des Leroulx-Delaville à cette époque de la Révolution. Le père, que nous avons vu administrateur de la Com-

mune, en 1789, avait rempli, depuis lors, plusieurs fonctions importantes au département des Colonies, puis à celui des Finances où il était en 1792. Trois filles égayaient sa maison ; l'aînée, Marie-Guillemine, nous la connaissons : il ne lui manquait rien pour plaire. « La cadette, Elisabeth, moins belle peut-être qu'Emilie, mais aussi gracieuse et aussi charmante, était une nature fine, délicate et impressionnable, admirablement douée pour les arts, musicienne accomplie (1). » Henriette, la troisième, nous est moins connue ; jolie, il n'est guère douteux qu'elle ne le fût comme ses aînées, mais c'était une nature plus calme, qui se contenta du tranquille bonheur du foyer.

Quels étaient les jeunes gens qui approchaient les trois jeunes filles ? Nous connaissons déjà Demoustier ; en 1791, il venait de faire jouer *Le Conciliateur* ; ses amis, qui faisaient partie du cercle des Leroulx-Delaville, remportaient également des succès au théâtre : Andrieux avec *Les Etourdis*, Legouvé avec *La Mort d'Abel*, Colin d'Harleville avec *Le Vieux Célibataire*. Campenon (2) venait d'émigrer, mais La Harpe, tout acquis aux idées nouvelles, prenait la direction du *Mercure de France*, transformé en *Mercure Français*, après un nouveau triomphe au Théâtre-Français avec *Mélanie*, puissamment jouée par Talma.

Outre ces littérateurs, nous pouvons citer comme artistes les camarades d'atelier. En 1791, Girodet était à Rome, où il peignait son *Endymion*, et Gérard en revenait chargé de famille : son père était mort, il lui

(1) D^r TRIAIRE, *Dominique Larrey*, p. 61. Tours, 1902.

(2) *Campenon* (François-Nicolas-Vincent), poète, né à la Guadeloupe en 1772, mort à Villecresnes (Seine-et-Oise) en 1843. Imitateur de Bernardin de Saint-Pierre et de Delille, il fut élu membre de l'Académie Française en remplacement de ce dernier en 1814.

fallait subvenir aux besoins de sa mère, de deux frères et d'une jeune tante. Peut-être est-ce à cette situation lourde pour un jeune homme qu'il faut attribuer la rupture de son mariage avec Elisabeth, dont Hippolyte Larrey (1) parle dans ses Souvenirs : « Il s'était peint lui-même, à l'époque de la Révolution, en farouche républicain. Il donna ce portrait à ma mère, qu'il devait épouser. Le mariage fut rompu, et Gérard voulut ravoir son portrait. Mais toutes ses démarches, l'intervention même de son illustre ami de Humboldt, furent inutiles, et le portrait du républicain devenu royaliste nous est resté. »

Gérard demeura cependant l'ami des deux sœurs, bien que sa fiancée lui eût été enlevée par un jeune chirurgien militaire, Dominique Larrey, dont la carrière devait être glorieuse, mais dont la situation précaire ne trouva pas grâce devant M. Leroux-Delaville : « En 1792, Larrey, simple sous-aide à l'hôtel des Invalides, n'ayant ni situation ni fortune, n'était guère, en effet, en mesure d'être agréé par un père prudent. Le Roux de Laville opposa à la demande de Larrey et aux instances de celle qu'il aimait un refus que rien ne put fléchir, et le jeune étudiant dut partir pour l'armée du Rhin sans avoir pu réaliser son rêve de bonheur. Mais il emportait la promesse d'une inaltérable fidélité ; et pendant qu'il guerroyait dans le Palatinat, l'ancien ministre des finances eut beau présenter à sa fille les plus beaux et les plus riches partis, elle resta inébranlable et attendit le

(1) Larrey (Félix-Hippolyte, baron), chirurgien, né à Paris en 1808, mort à Bièvres en 1895, fils de Dominique Larrey ; a publié quelques monographies et un ouvrage sur *Lætitia Ramolino, mère de Napoléon I^{er}*.

retour de celui à qui elle avait promis sa main » (1). De cette époque de 1791 et 1792 nous possédons un album de croquis appartenant à Marie-Guillemine. Il est facile à dater pour deux raisons. D'abord il porte l'étiquette suivante, qui eût été un arrêt de mort en 1793 : *Au chant de l'Alouette, place du Vieux Louvre, près l'Académie Royale*. Sur le revers de la couverture on trouve écrit au crayon : *M. Lacoma, rue Saint-Benoit, n° 1, faubourg Saint-Germain, au coin de la rue Jacob*, qui était le marchand de couleurs de la jeune artiste.

D'autre part, nous y trouvons un portrait de Larrey, qui ne peut avoir été fait qu'au moment de son départ pour l'armée du Rhin. C'est celui d'un tout jeune homme à la figure enfantine, aux yeux clairs et doux. Ce dessin est le crayon d'une femme au travail consciencieux, poussé, recherchant les petits détails et non le côté caractéristique du modèle.

Avant ce portrait, nous trouvons sur cet album une série de croquis pour des compositions antiques, dans le même style que *Psyché* et *L'Innocence*, qui donnent plutôt l'impression d'illustrations que de tableaux. Ces croquis présentent beaucoup de mouvement et sont composés dans le goût de David. Ils sont tracés d'un crayon un peu sec ; le contour très mince et peu appuyé, sans couleur et presque sans faux traits, est d'une propreté toute féminine. Après le portrait de Larrey s'arrêtent les croquis que nous pouvons dater d'avant 1793 ; maintenant nous trouverons à chaque page de cet album des croquis d'enfants, dessinés par leur mère,

(1) D. TRAIRE, *Dominique Larrey*, p. 711.

mais des années se seront écoulées entre ces deux séries de dessins, années remplies par les dramatiques aventures du mariage de l'artiste.

*
* *

Elisabeth n'était pas seule à garder sa foi. Marie-Guillemine avait également un fiancé. Aussi n'hésita-t-elle pas à écarter un autre prétendant qui paraît à ce moment et dont le nom est fait pour nous surprendre. C'est le fameux critique La Harpe, veuf et âgé de cinquante ans, dont les mémoires contemporains nous disent : « Mari négligent jadis, il devint époux ingrat et barbare envers une femme qui l'adorait, qui, à force de soins et en courant les plus grands dangers, était parvenue à le tirer de prison ; et dont il paya le zèle par des propos durs et un oubli absolu. Abandonnée par lui et recueillie charitablement par M^{me} de Vanne, née Quénadeux, qui habitait alors Saint-Germain-en-Laye, dans son désespoir elle se précipita dans un puits et y termina ses jours (1). »

Marie-Guillemine n'eût pas manqué de refuser ce soupirant tyranné, même si son cœur avait été libre. Il ne l'était plus. Celui à qui elle l'avait donné était Pierre-Vincent Benoist, jeune avocat angevin récemment arrivé à Paris pour s'y inscrire au barreau. Il était grand, brun, de visage énergique, et possédait des goûts littéraires qui l'avaient peut-être attiré dans le cercle cultivé des Leroulx-Delaville. Il était ardemment épris de Marie-Guillemine et, à son grand déses-

(1) *Mémoires Secrets*, par le comte d'Allonville, t. I, p. 348.

poir, n'avait pu, pour l'épouser, obtenir le consentement de son père.

Cette opposition s'expliquait au début par le manque de fortune de la jeune fille et la carrière d'artiste qu'elle avait adoptée. Il n'est pas surprenant que, du fond de sa province, une famille de robe envisageât avec défaveur le mariage projeté. Les Benoist appartenaient à une très ancienne famille d'Angers (1); depuis plusieurs générations, ils y exerçaient la profession d'avocats (2) et y avaient acquis une haute situation et une belle fortune territoriale (3). Il est assez naturel, que malgré l'honorabilité de la famille Leroulx-Delaville, ils aient eu d'autres vues pour leur fils.

Pierre-Vincent Benoist, né à Angers le 5 janvier 1758, avait alors trente-quatre ans. Son père, Pierre-François Benoist, écuyer, sieur de la Motte-Baracé, était avocat et procureur du roi au présidial d'Angers; sa mère, Denise Darlu de Montclerc, était la fille de François-Denis Darlu de Montclerc, receveur des fermes du roi à Poitiers. Le jeune homme avait

(1) A cette famille paraît appartenir le théologien René Benoist, surnommé le *Pape des Halles*, né à Savenières, près d'Angers, en 1521, mort en 1608, qui fut confesseur de Marie Stuart, puis curé de Saint-Eustache en 1509, enfin confesseur de Henri IV et évêque de Troyes.

(2) Son père lui écrivait le 23 janvier 1797: « Les occupations du barreau ont acquis de la considération à ton père, ayeul, bis et tris-ayeulx. » (*Lettre communiquée par M. Henry Cochin.*)

(3) Deux Benoist avaient été maires d'Angers au XVIII^e siècle. On possède encore une cantate chantée, en 1751, pour célébrer la mairie de l'un d'entre eux:

L'Echo de la Ville d'Angers
à M. BENOIST l'aîné, avocat et maire.

Ouy c'est à ton esprit sublime
C'est à ton cœur, à tes talens
Benoist, que du pauvre et des grands
Tu dois la générale estime.

d'abord fait ses études au collège des Grassins, à Paris, puis les avait terminées à l'Oratoire d'Angers. Il était revenu suivre les cours de l'Ecole de Droit à Paris et avait pris le titre d'avocat au Parlement. Il plaida et se lia d'amitié avec les hommes les plus notables du barreau, mais chercha avant tout une occupation active et fixe. Il avait alors acheté une place de lieutenant civil, qu'il avait perdue en 1791 par une loi de la Constituante. Il demeurait rue du Grand Chantier (1) et avait été, au mois d'août 1789, nommé représentant de la Commune de Paris pour le district des Capucins du Marais (2). C'était aux mêmes élections que M. Leroulx-Delaville, habitant l'hôtel des Arts dans le faubourg Saint-Martin, avait été élu pour le district des Récollets (3) ; mais en 1791, le

(1) Une partie de la rue des Archives.

(2) Nommé à la première Assemblée, qui siégea du 25 juillet au 18 septembre, et admis dans la séance du 22 août, il fit partie de la Commission nommée pour le dépouillement et l'analyse des papiers trouvés à la Bastille (16 sept.).

Réélu à la deuxième Assemblée qui siégea à partir du 18 septembre, il fut nommé commissaire pour la vérification des pouvoirs, et, le 30 septembre, fut désigné pour faire partie de la délégation chargée de présenter divers vœux à l'Assemblée Nationale. Cette délégation, reçue à l'Assemblée le 2 octobre, rendit compte de sa mission à la Commune le 3. Benoist fut nommé membre du Comité de Correspondance le 26 octobre, fit partie du 6^e bureau le 2 novembre et fut élu secrétaire le 4 novembre. Puis il fit partie de diverses commissions : pour l'examen de l'adresse de l'armée patriotique de Bordeaux (23 février 1790), pour l'examen d'un mémoire sur la perception des droits d'entrée (3 mars), pour l'examen du compte rendu du Département de la Garde Nationale (15 mars) ; prit part à la discussion sur la question des spectacles (1^{er} avril), où il se fit remarquer ; combattit une motion contre la juridiction politique du Châtelet (26 avril) et démissionna le 17 juin 1790 (voir Sigismond Lacroix, *Actes de la Commune de Paris*, 1^{re} série, tomes I, II, IV, V, VI).

(3) Admis le 5 août dans la première Assemblée de la Commune de Paris, il fut renommé le 18 septembre à la deuxième Assemblée. Désigné comme administrateur au Département de la Garde Nationale (9 oct. 89), il demanda à être nommé Commissaire général de ce corps (26 fév. 90) et fit partie de diverses commissions pour l'inventaire des Maisons religieuses.

Réélu le 4 oct. 90 à la troisième Assemblée il fut nommé administrateur au Département des Travaux Publics (21 oct. 90) et en fut un

livret du Salon nous donne l'adresse de la rue Française.

Cette assemblée de la Commune n'avait alors aucun rapport avec celle qui se mettra plus tard à la tête des mouvements populaires, elle était composée de citoyens aisés et tranquilles, qui s'en éloignèrent lorsqu'elle devint tumultueuse et révolutionnaire. Benoist, lié avec beaucoup de députés, l'abandonna rapidement pour se jeter dans une politique d'action. Comme beaucoup d'autres, il crut pouvoir trouver l'emploi de son intelligence dans l'activité politique.

Profondément attaché au Roi et à la foi de ses pères, il pensa les servir tous deux en acceptant des missions de dévouement pendant les dernières années

membre très actif. Il fit partie de la commission pour l'examen du projet du canal de Saint-Maur (4 déc. 90) et de celle pour la prestation du serment ecclésiastique (5 janv. 91) ainsi que de deux députations envoyées à l'Assemblée Nationale (13 nov. 90 et 25 avril 91). Ayant été accusé par plusieurs journaux (le *Journal de la Révolution*, l'*Orateur du Peuple*, etc.) d'être l'auteur d'un article du Père Duchesne contre l'Assemblée Nationale, il s'en défendit par la lettre suivante :

« Paris, ce 5 mai 1791.

« Je viens de lire, Monsieur, que dans la feuille de l'*Orateur du Peuple*, par MARTEL (n° 61), le sieur Champigny, libraire, m'a dénoncé comme auteur d'une feuille dont l'esprit, dit-on, est contraire au patriotisme qui doit animer les bons citoyens.

« Je déclare et j'affirme que je ne connais ni le sieur Champigny, ni la feuille dont il s'agit. C'est sans doute par erreur de nom que l'on me l'a attribuée, et je m'empresse de repousser une inculpation d'autant plus étonnante que je n'ai jamais composé de feuille et que mes sentiments sont bien connus.

« Signé : René LE ROULX DE LA VILLE, officier municipal, administrateur du Département des Travaux Publics, et frère de Joseph Le Roulx, député à l'Assemblée Nationale. »

Le Corps Municipal le mit hors de cause pour cette affaire dans sa séance du 6 mai.

Il fut signataire de l'*Invitation aux Artistes* pour construire deux ponts, l'un entre les quartiers Saint-Antoine et Saint-Marcel, l'autre vers le champ de la Fédération (19 juillet 91), et du rapport ainsi que du programme relatifs au concours pour la communication à établir entre les îles Notre-Dame, Saint-Louis et Louviers et l'amélioration du cours de la Seine dans la traversée de Paris et du rapport pour

de la royauté. Ami intime d'Omer Talon (1), lieutenant civil au Châtelet, et du baron de Batz (2), député à la Constituante, tous deux fervents défenseurs du Roi, Benoist s'engagea à leur suite dans les tentatives qu'ils firent d'abord, pour maintenir Louis XVI sur le trône, puis pour sauver la famille royale de la captivité et de la mort.

Pour se rapprocher du baron de Batz, qui habitait rue Ménars, Benoist vint, à la fin de 1791 demeurer rue Taitbout (3). L'historien du baron de Batz assure que dans les premiers mois de 1792, le roi confia à ses fidèles partisans une mission secrète qui n'a pas pu être éclaircie (4). Benoist n'en aurait-il pas accompli une partie ? Pendant que de Batz se rend à Coblenz, nous voyons Benoist prendre le titre de secrétaire de légation à Deux-Ponts ; il paraît être le 13 avril,

pourvoir Paris d'eau potable (10 sept. 91). Il fut l'un des six commissaires nommés par le Corps Municipal pour prier Bailly de retirer sa démission de maire (19 sept. 91) (Voir Sigismond Lacroix, *Actes de la Commune de Paris*, 1^{re} série, tomes I, II, IV, V, VII ; 2^e série, tomes I, II, III, IV, V, VI et VII).

(1) *Talon* (Antoine-Omer), descendant du célèbre juriconsulte, né à Paris en 1760, mort à Gretz en 1811. Lieutenant civil au Châtelet, il instruisit contre les auteurs des journées des 5 et 6 octobre et dans le procès Favras. Député à la Constituante, il essaya de rapprocher Mirabeau de la Cour ; décrété d'accusation après le 10 août il se réfugia en Amérique jusqu'au Directoire ; dénoncé en 1804 comme agent royaliste, il fut emprisonné à l'île Sainte-Marguerite.

(2) *Batz* (Jean, baron de), descendant du célèbre d'Artagnan, né à Tartas en 1760, mort au château de Chadieu en 1822. Député de la noblesse aux Etats Généraux, s'occupa spécialement de finances et fit partie du comité de Liquidation à la Constituante. On le trouve à la tête de tous les complots pour délivrer Louis XVI et la famille royale, il pénétra même au Temple lors de la conspiration Michonis ; il fut mêlé à l'affaire de la Compagnie des Indes, continua à s'agiter sous le Directoire et l'Empire, fut nommé maréchal de camp en 1815, se retira dans son domaine de Chadieu (Puy-de-Dôme) et y mourut assez mystérieusement.

(3) *Arch. Nat.*, F. 7, 4594.

(4) *La Vie et les Conspirations de Jean, baron de Batz*, pages 382 à 387.

à Quiévrain (1), au camp des Impériaux avec un « passavant » par la Prusse; sans doute accomplit-il le voyage, car quelques jours après, le 29 et le 30 avril, il reçoit deux passeports signés de Custine et donnés à Berlin (2). Dans le court intervalle qui sépare ces deux missions, le 20 avril, la guerre avait été déclarée entre la France et l'Autriche.

(1) Passavent.

De par Sa Majesté l'Empereur et Roi,
Commis et gardes de Sa Majesté, laissez passer librement M. Benois de France en Prusse une vache Cont' hardes et Linges à son usage visitée et plombée aux armes de S. M.

La présente Dépêche valable pour quatre jours.

Fait à Quiévrain le 13 avril 1792.

DELEUZE.

(Arch. Nat., F. 7, 4594.)

(2)

Passe port valable pour
trois mois

Nous Armand de Custine, Lieutenant-Colonel, adjudant général de l'armée, chargé des affaires de Sa Majesté, le Roi des Français, près sa

Majesté le Roi de Prusse

Prions tous ceux qu'il appartiendra de laisser librement passer et repasser le sieur Pierre-Vincent Benoist, secrétaire de Légation aux Deux Ponts, retournant en France par Strasbourg, après qu'il aura satisfait aux règles de police établies en cette ville : recommandant de lui donner toute aide et assistance et de ne lui porter aucun trouble ni empêchement; en foi de quoi nous avons fait délivrer le présent Passeport signé de notre main et muni du sceau de notre Légation.

Donné à Berlin, le vingt-neuf avril mil sept cent quatre-vingt-douze.

CUSTINE.

Passeport valable pour
trois mois

Nous Armand de Custine, Lieutenant-Colonel, adjudant général de l'Armée, etc., etc.

Prions tous ceux qu'il appartiendra de laisser librement passer et repasser, le sieur Pierre-Vincent Benoist, allant en France par Metz après qu'il aura satisfait aux règles de police établies en cette ville : recommandant de lui donner toute aide et assistance et de ne lui porter aucun trouble ni empêchement; en foi de quoi nous avons fait délivrer le présent Passeport signé de notre main et muni du sceau de notre Légation.

A Berlin, le trente avril mil sept cent quatre-vingt-douze.

CUSTINE.

(Arch. Nat., F. 7, 4594.)

*
* *

Il n'entre pas dans nos intentions de reprendre en détail l'histoire, à peine ébauchée, des conspirations royalistes de 1792 à 1794. Il nous suffit de savoir qu'à partir de son voyage en Allemagne, Benoist est entré audacieusement dans tous les complots.

L'année 1792 se montrait grosse d'orages, la guerre était aux frontières. Elisabeth tremblait pour Larrey, Marie-Guillemine pour Benoist, dont les missions secrètes étaient tant soit peu effrayantes, quand, le 30 juillet, leur père fut nommé ministre des contributions publiques (1). Son ministère fut de courte durée, les événements se précipitaient, le 10 août le roi se réfugiait à l'Assemblée, M. Leroux-Delaville, avec les autres ministres, accompagnait les malheureux souverains dans la loge du logographe ; c'est lui qui aurait emporté le petit dauphin pendant la séance. Il resta, dit-on, enfermé avec la famille royale durant les longues heures qui précédèrent la suspension de la royauté (2). Ce fut pendant cette séance que l'Assem-

(1) Ce dernier ministère de Louis XVI était ainsi composé : Dejoly, ministre de la justice ; Champion, ministre de l'intérieur ; Dubouchage, ministre de la marine ; Dabancourt, ministre de la guerre ; Leroux de la Ville, ministre des contributions publiques ; Bigot Sainte-Croix, ministre des affaires étrangères.

Leroux-Delaville nommé par le roi le 30 juillet, en avertit l'Assemblée le lendemain par la lettre suivante :

« Monsieur le président, le roi m'a appelé au ministère des contributions publiques. A mon âge, après une carrière infiniment laborieuse, après avoir joui depuis le commencement de la révolution de la confiance du peuple, je n'avais plus à désirer que le repos ; j'ai accepté le choix que sa majesté a bien voulu faire de moi, parce que je ne sais pas hésiter à servir la chose publique. J'offre à l'assemblée nationale l'assurance d'un zèle sans bornes, et qui puisse me mériter sa confiance.

« Signé, le ministre des contributions publiques,
LEROUX-LAVILLE. »

(Histoire Parlementaire, tome 16, p. 207.)

(2) Tradition de famille.

J. g. l. b. s.
Paris le 6 X^{bre} 1792 Lan 1^{er} 2^e
La République française —

Citoyen President

Les citoyens Malouet, Garbome, Jourdan, nous,
A nous, demandent à La Convention Nationale
d'être Les Défenseurs officieux de Louis Seize
Vous avez décrété qu'il sortirait à votre Barre
pour se défendre Nous l'accompagneront avec
un garde que nous avons rassemblée qui est

Ch. Taylor

Op. Art. Bundles

Levitens. Malone

De Meubelen

Spencer 4447

William
Carrington
Esq

LETTRE LUE PAR CHABOT A LA SÉANCE DE LA CONVENTION DU 7 DÉCEMBRE 1792

(Fac-similé de l'autographe provenant de la collection de M. Ernest Sonnier.)

blée nomma à l'unanimité Clavière pour le remplacer dans ses fonctions. Nous pouvons comprendre l'angoisse qui agita les siens pendant ces heures douloureuses.

D'autres tourments attendaient Marie-Guillemine : Benoist menait une existence de plus en plus aventureuse. Si le 2 octobre sa présence est signalée au camp de Sainte-Menehould auprès de Dumouriez (1), depuis cette date jusqu'au mois de mars, il disparaît de son logement, rue Taitbout, qu'il sous-loue à Quinette (2), député et membre du comité de Défense générale. Nous savons seulement qu'il alla en Angleterre porter à Omer Talon dix mille livres provenant de la Liste Civile (3).

Sachant que de Batz était aussi à Londres, connaissant le dévouement de tous ces hommes pour le roi, ne pouvons-nous supposer qu'ils étaient les inspirateurs de la conspiration royaliste que Chabot dénonça à la Convention, le 7 décembre, en lisant la fameuse lettre portant les signatures de Narbonne, Malouet

(1) Charles-François Dumouriez, Lieutenant général Commandant en chef l'Armée du Nord, priions tous Les pouvoirs administratifs et municipaux ordonnons à tous les militaires de donner protection et secours à M. Benoist qui retourne à Paris après nous avoir apporté des dépêches du Conseil Exécutif.

Requerrons et ordonnons aux maîtres de poste de fournir des chevaux pour la route.

Au quartier général de Sainte-Menehould
Le 2 octobre 1792, L'an 1^{er} de La République.

DUMOURIEZ.

(Arch. Nat., F. 7, 4594.)

(2) *Quinette* (Nicolas-Marie, baron de Rochemont), né à Soissons en 1762, mort à Bruxelles en 1821. Député à la Législative et à la Convention, *membre du Comité de défense générale*, fut livré à l'Autriche par Dumouriez; remis en liberté en 1795 (échangé contre Madame Royale), il fut membre et président des Cinq-Cents, se rallia à Napoléon, adhéra à la déchéance de l'Empire en 1814. Atteint par la loi sur les régicides, il se retira à Bruxelles en 1816 et y mourut.

(3) *Arch. Nat.*, F. 7, 6374.

et de deux Anglais qui demandaient à être chargés de la garde du roi pendant son procès (1) ? N'est-il pas naturel de voir dans tous ces efforts la main de de Batz, de Benoist et de leurs compagnons, puisque Lepitre (2), dans ses mémoires, parlera d'un projet pour sauver Louis XVI, auquel Toulan (3) devait participer ? Ce qu'il y a de certain, c'est que tout échoua et qu'une seule tentative fut essayée, sans succès, le matin du 21 janvier.

Les conjurés ne se découragèrent pas. Le roi mort, ils reportèrent tous leurs efforts sur le salut de la reine, et la pitié pour une femme réunit des hommes de partis

(1) Il peut être curieux de donner cette lettre qui amena une violente discussion à la Convention et fut même traitée de fausse par certains députés. (Voir *Gazette Nationale* du 7 décembre 1792 et *Histoire Parlementaire*, tome XXI, pages 210 et suiv.)

Paris, le 6 décembre 1792, l'an 1^{er} de
la République française.

CITOYEN PRÉSIDENT,

Les citoyens Malouet, Narbonne, Jonh Norris et moi, demandent à La Convention Nationale d'être Les deffenseurs officieux de Louis Seize. Vous avez décrété qu'il Paroitteroît à Votre Barre Pour se deffendre. Nous L'accompagneront avec un Garde que Nous avons rassemblé qui est de 12.000 hommes Bons républicains qui ne veulent Point La mort de Louis Seize.

Citoyen,

Vos très humbles serviteurs :

MALOUET, DE NARBONNE.
JONH NORRIS, WILLAM.

Remis sur le bureau le 7 décembre.

François CHABOT.

Nous donnons pages 88 et 89, le fac-similé de cette lettre qui appartient à M. Ernest Sonnier,

(2) *Lepitre* (Jacques-François), né à Paris en 1764, mort en 1821. Membre de la Commune de Paris et l'un des commissaires chargés de surveiller Louis XVI au Temple, il tenta, après la mort du roi, de sauver la reine avec le chevalier de Jarjaye et Toulan; traduit au Tribunal Révolutionnaire, il fut acquitté; en 1814, il entra dans l'Université; il a écrit des *Souvenirs* sur son passage au Temple.

(3) *Toulan*, libraire et chef de bureau à l'administration des biens nationaux, membre de la Commune de Paris, commissaire au Temple, organisateur avec M. de Jarjays d'un complot pour sauver la Reine. Se sauva à Bordeaux, fut arrêté et exécuté en 1794.

différents. Ils risquaient leur existence à tout instant, ils le savaient et tout le monde le savait aussi autour d'eux. C'est pourtant au milieu de ces dangers de mort de chaque heure que Pierre-Vincent et Marie-Guillemine résolurent d'unir leur destinée. Dans cet instant désespéré, oubliant tout ce qui n'était pas leur amour, ils voulurent au moins le consacrer par la bénédiction de l'Eglise et mourir époux s'ils devaient mourir. Ce fut une folie héroïque accomplie au mépris de l'autorité paternelle, et que le père de l'époux, M. Pierre Benoist, ne devait pardonner que de longues années plus tard. L'union religieuse fut célébrée le 12 mars.

Au début de cette tragique union, M^{me} Benoist n'eut qu'un appui, celui de M^{me} de Villaines (1), sœur d'Omer Talon, l'ami de Benoist et de de Batz.

« Dès les premiers temps du mariage de ma mère, a écrit le comte Benoist d'Azy (2) en annotant les lettres de M^{me} Benoist, accompli dans les temps les plus difficiles de la Terreur, M^{me} de Villaines fut l'amie, la protectrice de ma mère. » Elles s'écrivaient chaque jour, malheureusement il ne reste rien de cette correspondance, qui eût été si intéressante à consulter.

(1) *M^{me} de Villaines* (née Talon), possédait une grande fortune avant la Révolution; compromise dans les conspirations pour sauver la Reine, elle se cacha comme servante dans une auberge. Elle mourut vers 1830 dans la maison des Carmélites de la rue d'Enfer.

(2) *Benoist d'Azy* (Denys, comte), né à Paris en 1796, mort à Azy en 1880, fit partie du Parlement sous la Restauration, le gouvernement de Louis-Philippe et de l'Assemblée de 1849, il représenta la Nièvre à l'Assemblée Nationale en 1871, en présida les premières séances et fut nommé vice-président à la constitution définitive du bureau. Il fit partie de la commission des 15 qui, avec le chef de l'Etat, suivit les négociations avec Bismarck. Monarchiste convaincu, Benoist d'Azy contribua au renversement de M. Thiers et rentra dans la vie privée en 1875.

*
* *

Il nous faut désormais suivre Benoist pour comprendre Marie-Guillemine ; une femme ne mène-t-elle pas la même vie que son mari ? ne partage-t-elle pas tous ses espoirs, toutes ses craintes ? et en suivant son existence aussi agitée, nous ne nous étonnerons pas de trouver une lacune dans la carrière de l'artiste. Le livret du Salon de 1793, ne porte point son nom. Nous savons seulement que le jeune ménage s'était logé rue Taitbout (1) et que la modicité de ses ressources étant très grande, la jeune femme faisait des portraits dans son quartier pour la faible somme de vingt francs.

Les deux jeunes gens se sont mariés le 12 mars et, dès la fin du mois, les conspirateurs sont en route. En débarquant d'Angleterre, le baron de Batz avait appris les relations de M. de Jarjayes (2) avec Toulan et Lepitre pour sauver la Reine ; il s'y mêla et fournit probablement les fonds.

Tout était prêt quand les mauvaises nouvelles de l'armée provoquèrent des mouvements populaires qui amenèrent une surveillance plus étroite des prisonnières ; on ne put organiser que la fuite de la Reine, mais elle refusa de s'évader seule.

Le baron de Batz avait des partisans dans tous les mondes ; il faut nommer « parmi ceux qui lui

(1) *Arch. nat.*, F. 7, 4594.

(2) *Jarjayes* (François-Augustin Régner de), général français, né dans les Hautes-Alpes en 1745, mort à Paris en 1822. Marié à une femme de chambre de la Reine, il fut chargé d'une mission à Turin, puis de négociations avec Barnave, Duport et Lameth. Il tenta vainement de délivrer Marie-Antoinette avec Toulan et Lepitre, émigra en Sardaigne et fut fait lieutenant général en 1815.

étaient dévoués jusqu'à la mort : Cortey (1) l'épicier, Roussel (2), Benoist d'Angers, Michonis (3), Proly (4) (5) » ; il avait acheté le procureur syndic du Département de Paris, Lullier (6), et même des députés.

Le centre des réunions était une maison de Charonne que de Batz s'était assurée par une vente fictive ; « trois ou quatre petits cabinets abritaient les intimes comme La Guiche (7), Roussel, Sartige (8), Benoist, quand ils s'attardaient trop le soir après dîner pour pouvoir regagner Paris (9) ».

Nous nous figurons déjà les angoisses de la jeune femme attendant ainsi des nuits entières son mari qu'une imprudence peut compromettre ; mais que sont-elles auprès de celles qu'il va lui falloir endurer !

(1) *Cortey*, capitaine commandant de la Garde Nationale, section Le Pelletier, épicier rue de la Loi ; était de service au Temple le jour du complot Michonis ; exécuté avec les Soixante en 1794.

(2) *Roussel* (Balthazar), riche fermier, abandonna pour soutenir la cause royale, sa ferme de Marolles, en Brie ; il prit part à tous les complots fut arrêté et exécuté avec les Soixante ; il avait 26 ans.

(3) *Michonis*, limonadier, membre de la Commune de Paris, organisa avec Cortey une tentative pour sauver la Reine au Temple, prit part à celle de Rougeville à la Conciergerie, pour laquelle il fut arrêté, mais ne fut exécuté qu'en 1794 avec les Soixante.

(4) *Proly*, fils naturel du prince Vincelas de Kaunitz et de la comtesse Proly ; cet aventurier royaliste fit partie de tous les complots, fut commissaire auprès de Dumouriez avec Pereyra et Dubuisson en mars 1793 à Tournay. Exécuté avec les Hébertistes.

(5) Baron de Batz, *Les Conspirations et la fin de Jean, baron de Batz*, p. 34.

(6) *Lullier* (Louis-Marié), homme de loi, président de la Commune du 10 août, remplaça Røderer comme procureur général, syndic du département de la Seine ; traduit au Tribunal Révolutionnaire avec les Dantonistes, il fut acquitté, mais retenu prisonnier à Sainte-Pélagie, il se suicida.

(7) *Sévignon de La Guiche* (Anne-Charles), colonel au régiment Bourbon-Dragon, né en 1748, décapité en 1794 avec les Soixante ; son fils Louis-Henri-Casimir, fut pair de France sous la Restauration.

(8) *De Sartige*, conspirateur royaliste, compagnon de de Batz.

(9) Baron de Batz, *Les Conspirations et la fin de Jean, baron de Batz*, p. 57.

Ce sont les agissements du baron de Batz, si l'on en croit son historien, qui auraient amené la journée du 31 mai et la chute des Girondins. Les amis de Leroulx-Delaville étaient ou en fuite, ou emprisonnés, la Révolution commençait à faucher dans l'entourage de Marie-Guillemine et cependant le courage de la jeune fille ne se démentit pas un instant. Les Girondins avaient été arrêtés le 2 juin; dès le 21 de Batz tentait d'exécuter le grand projet d'évasion des prisonnières du Temple. Nous ne nous arrêterons pas à ce qui se passa dans l'intérieur de la prison où, de tous les conjurés royalistes, de Batz avait été le seul à entrer et à se mêler aux gardes nationaux sous la conduite de Cortey et de Michonis; nous nous intéresserons seulement à ce qui se passait au dehors, car là se trouvait Benoist et nous emprunterons le récit du baron Hyde de Neuville (1), l'un des conjurés.

« Je fus chez Michonis, il était de service au Temple, et je ne trouvais que sa femme : elle me parut agitée.
« Michonis, me dit-elle, vous attendait depuis hier
« au soir et pensait bien que vous viendriez : il m'a
« chargée de vous dire de vous trouver, cette nuit, vers
« onze heures, au coin de la rue Charlot et de la rue
« du Temple, de vous promener là, en évitant les
« patrouilles, jusqu'à ce que vous en voyiez une que
« vous reconnaitrez bien. Ils espèrent faire peut-être
« le coup cette nuit, et un peu d'aide peut être utile. »

(1) *Hyde de Neuville* (Jean-Guillaume) baron, né à La Charité-sur-Loire, en 1776, mort à Paris en 1837; fut un des plus ardents royalistes et agent de l'émigration en France, proposa à Bonaparte, après le 18 Brumaire, de rappeler les Bourbons, s'enfuit en Amérique après l'affaire de la Machine infernale; revenu en France en 1814, il fit partie de la Chambre introuvable, devint ministre de France aux Etats-Unis et à Lisbonne, député en 1822, ministre de la Marine. Il rentra dans la vie privée en 1830.

« Cette femme dévouée se montra fort inquiète des dangers que son mari pouvait encourir par son zèle ; mais je vis clairement qu'elle n'avait rien fait pour le détourner de sa généreuse entreprise.

« Je passai cette soirée dans une agitation qui ne me permit de me fixer à rien. Avant l'heure dite j'étais déjà rue Charlot avec un pistolet dans chacune de mes poches, et, d'autant plus anxieux que j'ignorais les moyens et par conséquent, les probabilités du complot dont je me trouvais inopinément complice. J'avais soin de parcourir, sans m'éloigner, un certain espace des deux rues qui m'avaient été désignées, pour que les rares passants ne pussent remarquer la persistance de ma présence au même lieu ; je crus m'apercevoir que deux ou trois individus séparés se retrouvaient plusieurs fois sur mon passage ; cette circonstance ne laissait pas que d'être alarmante, car il pouvait être là pour espionner mes démarches ; mais je finis par être persuadé qu'un but analogue au mien les avait attirés : chacun d'eux fit, sans doute, la même réflexion, car, sans nous aborder, nous en vîmes tous à ne plus nous éviter.

« Cependant, j'avais l'oreille attentive au moindre bruit et toujours tendue du côté du Temple. Rien ne peut rendre l'anxiété des heures qui s'écoulèrent ainsi et dont chaque minute m'enlevait une espérance. Ce ne fut qu'aux premières lueurs du jour que je me décourageai et m'éloignai. Je ne pouvais me décider à rentrer chez moi, et je continuai à arpenter Paris en attendant le moment où il serait possible d'aller chez Michonis. Je m'y rendis enfin, et je trouvai sa femme encore bien plus agitée que la veille : elle ne s'étonnait pas cependant de ne point voir rentrer son mari

que son service au Temple devait retenir ; je la soulageai presque en lui apprenant que la nuit s'était achevée sans incident. »

Ce récit, dramatique dans sa simplicité, nous fait vivre avec les Benoist. Le jeune homme a passé également ces heures de guet sous les murs de la prison du Temple, tandis que sa jeune femme, seule dans son petit logement de la rue Taitbout, veillait les mêmes heures d'attente que la vaillante femme de Michonis.

Chaque tentative manquée retrouvait les conjurés plus fermes et plus décidés à persévérer dans leur téméraire entreprise. Royalistes ardents, ils ne pouvaient se résigner à abandonner ainsi la malheureuse femme qui représentait pour eux la souveraineté et que la douleur grandissait encore à leurs yeux.

Le baron de Batz ne s'avoua pas vaincu et, pour mener à bien tous ses projets, il entreprit de vastes combinaisons financières, qui devaient lui procurer les fonds nécessaires pour acheter la liberté de la reine. Dès juillet, il réunit à son *Hermitage* de Charonne, non seulement ses amis, mais encore ceux qu'il voulait gagner ; on y voyait son inséparable Benoist, les banquiers Frei (1) et Jauge (2), les députés Julien de Toulouse (3), Delaunay d'Angers (4),

(1) *Frei* ou *Frey* (Junius et Emmanuel), banquiers, nés à Nikeksbourg en Moravie, s'appelaient Dobruska ou Dobrufka, prirent à Vienne le nom de Sonfeld et à Paris celui de Frei (libre), firent épouser leur sœur Léopoldine à Chabot, furent arrêtés en même temps que lui et exécutés avec les Dantonistes.

(2) *Jauge*, banquier, exécuté avec les Soixante.

(3) *Julien de Toulouse* (Jean), ministre protestant, membre de la Convention, compromis dans l'affaire de la Compagnie des Indes, fut arrêté et s'évada. Il rentra à la Convention après le 9 Thermidor.

(4) *Delaunay d'Angers* (Joseph), né à Angers en 1752, mort à Paris en 1794 ; fut élu suppléant aux Etats Généraux, mais refusa ; représenta le département de Maine-et-Loire à la Législative et à la Convention,

Bazire (1) et Chabot (2), La Harpe, « le littérateur devenu féroce par lâcheté », La Guiche et quelques amis personnels. C'est alors que l'on commença à monter la fameuse affaire de la Compagnie des Indes qui devait discréditer les députés et amener des fonds dans la caisse de de Batz.

Le 2 août, la Reine ayant été transférée à la Conciergerie, une nouvelle tentative d'évasion fut essayée ; l'exécution en fut confiée au chevalier de Rougeville (3), qui pénétra dans la prison, grâce à Michonis, le 28 août, et laissa tomber aux pieds de la Reine un œillet contenant un billet ; mais quelques jours après, par l'imprudence de celle-ci, tout échouait de nouveau (4).

Abandonnant définitivement toutes ces vaines tentatives d'évasion, de Batz et ses amis concentrèrent leurs forces pour le débat qu'ils préparaient à l'Assemblée sur la Compagnie des Indes.

Il faut se rendre compte que l'on n'était plus en présence de la célèbre compagnie de ce nom entièrement liquidée en 1769, mais en face de celle que Calonne

siégea à la Montagne, vota la mort de Louis XVI et demanda le mariage des prêtres, fut compromis dans l'affaire de la Compagnie des Indes et guillotiné avec les Dantonistes.

(1) *Basire* (Claude), né à Dijon en 1764, mort à Paris en 1794. Député à la Législative, puis à la Convention, il siégea à la Montagne et fut exécuté avec les Dantonistes.

(2) *Chabot* (François), né à Saint-Géniez (Aveyron), en 1755, mort à Paris en 1794. D'abord Franciscain, il devint, lors de la suppression des congrégations, vicaire de Grégoire, évêque constitutionnel de Blois, fut député à la Législative et à la Convention où il siégea à l'extrême gauche et s'y distingua par sa violence contre la cour ; il épousa la sœur du banquier Junius Frei, fut compromis dans l'affaire de la Compagnie des Indes et exécuté avec les Dantonistes.

(3) *Rougeville* (Alexandre-Dominique-Joseph Gonsse ou Gonzze), né à Arras en 1761, mort en 1814. Echoua dans sa tentative pour sauver la reine à la Conciergerie, tentative connue sous le nom de complot de l'œillet ; fusillé à Reims pour avoir favorisé l'entrée des Alliés.

(4) A. Dumas père, dont la famille avait connu Demoustier, a certainement songé à M. et M^{me} Benoist en créant les personnages de Dixmer et de Geneviève dans son roman du *Chevalier de Maison-Rouge* : mais ignorant leur histoire, il a complètement dénaturé leurs caractères.

avait créée en 1787, société uniquement financière, dont les titres n'étaient que des valeurs de spéculation et qui, en donnant à ces mêmes titres le nom de reconnaissances au lieu de celui d'actions, était arrivée à tourner les lois, établies en 1791 sur les droits de mutation et avait ainsi fait perdre plus de deux millions au gouvernement.

L'attaque commença à la séance du 10 octobre où Delaunay, ayant lu un long rapport sur les abus de la société, termina en demandant la suppression de la Compagnie des Indes et l'autorisation de se liquider elle-même. Fabre d'Eglantine, s'élevant contre cette dernière partie du projet, obtint que la liquidation serait faite par le gouvernement; on nomma immédiatement, à cet effet, une Commission composée de Cambon, Ramel, Fabre d'Eglantine, Chabot, Julien de Toulouse et Delaunay d'Angers.

Ces trois derniers étant déjà entièrement acquis par les conjurés, il ne restait plus qu'à s'assurer la majorité. C'est alors que commencèrent les tentatives de corruption sur Fabre d'Eglantine, tentatives longuement racontées par Chabot dans son *Mémoire* justificatif, qui furent un des points les plus importants des débats du procès des Dantonistes et sur lesquelles nous ne nous attarderons pas, car elles ont été discutées par plusieurs historiens qui en ont tiré toutes les conclusions possibles (1).

Devons-nous croire qu'entraîné par sa muse, Demoustier fut mêlé au complot? c'est peu probable, et

(1) *Arch. Nat.*, F. 7, 4637. — Dr ROBINET, *Procès des Dantonistes*; pages 131 et suiv.; Vicomte DE BONALD, *François Chabot*, pages 280 et suiv.; Baron DE BATZ, *Les Conspirations et la fin de Jean, baron de Batz*, pages 230 et suiv.

le hasard qui nous le montre allant chez Fabre d'Eglantine à cette époque ne doit pas suffire pour le ranger parmi les Conspirateurs. Ce qu'il y a de certain c'est que le vote eut lieu le 10 octobre, soit le 20 vendémiaire, et que nous possédons la lettre suivante de Demoustier datée du 16 vendémiaire :

« Je ne pourrai, cher Demautort (1), me rendre,
« demain soir, à notre dîner habituel. Mais si ce que
« vous avez à me dire ne peut être différé, en sortant
« de chez Jousserand vers neuf heures, venez me
« prendre rue des Fossés-Montmartre, à l'hôtel de la
« Liberté, chez le citoyen poète Fabre Déglantine, à
« qui je dois lire les deux derniers actes de ma *Tolé-*
« *rance*. Déglantine sera, j'en suis convaincu, tout
« autant charmé que moi de pouvoir vous serrer la
« main.

« En attendant, de cœur à vous.

« DEMOUSTIER (2). »

*
* *

Le vote contre la Compagnie des Indes eut lieu le 10 octobre ; mais il était trop tard pour que les conspirateurs pussent agir. Le Tribunal Révolutionnaire siégeait et le procès de la Reine était commencé ; le 16, Marie-Antoinette montait sur l'échafaud, sans que rien pût être tenté en sa faveur. Le 30 septembre, au milieu de la nuit, on avait fait une perquisition dans

(1) *Demautort* (Jacques-Benoit), vaudevilliste, né à Abbeville en 1745, mort à Paris en 1819.

(2) Lettre citée par M. Roch, provenant de la Collection Janreaux.

la maison de Charonne et les conjurés s'étaient échappés péniblement ; malgré cette alerte, nous les voyons encore sur la brèche pendant tout le mois d'octobre ; mais le 10 novembre, se sentant perdu, Chabot dénonça la conspiration au Comité de Sûreté générale. Quelques jours plus tard, l'ordre d'arrêter les conspirateurs était donné comme nous le lisons sur le procès-verbal des scellés mis rue Taitbout, chez Benoist, le 30 brumaire (20 novembre).

« En vertu d'un ordre des Comités de Sûreté général et de Salut publique, réuni du 27 frimaire [erreur du clerc, il faut certainement lire brumaire], à trois heures édemie du matin qu'il arrette que Le nommé benoit sera arreté et traduit dans une maison de détention de paris pour y être gardé par mesure de sureté général sans qu'il puisse communiquer verbalement ou par écrit avec personne jusqu'à ce quautrement soit ordonné. Les Célé apposé sur les papiers et ses autres effets mentionné au dit ordre (1). »

Benoist avait été sûrement averti, car le procès-verbal constate qu'il a quitté son logement depuis la veille 29 brumaire, ainsi qu'un autre occupé par sa femme et situé rue de Provence où une perquisition est faite en même temps.

Ce second local devait être une cachette, il était inconnu de la police et l'on est péniblement affecté de trouver sur la lettre du Comité de Sûreté générale qui dénonce cette nouvelle adresse à la Commune de Paris, la signature de David (2). Oubliait-il donc dans

(1) *Arch. Nat.*, F. 7, 4594.

(2) Au citoyen, maire de la Commune de Paris :

Du 27 brumaire L'an second de la République française une et indivisible.

Nous apprenons dans l'instant que le nommé Benoit compris dans

son ardeur révolutionnaire que M^{me} Benoist était une de ses plus anciennes élèves, et ne pouvait-il lui éviter les terreurs d'une pareille visite ? La jeune femme reçut le coup, vaillante et ferme : le procès-verbal en fait foi.

« Et par suite nous sommes transporté rue de provence n° 49 maison sus désigné nous sommes monté au second étage dans une chambre sur le devant ou nous avons trouvé La Citoyenne Marie Guillemine La ville Le roux épouse du Citoyen benoit sus désigné au procès verbal Cy dessus avons procédé à la perquisition des meubles effets et papiers qui se sont trouvé dans la ditte Chambre ainsi que dans le reste de La maison qui n'est point encore meublé nous avons rien trouvé qui nous eut paru suspect ny susceptible à apposition de Célé en foy de quoi nous avons clo notre procès verbal après Lecture faite à La ditte Citoyenne femme benoit qui a signé avec nous (1). »

Cette rédaction si sèche, si officielle nous dissimule entièrement l'émotion de M^{me} Benoist pendant cette perquisition. Seuls, les souvenirs de la famille peuvent nous parler du sang-froid que la jeune femme montra en ces jours troublés où son mari était traqué par la

l'acte d'arrestation convenu aujourd'hui matin par les membres Réunis des Comités de salut public et de sûreté générale, demeure n° 49 rue de provence au coin de celle de Cerutti nous faisons passer ces indications, dans le doute où nous sommes, s'il a été possible de te les procurer.

Signé : VOULLAND, VADIER, LOUIS DU BAS RHIN,
DUBARRAN, DAVID, LA VICOMTERIE,
PANIS, JAGOT.
(Arch. Nat., F. 7, 4594.)

(1) La perquisition avait été accompagnée de détournements, car, un peu plus tard, M. Benoist écrivait à son fils, à propos d'une lunette

police et où elle était sur le point d'être mère. Le récit suivant qui s'est transmis de génération en génération sans date précise, ne peut appartenir qu'au jour où nous sommes (1).

Le danger menaçait, M^{me} Benoist supplia son mari de fuir, celui-ci refusa, ne voulant pas l'abandonner en ce moment. Mais un jour, à l'heure où Benoist va venir, comme il le faisait régulièrement, le logement est envahi par la police : la jeune femme vient d'être dénoncée comme recevant un coupable. La maison entière est gardée, la rue même est surveillée et son mari va paraître. Un mot, un signe, peuvent le perdre, alors c'est la mort, car on est aux plus sombres jours de la Terreur. Le sang-froid n'abandonne pas M^{me} Benoist, elle sent que tout repose sur elle, elle proteste de son innocence à ceux qui la questionnent, et, pendant la perquisition se met tranquillement à vaquer aux soins de son ménage, tout en ayant sans cesse les regards fixés sur la fenêtre, ouverte par bonheur. Tout à coup la silhouette de Benoist apparaît dans la rue ; il s'arrête, regarde par habitude pour voir si le signal convenu en cas de danger est là ; hélas ! la jeune femme n'a pas osé le mettre : son mari va monter ; que faire ? Elle cherche et aperçoit un pot de fleurs sur le rebord de la fenêtre, sans hâte elle le prend et le change de côté. Benoist comprend, il s'éloigne. Le danger est passé, la jeune femme respire et bientôt plaisante avec ses surveillants qui, las de ne rien trouver, s'éloignent à leur tour.

d'approche achetée en Angleterre et qu'il avait réclamée : « 1^{er} Thermidor an 3 : Ta mère a regret de la petite lunette, mais elle est bien plus sensible aux autres objets dont tu as éprouvé la perte avec celle de cette lunette. Je vois que tu as éprouvé du pillage en ta maison... »

(1) Cette anecdote nous a été racontée par M. Henry Cochin.

Aussitôt qu'elle le peut sans danger, elle court à la retraite de son mari et, là, le supplie tant, qu'elle obtient qu'il sortira de Paris. Il cède à son désir ; ne comprend-il pas que maintenant il la compromet et lui sera plutôt nuisible qu'utile ! Mais pour partir il faut un passeport. « Je m'en charge », dit M^{me} Benoist.

Confiante dans les amitiés de jadis, elle se rend chez David ; son maître fait partie du Comité de Sûreté Générale, il sera bientôt président de la Convention, rien de plus facile que d'obtenir cet heureux passeport. Elle se présente, voyant toujours en lui le maître indulgent qu'elle a connu, mais elle ne trouve plus que le farouche conventionnel qui vient de contresigner l'ordre de perquisition. A sa demande un peu tremblante, elle reçoit la réponse suivante : « Madame, j'aimerais mieux vous voir morte à mes pieds » (1). Comment avait-elle pu songer à fléchir celui qui avait refusé à Carle Vernet la grâce de sa sœur, la charmante M^{me} Chalgrin, et qui venait de signer l'ordre d'arrestation de Benoist ?

Ainsi repoussée, la jeune femme ne renonça pas à son projet. On ignore comment elle obtint ce fameux passeport. Elle l'eut et aussitôt elle se présenta avec son mari à l'une des barrières, elle était vêtue en femme du peuple et Benoist poussait une petite paco-tille de mercier. La foule était grande pour passer et ce fut avec bien des difficultés qu'elle obtint le visa de sortie ; par une erreur du scribe, ce visa fut daté de la veille. Il n'y avait plus que la barrière à franchir et tout danger était conjuré. Elle se présenta la première. « Ton passeport n'est pas bon, il est visé d'hier », dit

(1) Tradition de famille, rapportée par M. Henry Cochin.

le garde. « Comment d'hier ? riposte-t-elle immédiatement, « regarde l'encre est encore fraîche », et, de la main, elle efface la date et passe devant le garde.

M. Benoist se cacha aux environs de Paris, comme en fait foi l'ordre donné douze jours après pour l'arrêter à Romainville ou dans les environs (1). Six semaines plus tard, le 20 janvier, on croisait les scellés rue Taitbout (2). La persécution ne se ralentissait pas (3).

Les lettres de M. Benoist, père du fugitif, sont encore dans les archives de la famille. Chose assez étrange, le père a l'air d'ignorer les événements terribles qu'a traversés le fils. Il est vrai que les lettres de cette époque étaient forcément très discrètes. Cependant, à voir avec quel calme il lui parle de leurs affaires communes, de la suppression de tous leurs revenus et fermages par suite des guerres de la chouannerie, on se demande s'il est informé vraiment de la vie que mène son fils.

Il ne semble pas connaître les relations de Benoist

(1) Convention Nationale.

Comité de Sûreté Générale et de Surveillance de la Convention Nationale.

Du 12 frimaire l'an second de la République Française, une et indivisible,

Le Comité arrête que les nés Batz et Benoit seront saisis et amenés au Comité de Sûreté Générale par le citoyen François, membre du Comité révolutionnaire de la Section des Tuileries, ainsi que toutes les personnes qui lui paraîtront suspectes à Romainville et aux environs, l'autorisant à cet effet à requérir les autorités civiles et militaires partout où besoin sera, de faire perquisition des papiers, d'en extraire tous ceux qui leur paraîtront suspects pour être apportés au Comité.

Les Représentans,

Signé : DUBARRAN, VOULLAND, LOUIS DU BAS-RHIN, GUFFROY, JAGOT.

(Arch. Nat., F. 7, 4588.)

(2) Arch. Nat., F. 7, 4594.

(3) D'après une tradition de famille, M. Benoist aurait gagné la Suisse et ne possédait plus, en arrivant à la frontière, qu'une pièce de cuivre. Il aurait vécu à Lausanne et ne serait rentré qu'après le 9 Thermidor. Mais il n'existe aucune lettre prouvant ce séjour.

avec le baron de Batz et les tentatives de corruption ; il sait seulement que Pierre-Vincent s'occupe de certaines affaires d'argent. Il s'en alarme, à une date d'ailleurs où toutes les entreprises sont bien finies : « Je ne sais, mon fils, le genre de commerce ou de spéculation dans lequel tu t'es associé. La banque est la partie la plus risquable (1). » Un peu plus tard, on devine que quelques nouvelles lui sont parvenues ; il écrit bien discrètement, à la fin de 1794, supposant son fils à Paris et désormais en toute tranquillité : « ... mais tant de citoyens ont été inquiétés sans cause que j'ay toujours des inquiétudes pour ceux qui m'appartiennent (2). » Cette inquiétude paternelle s'étend, il faut le reconnaître, à la femme de son fils : « Le sexe féminin ressent plus vivement les impressions. Je souhaite que les effets produits à *ce qui t'est cher* n'ayent point les suites facheuses que tu as craint (3). » Il n'en dit pas plus. Il ne se laisse même pas attendre, lorsqu'un petit-fils lui naît.

Le 9 février, M^{me} Benoist mettait au monde un fils, Prosper (4), que son père ne devait embrasser que de longs mois après. Au milieu de ces tourments, une joie était réservée à la jeune femme : le 4 mars, sa sœur Elisabeth épousait enfin Dominique Larrey qui venait d'échapper, grâce à Barère (5), son compatriote, à

(1) Lettre du 8 novembre 1794, communiquée par M. Henry Cochin.

(2) Lettre communiquée par M. Henry Cochin.

(3) Même lettre.

(4) *Benoist* (Prosper-Désiré, comte), né et mort à Paris, 1794-1858. Lieutenant-Colonel de cavalerie, démissionnaire en 1830. Sa fille, M^{me} la comtesse de Manneville, habite encore aujourd'hui le château de La Motte.

(5) *Barère de Vieuzac* (Bertrand), né et mort à Tarbes, 1755-1841. Député aux Etats Généraux de 1789, puis élu à la Convention, il fut d'abord monarchiste ardent, demanda ensuite la tête de Marie-Antoinette, s'attacha à Robespierre, vota la mort des Girondins, après avoir

une accusation portée contre lui par Robespierre au Comité de Sûreté générale. Dès le lendemain de son mariage, le chirurgien quittait Paris avec sa jeune femme pour se rendre à Toulouse où il la laissa dans sa famille. Lui-même gagna Toulon, d'où il s'embarqua pour la Corse.

A Paris, la Terreur régnait. Le 29 mars, les Hébertistes étaient exécutés; le 31 mars, Danton était arrêté et, le 5 avril, il montait sur l'échafaud avec ses partisans. Le 14 juin avait lieu l'exécution des Soixante, qui comprenaient une partie des amis de de Batz. Il était impossible que Benoist songeât à sortir de la retraite où il vivait. Il erra de cachette en cachette chez des amis sûrs et dévoués, dans Paris même où il était rentré, n'osant revoir sa jeune femme de peur de l'entraîner dans son existence misérable et de causer sa perte.

*
* *

Enfin, le 9 thermidor eut lieu (27 juillet 1794), la crainte de l'échafaud s'éloignait; mais la prudence s'imposait encore et Benoist n'osa pas sortir de sa retraite. Ce fut seulement, le 17 janvier 1795, que sa femme adressa la demande suivante au nouveau Comité de Sûreté générale :

été des leurs; le 9 Thermidor, il hésita longtemps avant de se tourner contre Robespierre, ce qui le fit regarder comme suspect par la réaction Thermidorienne, son élection aux Cinq-Cents fut annulée; sous l'Empire, il fut employé comme agent secret. Proscrit comme régicide, Barère fut nommé député en 1830, mais son élection fut cassée; il rentra alors dans la vie privée.

« La Citoyenne Laville-Leroux, épouse du C^{en} Pierre Vincent Benoist.

« Expose Au Comité de Sûreté Générale que depuis plus d'un an, son Mari se tient Caché pour se soustraire aux suites d'un Mandat d'arrêt lancé Contre lui par les anciens Comités de Gouvernement.

« Elle a lieu de croire que les prétextes de Ce Mandat furent les Dénonciations de Chabot et de Bazire (1).

« Ces Dénonciations sont fausses, les Prétextes sont sans fondement.

« On l'accuse d'avoir été Complice d'Hébert, de Chaumette, de Proli, de Gusman (2), de d'Espagnac (3), etc.

« Il n'a jamais vû ni Hébert, ni Chaumette, ni Proli, ni Desfieux (4), ni tous les autres.

« On l'accuse d'avoir fait de Grandes Combinaisons d'agiotage pour faire sortir le Numéraire.

« Il n'a jamais fais pour un sol d'agiotage, n'a jamais signé, ni acheté une seule lettre de change, n'a jamais acheté ni vendu pour Cent Ecus de Numéraire.

« On lui suppose des liaisons avec le Gouvernement Anglois.

(1) Voir *Histoire Parlementaire de la Révolution*, tome XXXII, pages 107 à 174 : « Tribunal Révolutionnaire. — Affaire de Danton et complices. »

(2) *Gusman*, né à Bayonne, Grand d'Espagne, surnommé Tocsinos pour avoir fait sonner le tocsin à la journée du 31 mai ; banquier à Paris, colonel à la suite de la Cavalerie, habitué du salon des Frei, il fut arrêté avec eux et exécuté avec les Dantonistes.

(3) *Espagnac* (Marie-René Sahuguet d'Amarzit d'), prêtre et écrivain, né à Brive en 1752, mort à Paris en 1794. Chanoine à Paris, il fût, sur la Compagnie des Indes, des opérations douteuses qui amenèrent la chute de Calonne. Fournisseur des armées sous la Révolution, il fut compromis dans l'entreprise des charrois de Dumouriez ; dénoncé par Cambon, il fut guillotiné avec les Dantonistes.

(4) *Desfieux*, marchand de vins, demeurant 7, rue des Filles-Saint-Thomas ; chez lui logeait Proly, et de Batz s'y cacha souvent ; exécuté avec les Hébertistes.

« il a fait en angleterre deux voyages très courts dont l'objet eut été très utile à la République, si le Ministre Le Brun (1) qui l'avoit envoyé n'eut pas dérobé au Conseil et aux Comités la Connoissance de ses Mémoires qui doivent se trouver aux Bureaux des Relations Extérieures (2).

« Il n'existe pas la moindre trace, le moindre indice de ces prétendues liaisons imaginées par Barrère, Emmeric Bonnal de quiconque étoit accusé.

« on L'a dit L'agent d'un nommé Bart qu'il connoissoit à peine.

« Les Rapports avec lui doivent avoir été bien légers, ils doivent avoir parù bien peu importants aux Comités Eux-mêmes, puisque dans le Discours d'Elie La Coste sur la Conspiration de l'Etranger, Discours destiné spécialement à signaler toutes les Personnes que l'on croioit liées avec Ce même Bart, le Citoyen Benoist n'est pas même nommé pas même apperçu (3).

« On lui reproche d'avoir falsifié un Décret de la Convention et d'avoir donné 100.000 livres à Chabot pour faire conniver Fabre d'Eglantine à Cette manœuvre.

« Toute cette inculpation est un tissu de mensonge et d'absurdités.

« Le C^{en} Benoist n'a eu aucune part aux Dénuncia-

(1) *Lebrun-Tondu* (Pierre-Henri-Hélène-Marie), né à Noyon en 1763 ou 1764, mort à Paris en 1793, Prêtre, soldat, journaliste, il vint à Paris en 1791 et, grâce à l'amitié de Dumouriez et Brissot, fut nommé le 10 août ministre des Affaires étrangères; le 2 juin 1793, la Convention le décréta d'arrestation et il fut guillotiné le 7 nivôse, An II.

(2) Ces missions ne figurent pas en effet dans les séances du Conseil exécutif publiées dans le *Recueil* Aulard; elles sont indiquées dans l'*Histoire Parlementaire de la Révolution*, tome XXIV, page 197.

(3) Le nom de Benoist n'est jamais prononcé dans les interrogatoires des compagnons de de Batz pour le procès des Soixante ou Conspiration de l'étranger. (*Arch. Nat. W.*, 389, dossier 904.)

tions faites contre la Compagnie des Indes, il peut se retrancher à cet égard sur une négative hardie, absolue, qui ne redoute aucune preuve, aucun démenti.

« Très longtems après avoir fait sa Dénonciation. De Launay l'a consulté sur son Rapport, il l'a consulté ensuite sur la rédaction du Décret amendé *sauf rédaction* par Fabre d'Eglantine et Cambon.

« Le C^{en} Benoist, a fait un Premier Projet de Décret qu'il n'a pas revû.

« De Launay lui raconta, que Ce Projet avoit éprouvé des difficultés, il en demanda un second dans le même sens avec quelques changemens. Benoist fit un nouveau *Projet*.

« Là a fini son Rolle, il n'a parlé de la vie à Fabre d'Eglantine, il n'a parlé de la vie à Bazire, il connoissoit à peine de vue Julien de Toulouse.

« il a vû deux ou trois fois Chabot, et une fois seulement lui a parlé de l'affaire de la Compagnie des Indes pour lui expliquer le projet de Décret que ni Chabot, ni De Launay n'ont jamais compris clairement (1).

« il n'a jamais eu 100.000 livres à sa disposition et ne les a jamais données ni offertes.

« Encore moins en a-t-il promis 5 et 600.

« Encore moins en a-t-il offert 5 à 600 autres pour sauver Ducos, Fonfrède et Vergniaud.

« Mais s'il les eût eues, s'il les eût offertes, s'il les eût données pour arracher ses malheureux amis à une mort si peu méritée, quel est le juge, quel est l'homme qui oseroit lui en faire un Crime ?

(1) Il importe peut-être d'observer que le fructidor, la Convention sur le Rapport du Comité des finances a décrété relativement à la Compagnie des Indes des dispositions *absolument semblables* à celles du *Projet de Décret* si mal à propos reproché au citoyen Benoist. (Note de Mme Benoist.)

« Des Délits imaginaires, des Propos inventés, des liaisons supposées, voilà, Citoyens, ce qui a enlevé un Citoyen à ses foyers, Ce qui l'a fait proscrire, Ce qui depuis 15 mois le force à fuir la vue de ses semblables, voilà Ce qui a motivé l'offre de 400.000 livres faite par Barrère a qui pourroit le livrer aux Bourreaux (1).

« Justice, Citoyens, justice et Commisération ! il n'y a contre le Citoyen Benoist aucune Preuve, aucun Corps de délit, aucun motif d'accusation. Ne souffrez pas que le Crédit des tyrans survive à leur puissance, ordonnez la main levée des scellés sur les meubles et effets du Citoyen Benoist rue Taitbout n° 14. Rendez à la Société une victime errante qu'épouvante encore le nom des Persécuteurs et le souvenir de leur haine. Rendez un Epoux à sa femme désolée, et à l'Enfant qu'elle nourrit un appui, un Protecteur, un Père qui ne l'a pas encore vu.

« A Paris Ce 26 Nivose l'an 3^e de la République une et indivisible.

« LAVILLE-LEROUX, femme BENOIST (2). »

Ce vibrant appel fut entendu. Le mois suivant, le 22 février, le Comité faisait demander des renseignements à la Section de Police. Est-ce vers cette époque, pour activer la décision du Comité, ou un peu plus tôt pour faire sortir sa demande de l'oubli, que M^{me} Benoist écrivit une seconde lettre ? C'est ce qu'on ne peut savoir puisque ce nouvel appel, beaucoup plus court, mais encore plus touchant que le premier, ne porte aucune date.

(1) On n'avait offert que 100.000 livres pour livrer le baron de Batz.

(2) La signature seule est de la main de M^{me} Benoist. (*Arch. Nat.*, F. 7, 4594.)

« Citoyens,

« Mon Epoux étant désigné par les anciens membres des Comités de Gouvernement, pour être une de leur Victime; ils lancèrent contre lui vers la fin de frimaire de l'an 2^e de la République un Mandat d'Arrêt (*comme par mesure de sureté générale.*) Il fut assez heureux de s'y soustraire, et depuis ce tems il traîne chez de sensibles amis Sa Misère et Ses ennuis.

« Je végète dans l'indigence et le malheur; j'allaites un enfant qui n'a pas encore vu son père, je suis réduite aux dernières ressources, Et je n'ai plus d'Espoir que dans votre justice. Mon mari est probe et intacte; sa conduite pure et Régulière. Sous ce Rapport je vous demande citoyens Représentans d'annuller le Mandat d'Arrêt décerné contre lui, et d'ordonner la Levée des Scellés apposés chez moi. Par cet acte de justice vous rendrez à une famille malheureuse un Epoux, et un père dont elle a besoin pour son existence.

« LAVILLE, femme BENOIST, »

« rue Taitbout, n^o 14, Section du Mont Blanc (1). »

Le Comité cette fois répondit; le 12 mars, il rendait l'ordre d'annuler le mandat d'arrestation (2). Mais

(1) *Arch. Nat.*, F. 7, 4594.

(2) « Nous soussignés certifions que le Citoyen Pierre-Vincent Benoist Demeurant ci-devant à Paris rue Taitbout n^o 14, Pour se soustraire à L'effet d'un mandat d'arrêt Décerné contre lui par le Comité de sûreté générale vers la fin du mois de frimaire L'an Second Par mesure de Sureté Générale, s'est constamment Réfugié Dans les Départemens de Paris chez différents Citoyens sensibles à son malheur et qu'il y réside encore.

à Paris le 17 ventôse l'an 3^e de la République une et indivisible.

Friché, section des gardes françaises; *Leroulx-Laville*, section des



LA COMTESSE BENOIST

Dessin fait par Gérard en 1799 ou 1800

(Appartient à M^{me} la Marquise de Lespinay.)

il semble, d'après les différentes fiches épinglées au dossier que Benoist reste sous la surveillance de la police, car le 3 mai le Comité de Sûreté Générale demanda à la Section du Mont-Blanc de nouveaux renseignements qui lui furent transmis le 4 et sur lesquels on lit :

« Le Citoyen Benoist a disparu dans le mois de brumaire an 2^e et est revenu il y a environ deux mois. Ce qui fait environ quinze mois d'absence. Tous les rapports du voisinage sont à l'avantage de ce Citoyen tant qu'il a occupé son appartement. Il a monté ses gardes avec exactitude et en personne. Il demeure actuellement au Louvre avec sa femme qui est artiste et qui y est logée (1). »

Champs Elisées (son beau père) *Lafosse*, section des gardes françaises.

23 ventose an 3^e

Vu l'attestation de 3 Citoyens qui constate que le C^{en} Pierre Vincent Benoist s'est tenu caché pour se soustraire à un mandat d'arrêt lancé contre lui il y a quinze mois, le Comité arrête que le mandat d'arrêt lancé contre led. Benoist est annulé, défend aux autorités constituées d'y donner suite; arrête aussi que les scellés seront levés chez lui, partout où ils auraient été apposés; charge de l'exécution les autorités constituées de la section où réside led. Benoist.

Les Représentans du Peuple :

LE GENDRE, LONCOUT, CALES, MATHIEU,
DELÉCLOY, C. ALEX, YSABEAU S.

(*Arch. Nat.*, F. 7, 4594.)

Cette nouvelle fut promptement annoncée à Angers et M. Benoist s'empessa d'envoyer ses félicitations : « 26 Germinal an 3. — Ta lettre du 26 ventose, mon fils, me donne copie de la décision que le Comité de Sûreté Générale a rendu en ta faveur le 23 précédent. Je suis charmé que la justice que tu méritais t'ait été rendue. Tu aurais couru de grands risques dans le règne de la tyrannie. Tu avais bien fait de t'y soustraire. » — Lettre communiquée par M. Henry Cochin.

(1) *Arch. Nat.*, F. 7, 4594. — La jeune femme avait dû obtenir ce logement quelques mois auparavant, car la famille possède une lettre du 18 brumaire an 3, adressée : Grande Cour du Louvre, escalier des Archives.

Ce document est précieux pour nous : il nous indique le moment où M^{me} Benoist obtint un logement au Louvre. Etranges contradictions de cette époque révolutionnaire qui récompense la femme, alors qu'elle punit le mari comme cōspirateur.

En faisant part à son père de la décision favorable du Comité de Sûreté générale, Pierre-Vincent en avait saisi l'occasion pour lui rappeler qu'il avait exprimé quelque pitié envers sa jeune femme au moment des dangers, et il lui demanda pardon pour lui, pour elle, pour l'enfant nouveau-né. Le père ne voulut rien entendre, il prétendit que tout le monde, à Angers, ignorait le mariage fait en secret. Il voulait bien voir son fils et correspondait affectueusement avec lui : il voulait ignorer l'existence de sa femme : « Je n'ai point d'éloignement à te voir venir. Je souhaite que le séjour que tu pourrais faire à Angers te dédommage de ce que tu appelles *tes souffrances*, car je ne sais pas quelle peut en être la cause. Le silence que je t'ay demandé sur certain sujet y seroit toujours observé..., et si ta présence à Angers devoit rendre la chose notoire, elle me feroit beaucoup perdre au plaisir de t'y voir (1). »

Ce refus affligea les jeunes époux ; mais Pierre-Vincent ne se découragea pas et, quelques mois plus tard, il écrivait encore : « Je n'aurai pas un jour de repos ni un instant de bonheur que je n'aye la satisfaction de vous embrasser (2). » Heureusement, auprès du père intraitable se trouvait une douce, patiente et efficace complice, la mère, M^{me} Pierre Benoist, née Darlu de Montclerc. Elle finira par remporter la victoire.

(1) Lettre du 7 floréal an 3, communiquée par M. Henry Cochin.

(2) Lettre du 10 thermidor an 3, communiquée par M. Henry Cochin.

*
* *

Cependant la joie renaissait un peu pour l'artiste, son mari lui était rendu et sa sœur revenait auprès d'elle. Larrey était débarqué, le 15 mars, à Toulon, où l'attendait sa femme, puis, rappelé à Paris, il y arriva pour être témoin de l'insurrection du 20 prairial et être chargé de l'ambulance de la rue Culture-Sainte-Catherine. En messidor, il retournait à Toulon. « Malgré le chagrin que j'éprouvais d'abandonner encore ma jeune femme, dit-il, je quittai sans regret un séjour qui me rappelait de si tristes souvenirs, et où on ne pouvait guère espérer se soustraire aux vengeances des partis politiques et à la haine des ennemis de la République. »

Au mois de septembre le Salon s'ouvrait. Nous y relevons, sous le nom de M^{me} Benoist, les titres suivants : *Tableaux représentant Sapho ; Portrait d'Homme ; Tête de Femme.*

Si nous reprenons l'album acquis vers 1791, nous y noterons le croquis d'une femme couchée sous un arbre et tenant une lyre, et celui d'une femme étendue par terre, entourée de personnes qui se lamentent. On peut penser que ces deux croquis se rapporteraient aux tableaux de 1795 et à la mort de Sapho. Ce sont encore des croquis d'un coup de crayon net et presque sans faux traits ; on y sent l'influence des maîtres, surtout de Raphaël.

Cet album contient deux croquis d'un intérieur d'atelier, avec une femme et un enfant, probablement le petit Prosper alors âgé de seize à dix-huit mois ; l'ate-

lier serait, à n'en pas douter, celui que M^{me} Benoist occupait au Louvre. Dans le premier, la femme est debout, essayant de faire marcher l'enfant ; un grand rideau se relève dans un coin et laisse apercevoir un meuble de peintre, sur lequel est posé une palette, avec un appuie-main et des pinceaux ; de l'autre côté se trouve un chevalet avec un portrait commencé, dans le fond quelques meubles et des antiques, parmi lesquels le *Gladiateur*. Au-dessous de ce croquis est indiqué un groupe de deux femmes regardant jouer le même enfant couché par terre, elles sont à côté du même meuble à peindre, l'artiste cherchait un groupe différent pour mettre dans son tableau.

Dans le second croquis on voit encore le grand rideau relevé dans le coin. Ce rideau devait séparer l'atelier en deux, car, si nous avons toujours le meuble à peindre avec la palette, le chevalet avec le même portrait et le paravent, le fond est changé. Il y a une fenêtre et un piano. La femme, à genoux devant sa toile, semble se désoler, tandis que son enfant se pend à son cou pour la consoler.

L'album contient encore de nombreux croquis. Un *Oreste poursuivi par les Erinnyes* et un autre sujet antique. Plus un petit croquis représentant une femme tenant un enfant qu'elle semble protéger, le mouvement est hautain et protecteur à la fois, bien un geste de mère. Ne serions-nous pas là en présence d'un groupe d'*Andromaque* et d'*Astyanax*, dont le souvenir s'est conservé dans la famille, sans que l'on puisse savoir ce qu'est devenu le tableau ?

Nous citerons encore un gracieux croquis d'une femme assise dans un fauteuil Louis XVI, un mouchoir noué sur la tête et tenant un grand carton à dessin

sur lequel son doigt semble indiquer quelque chose. Ce dessin donne l'impression d'un en-tête de livre ; nous savons du reste que M^{me} Benoist fit à cette époque beaucoup d'illustrations. N'a-t-on pas songé même à lui attribuer les dessins d'une édition illustrée des *Lettres à Emilie* ? « Nous nous permettrons, écrit le bibliophile Jacob, une supposition que ne détruira pas un examen attentif des estampes qui ornent les *Lettres à Emilie*, dans l'édition des quatre premières parties imprimées à Paris, en 1793, sous la rubrique de *Buckingham*. Ces estampes, composées incontestablement par un élève de l'école de David, peuvent être attribuées à M^{lle} Laville-Leroux, qui les auraient dessinées avant son mariage. Elles ne portent pas de nom de dessinateur, mais quelques-unes sont signées *Fortier sculp.*, et cette signature est précédée d'une étoile qui serait l'emblème ou le symbole d'Emilie (1). »

Cette supposition était en effet très tentante, mais je la crois inadmissible. Relevons d'abord une erreur de Paul Lacroix, erreur qui lui est commune avec bien d'autres biographes de Demoustier, c'est la date du mariage de M^{me} Benoist, qu'il place en 1796. Nous avons vu que ce mariage eut lieu au commencement de 1793, après de longues difficultés du fait de la famille et que, probablement, les deux jeunes gens se connaissaient depuis le mois de décembre 1789, ou le commencement de 1790. Cela nous a expliqué le refroidissement qui se faisait sentir dans la quatrième partie des *Lettres*, parue en 1790. Demoustier, ayant perdu tout espoir, s'était éloigné.

Puis, les événements tragiques s'étaient succédé.

(1) Préface des *Lettres à Emilie*, Paris, Jouaust, 1883.

Le poète et sa muse, à cette époque de 1795, ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années.

Quant à cette édition de 1795, je ne l'ai rencontrée dans aucune bibliothèque, et la bibliographie de M. Cohen, sur les livres illustrés du XVIII^e siècle, ne la signale pas. Il paraîtra sage de s'en rapporter à l'opinion de Renouvier qui dit : « Les *Lettres à Emilie*, où on pouvait espérer de voir des Illustrations d'Emilie, sans figures dans l'édition originale, ont des portraits de Gaucher, des figures de Monnet dans l'édition in-8° de 1801, et des vignettes de Moreau dans l'édition in-18 (1). »

*
* *

Pendant la fin de cette année 1795, la jeune femme, près d'être mère une seconde fois, dut mener encore une existence troublée. Paris était loin d'être calme dans les derniers mois de la Convention ; depuis le 9 Thermidor les royalistes espéraient une restauration prochaine et de Batz était plus actif que jamais. Au mois de juin, l'intrépide baron était de retour à Paris ; ses amis ne durent pas tarder à le suivre ; puis les royalistes, ne trouvant point ce qu'ils désiraient dans la Constitution, que la Convention votait avant de se séparer, soulevèrent la Garde nationale : ce fut la journée du 13 Vendémiaire (5 octobre 1795).

Le baron de Batz fut arrêté le jour même. Nous croyons pouvoir placer à ce moment un souvenir de la

(1) Renouvier n'a donc pas connu non plus l'édition de 1795. *Histoire de l'Art pendant la Révolution*, t. II, p. 361.

famille, suivant lequel M^{me} Benoist aurait caché son mari dans le Louvre pour le sauver des recherches de la police.

Le 4 Brumaire (26 octobre), la Convention terminait ses séances et faisait place au Directoire qui, dès le 5 novembre, mettait de Batz en liberté et prononçait l'amnistie. Les conjurés n'avaient plus rien à craindre, Benoist put sortir enfin de sa retraite et songer à créer un foyer plus stable, d'autant que sa famille augmentait encore : le 3 janvier 1796, un second enfant de Benoist et de Marie-Guillemine, Denys, connu plus tard sous le nom de Benoist d'Azy, naissait dans le petit appartement du Louvre.

Adieu les conspirations, les cachettes, les heures de tourments et de veille : la France elle-même se calme après tant de convulsions. Pour Benoist, la fougue de la jeunesse est passée ; le conspirateur a trente-huit ans ; il a servi le roi et la reine en risquant sa vie. Maintenant que la partie semble perdue, il doit songer aux siens, à la jeune femme si vaillante, aux deux enfants si frêles qui réclament ses soins ; il rentre dans la vie privée. Son beau-père est consul à Rotterdam, son beau-frère est chirurgien des armées républicaines, il ne combattrait plus le gouvernement qui n'est plus le gouvernement sanguinaire de la Terreur.

Si Marie-Guillemine, jeune fille, heureuse, fêtée et chantée par les poètes avait beaucoup peint, il était naturel que, fiancée contre le gré des parents, épouse au milieu des conspirations et mère au milieu des dangers, elle eût un peu négligé son art ou ne l'eût pratiqué que comme le moyen de venir en aide aux besoins de son ménage. Tandis qu'elle renonçait pour quelque temps au talent qui lui avait valu des succès flatteurs, même pour une jolie femme, entourée d'hom-

mages, elle avait connu l'amour, et l'amour l'avait transformée, ainsi que le lui avait prédit le poète qui n'avait pu se faire aimer :

Malgré l'apparente froideur
Qui sur votre visage est peinte,
La nature, dans votre cœur,
De l'amour a gravé l'empreinte ;
Vos yeux nageant dans la langueur,
Votre abandon, vos rêveries,
Vos soupirs, vos regards baissés,
Vos grâces à demi flétries ;
Tout parle quand vous vous taisez.
Vous cachez vos larmes furtives ;
Vous vous penchez comme une fleur ;
Du jasmin la tendre pâleur
Chasse vos roses fugitives.
Ah ! croyez-moi, les arts charmants
Que vous cultivez, Emilie,
Ne peuvent remplir les moments
Des plus beaux jours de votre vie.
Votre cœur privé d'aliments,
Soupire après un sentiment
Que votre sagesse appréhende :
Vous essayez de le nourrir
D'encens, de gloire, de plaisir...
Ce n'est pas là ce qu'il demande !

(Lettre LXXV.)

Marie-Guillemine a pu paraître un peu frivole au temps où elle acceptait l'encens de Demoustier, M^{me} Benoist s'est montrée une femme énergique, de grand sang-froid, prête à surmonter, non seulement les dangers, mais l'adversité et les menaces de la misère, à seconder celui quelle a choisi envers et contre tous pour lier son existence à la sienne. Nous ne nous étonnons plus alors que ces deux êtres, à force de ténacité, d'économie, de travail et d'intelligence se soient conquis une place honorable qui devait leur faire des envieux.

CHAPITRE III

APRÈS LA TERREUR

L'ARTISTE AU LOUVRE ET A L'HÔTEL D'ANGIVILLER

(1796-1802)

Etat des esprits en 1796. — Le Louvre. — Les réunions de Gérard. — Portrait de l'artiste. — Influence de Mme Vigée-Le Brun. — Réconciliation avec la famille Benoist. — La cinquième partie des *Lettres*. — Demoustier veut revoir Emilie. — La sixième partie des *Lettres*. — Portrait d'Emilie. — Adieu à Emilie. — Nouveaux croquis : *Ariane* ou *Alcyone*, etc. — *Lettres sur la Botanique*. — Le portrait de Miss Bellamy. — L'Hôtel d'Angiviller. — *Prosper et Denys*. — M. Benoist au ministère. — Naissance d'Augustine. — La *Nègresse*. — *La jeune fille aux pots de fleurs*. — Influence complète de David. — Les derniers jours de Demoustier.

Les historiens sont unanimes à reconnaître le changement qui se fit dans les mœurs, pendant les cinq années que dura le Directoire. Sortant de la Terreur, Paris se reprit à vivre avec une fougue et une exubérance inimaginables. Peu à peu la société cherchait à se reformer, mais, comme si chacun eût craint de se faire remarquer en recevant chez soi, on se rencontrait dans les « Lycées », lieux de réunion, de concert,

de conférence, de bal, etc., où le monde se pressa en foule et dont la physionomie particulière est une des curiosités de cette époque.

Au milieu de cette société frivole, l'art tint une grande place. « Dans ce concours d'efforts pour tout renouveler, dit Delécluze, ceux de David et de quelques-uns de ses élèves, déjà célèbres dans les arts, étaient sans doute, avec les travaux des savants, ce qu'il y avait de plus avancé dans la carrière nouvelle que croyait s'ouvrir l'esprit humain. »

Une nouvelle période commençait pour la France, les mœurs avaient changé, l'art aussi, le maniérisme dans lequel était tombé le ^{xviii}^e siècle avait définitivement disparu. David évoluait ; il travaillait alors à son tableau des *Sabines* dont on parlait d'autant plus que le public n'avait rien vu de lui depuis longtemps. Au Salon de l'an IV (1795) il n'avait donné que le portrait d'une femme avec son enfant. Ce Salon de l'an IV, où nous avons vu réapparaître M^{me} Benoist, avait été celui des débuts de Guérin avec *Geta assassiné par Caracalla* et *Coriolan condamné à mort*. Gérard y avait mis son petit *Bélisaire*, Régnault y contrebalançait David, et Drolling y apparaissait avec des sujets de genre. L'art eut alors un grand essor ainsi noté par Renouvier :

« Une époque féconde était née, et les arts rians venaient tous maintenant la doter. Beaucoup d'inconséquences s'y mêlaient, il est vrai : l'on y vit des mœurs plus que frivoles et comme l'abandon de toute une nation, la jeunesse en tête, qui s'égara dans les plaisirs, dégoûtée des principes cimentés par le sang de leurs pères, parce que ces principes n'avaient pas rendu immédiatement toutes leurs promesses. Mais les arts,

dont je fais l'histoire, s'accommodent aussi des vices, quoi qu'en dise la morale, et, arrivé à l'an V, qui est le point culminant le plus stable de la Révolution, je ne peux m'empêcher d'y reconnaître un des plus beaux moments de l'art français. Apprécié en lui-même, l'art du Directoire a donc ses titres, comme l'art de la Régence a eu les siens, et, si je fais cette comparaison ou plutôt cette opposition, c'est pour que l'on sente à travers quelles évolutions l'esprit fait son chemin. Mais, comme comparaison plus juste, il faudrait peut-être remonter jusqu'à la Renaissance pour retrouver un mouvement dans l'art aussi intéressant et aussi plein d'expansion. »

Le centre de ce mouvement était le Louvre où se trouvaient alors logés nombre d'artistes. Nous avons vu qu'à cette époque David travaillait à ses *Sabines* ; Gérard venait de faire le beau portrait d'*Isabey*, et commençait sa *Psyché* ; Girodet, rentrant d'Italie, faisait sa première *Danaé*. Le palais était une ruche animée et joyeuse sous des dehors austères et peu plaisants.

Delécluze, qui entra à l'atelier de David en 1796, décrit ainsi le Louvre où il a passé sa jeunesse :

« Ceux qui parcourent aujourd'hui les quatre grandes galeries du vieux Louvre, si spacieuses, si magnifiquement ornées, et remplies de tant de richesses, ne se doutent guère des hideuses saletés qu'elles renfermaient encore vers 1796 et 97, lorsque le jeune Etienne pénétra dans ces lieux pour la première fois. Les deux corps de bâtiments où sont établis aujourd'hui [en 1855] les musées des Souverains et de la Chalcographie, du côté de la grande colonnade et en retour parallèlement à la rue de Rivoli, étaient, ainsi que les

autres parties du Louvre, habités par les artistes à qui on avait laissé maçonner intérieurement, quand l'Etat lui-même ne les faisait pas construire, une suite de cahutes qui, tirant toutes leur jour de la grande cour, mettaient dans l'obscurité le reste de ces vastes galeries, dont les murs, ainsi que les immenses charpentes de la toiture, étaient à nu.

« On pénétrait dans cette partie du Louvre par deux escaliers ; l'un à gauche, sous le guichet en entrant par la rue du Coq, qui n'existe plus, et l'autre en hélice, obscur, étroit, détruit maintenant, qui répondait alors à droite en entrant, sous le guichet du côté de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.....

« Ces détails suffiront pour faire connaître quel était l'état intérieur d'un des plus beaux monuments de l'Europe, quoique, pour en compléter le triste tableau, il soit indispensable d'ajouter que, près des grands murs noirs adossés à la colonnade, des espèces d'immenses évier servaient de latrines toujours ouvertes d'où s'exhalait un air infect, qui ne se renouvelait qu'avec peine.

« Rien n'est tel que de trouver les choses convenablement établies pour croire qu'elles n'ont jamais dû être autrement disposées. Ce qu'il est difficile de comprendre, c'est que la plupart des artistes à cette époque, c'est que leurs femmes, leurs filles, ainsi que les amateurs opulents qui fréquentaient les ateliers, toutes personnes bien élevées, distinguées même par leurs goûts et leurs habitudes, vivaient là sans qu'aucune d'elles témoignât hautement l'horreur que l'obscurité dégoûtante de l'intérieur du Louvre devait naturellement leur inspirer. Mais cette tolérance s'explique par un seul fait : les artistes, leur famille et

leurs élèves y étaient logés gratis. Aussi ne fallut-il rien moins que la volonté de fer et le pouvoir de Napoléon pour purger ces nouvelles étables d'Augias, et rendre le monument du Louvre à une destination digne de la nation au milieu de laquelle il a été élevé. »

M^{me} Benoist vivait journellement parmi tous ces artistes qu'elle connaissait : elle partageait leur fièvre de production et de rénovation de l'art.

Elle avait retrouvé là ses amis des anciens jours et particulièrement Gérard, qui recevait beaucoup. « Depuis les premiers temps de sa célébrité, dans son petit logement au Louvre, quoique d'autant plus pauvre qu'il était marié et forcé de tenir maison, il réunissait déjà tous ses amis le mercredi soir de chaque semaine. Ce furent d'abord de simples réunions d'artistes, de camarades. Mais à ce noyau d'amis, qui lui restèrent toujours fidèles, se joignirent successivement, et à mesure que le talent et la renommée du peintre s'accrurent, tout ce que la société de Paris et des pays étrangers offrait de plus élevé par les connaissances, l'agrément, la naissance et les dignités (1). »

Nous avons une preuve certaine que M^{me} Benoist fit partie de ces premières réunions : c'est un joli portrait de profil qui se trouve au château d'Azy et derrière lequel est écrit : *Portrait de ma mère, Comtesse Benoist, née en 1768, morte en 1826. Ce portrait au crayon a été fait par le célèbre peintre Gérard en 1799 ou 1800.* — *Benoist d'Azy.*

Les deux artistes s'étaient connus avant la Révolution

(1) DELÉCLUZE, *Louis David, son école et son temps*, p. 281.

et avaient dû se retrouver avec joie à ce moment du Directoire où tout renaissait. Le sujet de leur refroidissement ne pouvait plus exister après les événements que l'on venait de traverser. Elisabeth, la sœur de M^{me} Benoist, était mariée ; Gérard lui-même avait fondé une famille en épousant sa jeune tante. Les relations reprirent comme auparavant et, c'est de ce séjour au Louvre, qu'il nous faut certainement dater l'influence prépondérante que M^{me} Benoist subit de la part de Gérard. La jeune femme, qui, depuis plusieurs années, vivait loin des artistes, sans conseils et sans guide, se rapprocha de ce camarade d'atelier déjà célèbre, dont elle devait aimer le talent gracieux et facile.

*
* *

L'influence de Gérard ne se fit pas sentir immédiatement ; elle ne se remarque pas dans les quelques œuvres que nous possédons de cette époque, il faut les rapprocher du premier enseignement que M^{me} Benoist a reçu, celui de M^{me} Vigée-Le Brun. Pendant deux ou trois ans, elle retournera en arrière et oubliera l'art de David. Elle n'y reviendra qu'en 1800 pour ne plus l'abandonner.

Parlons d'abord d'un nouveau portrait de la jeune femme, et constatons que les images qu'elle a laissées d'elle-même comptent parmi ses meilleures œuvres.

Celui-ci est un portrait ovale, grandeur nature. L'artiste, assise sur un petit canapé, a le coude appuyé sur un coussin rouge et repose sa tête sur sa main ; elle est vêtue d'une robe blanche ; une écharpe jaune

entoure ses épaules ; un madras bleu est noué négligemment sur ses cheveux châains. La pose est gracieuse, l'allure très féminine, le visage est doux, avec un regard vif et quelque peu malicieux. Les yeux bleus, de forme allongée et surmontés de fins sourcils, sont câlins ; le nez est spirituel, — « le nez de la sultane » ; la bouche, petite, est un peu triste ; le cou long et souple est entouré d'un léger fichu de mousseline ; les cheveux châains s'échappent en longues boucles du madras et encadrent le visage, dont ils font ressortir la fraîcheur. Le nuageux fichu de mousseline blanche, a, dans l'ombre, de charmantes délicatesses de tons. Les mains potelées, ne sont pas d'un dessin impeccable et certainement le visage est la partie la mieux traitée. L'artiste a peint ce portrait non sans une pointe de coquetterie : c'est ainsi qu'elle voulait passer à la postérité.

La peinture est lisse et sans aucun coup de pinceau apparent ; mais les contours ne sont point secs, le passage se fait bien avec le fond ; seuls le visage, les mains et le fichu de mousseline se détachent au premier regard. L'artiste a concentré l'effet, ce que nous trouverons rarement dans ses autres œuvres. Les couleurs sont franches, mais fines de ton. L'écharpe jaune est une vieille connaissance, nous l'avons rencontrée sur le portrait de 1786, elle prenait alors des plis et des tons sévères de draperie antique : ici c'est le *schall* qui se roule légèrement autour des épaules frileuses et ajoute une nouvelle grâce à la pose pleine d'abandon. La même différence existe entre les deux portraits : dans celui de 1786, c'est l'exubérance de la jeunesse, qui, consciente de ses charmes, n'emploie aucun artifice de toilette. Mais dix ans se sont écoulés : la

jeune fille est devenue femme, ses charmes encore juvéniles en 1786, sont maintenant en pleine maturité ; le regard, d'abord insouciant et spirituel, s'est fait plus doux, plus caressant ; ce n'est plus ce bel abandon confiant de la jeunesse, c'est l'abandon un peu las de la femme qui a connu les joies et les douleurs de l'existence, mais de la femme heureuse encore, de la femme qui veut plaire.

En regardant ce portrait, une comparaison s'impose. Il y a au Musée de Versailles un portrait de la duchesse d'Orléans par M^{me} Vigée-Le Brun. La duchesse, tout en blanc, la tête posée sur sa main, est accoudée sur un coussin rouge, ses cheveux en longues boucles encadrent son visage et elle porte une grande coiffure blanche. La pose est la même et les valeurs sont presque identiques ; le portrait de M^{me} Vigée-Le Brun est plus chatoyant, les étoffes brillent dans des reflets de satin comme le pinceau libre de l'artiste savait les faire vibrer, mais on ne peut nier qu'il ait eu une grande influence sur celui de M^{me} Benoist. C'est le même abandon et le même charme dans la pose, c'est un portrait très féminin également, et d'ailleurs un des plus beaux de M^{me} Le Brun ; ce portrait fut exposé au Salon de 1789. A première vue, on pourrait être tenté de dater celui de M^{me} Benoist de la même époque.

Le costume, avec la guimpe ronde, la coiffure en longues boucles, le bonnet, peut faire penser à la Révolution ; mais une étude approfondie m'en a fait reculer la date jusque sous le Directoire. Plus tôt, ce serait le portrait d'une jeune fille, ici la langueur, le regard, la pose, tout dénote une femme, sinon une mère ; or, M^{me} Benoist s'est mariée en 1793 et les vicissitudes des premiers mois de son mariage ne lui

eussent pas permis de composer un portrait aussi calme. Ici tout respire la tranquillité, mais la tranquillité après l'inquiétude : le regard a beaucoup vu. Cette période de repos, après l'orage nous ne la trouvons, qu'au commencement de 1796 alors que l'artiste, mère pour la seconde fois, vient de voir proclamer l'amnistie qui chasse pour jamais les inquiétudes. Tout nous porte à croire que nous sommes en présence d'un des deux portraits de femme ovales que l'artiste exposait au Salon de 1796. Le livret de 1799 mentionnera bien encore un portrait ovale ; mais sans désignation d'homme ou de femme ; d'autre part, le dessin de Gérard, que nous savons être de 1799 ou 1800, paraît représenter une femme plus âgée que le portrait qui nous occupe.

Le croquis de la main gauche de ce portrait se trouve sur un de ses albums avec la mention suivante, écrite par son fils Benoist d'Azy : « main de M^{me} Benoist », et sur la même page est un croquis de femme qui semble postérieur et dont nous allons parler bientôt.

Ce qui nous confirme l'influence de M^{me} Le Brun sur ce portrait, c'est qu'il est peint d'après les principes de cette artiste. « Où les lumières doivent toujours être, et se dégrader insensiblement, c'est à l'os du front, à celui de la joue autour du nez, au haut de la lèvre supérieure, dans le coin de la lèvre inférieure, et sur le haut du menton. Il faut observer que la lumière doit diminuer à mesure, et que la partie la plus saillante, et la plus éclairée par conséquent, doit toujours être la plus lumineuse. Les lumières scintillantes, fines et générales d'une tête sont dans la prunelle, ou dans le blanc de l'œil, selon la position de l'œil et de la

tête; ces deux lumières cèdent aux autres de beaucoup, et sont d'un ton moins doré, au milieu de la paupière supérieure, au milieu de la paupière inférieure, ou du moins sur une partie, c'est selon comme la tête est éclairée, ensuite sur le milieu du nez, sur le cartilage, sur la lèvre inférieure; plus le nez de la personne est fin, plus la lumière doit être fine. Il ne faut jamais empâter les prunelles, pour qu'elles soient vraies et transparentes; il faut, le plus possible, les bien détailler, prendre garde de leur faire un regard équivoque, et surtout les faire rondes.....»

La tranquillité relative du ménage Benoist ne devait pas durer; ce logement au Louvre, si agréable par la vie intellectuelle qu'elle y trouvait, M^{me} Benoist le perdit, nous n'avons pu savoir pour quelle raison, dans le courant de 1797, et les jeunes gens allèrent vivre à Versailles pendant quelques années.

*
* *

Les années qui viennent, moins tragiques que les précédentes, sont au moins aussi douloureuses. Les époux continuent à vivre dans une gêne voisine de la misère. Ils avaient des biens en Anjou, mais ces biens ne rapportaient rien, ou presque rien, étant grevés de dettes hypothécaires que l'on aurait payées aisément au temps de la prospérité, mais qui devenaient lourdes alors que les revenus manquaient. Il était impossible de les vendre, car on ne trouvait pas d'acquéreurs. Cette situation dura longtemps, les mouvements insurrectionnels de l'Ouest s'étant prolongés jusqu'au Consulat. Pendant toutes ces années, M. Benoist, le père,

ne pouvait même pas sortir d'Angers en sûreté pour aller visiter ses terres ; il se montra d'ailleurs très dévoué pour son fils en tout ce qui concernait la vie matérielle. Avec une grande expérience des affaires, il cherchait à se tirer de son mieux de difficultés toujours croissantes. Il avait fait à Pierre-Vincent une avance importante dont il ne fut remboursé qu'un plus tard ; à plusieurs reprises, il trouva moyen de lui faire passer de petites sommes ; mais il était lui-même dans la plus grande gêne. Leur correspondance d'affaires est abondante et nous éclaire sur les conditions précaires de la vie en France pendant cette période.

A Paris, Pierre-Vincent travaillait autant qu'il le pouvait et chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Son père s'étonnait toujours qu'il ne reprit pas un cabinet d'avocat, et le taxait de négligence et de nonchalance. Il avait jadis connu son fils un peu rêveur, aimant la fantaisie et les aises ; son fils était bien changé, le père était obligé de s'en rendre compte. Il apprend bientôt que celui-ci travaille pour gagner son pain. La nuit il fait des traductions, seul ou avec l'aide de sa femme. Le jour, il le passe dans un bureau quelconque de commerçant où il peut trouver un peu d'écritures à faire.

Une lettre du père rapporte la visite d'un ami angevin, qui, de passage à Paris, vers la fin de 1795, avait été voir Pierre-Vincent : « Il m'a dit avoir eu peine à te trouver chez toi, que tu en sortois dès le matin pour aller travailler à une maison de commerce à laquelle tu t'es attaché, que le plus souvent tu ne rentrois que le soir (1)... » Cette pauvre place même, Benoist la perdit

(1) Lettre du 3 nivôse an 4, communiquée par M. Henry Cochin.

à quelque temps de là. Les commerçants chez qui il travaillait furent dénoncés, arrêtés et leur maison détruite. Il fallut chercher autre chose.

Il ne faut pas oublier que le travail acharné de Benoist et de sa femme avait surtout pour but d'amortir leurs dettes. Ils arrivèrent à les payer ; ce fut, par moments, aux dépens de leur santé. M^{me} Benoist était plus robuste que son mari, mais après la naissance de ses enfants, elle fut sérieusement éprouvée. Quant à Pierre-Vincent, la correspondance de son père nous le montre longuement et gravement malade d'affection « scorbutique ».

En ces instants douloureux, l'amour paternel éclate et c'est un contraste singulier de voir avec quelle violence le père se retire en arrière, après ces élans, pour ne pas céder sur le point du mariage secret, qu'il ne peut pardonner. Parfois même, il est dur, presque cruel : « Tu m'exposes la gesne où te jette la chairté des vivres : en 1790, 91, 92, tu avois moyen de te suffire. Tu as deu prévoir que les engagements ou tu te jettois très secrettement en 1793 devoient absorber tes facultés et te jetter dans cette gesne dont tu te plains tant (1). »

A Angers, le siège était mis devant le père irréductible par la bonne, douce et patiente M^{me} Benoist, la mère. A Paris, Pierre-Vincent eut vite l'appui de sa sœur et de son beau-frère, M. et M^{me} de Jully. Attaché à l'Administration des domaines avant la Révolution, Jully (2) avait continué à y appartenir. Ses fonctions

(1) Lettre sans date, communiquée par M. Henry Cochin.

(2) *De Jullien de Jully* (Jérôme-Joseph), Directeur du Domaine du Roi en la généralité d'Alençon, un des adjudicataires généraux de la ferme des droits et devoirs de la Bretagne.

le fixaient à Paris. C'était un homme aimable et spirituel ; sa femme, qui était la marraine de Prosper, s'était tendrement attachée à Marie-Guillemine et à ses enfants. Elle décrivait leurs grâces à M^{me} Benoist et même à M. Benoist, quand elle allait à Angers. On ne l'empêchait pas de parler.

Il y eut aussi des amis de passage, comme M^{lles} de La Faucherie en 1797, dont le récit a frappé le grand-père. M^{me} Benoist écrit : « Elles ont dit sur la mère et les enfants les choses les plus honnêtes. »

Pierre-Vincent pouvait compter également sur son frère Benoist-Cavay. Commissaire de la marine, celui-ci était le plus souvent en voyage, à la Guadeloupe où il s'était marié, à la Guyane où des fonctions le fixèrent plusieurs années. A l'un de ses retours à Paris, il alla voir le ménage de son frère, et, charmé par sa belle-sœur, il entreprit de convertir son père. Il resta toujours un des meilleurs amis de Marie-Guillemine et, plus tard, la reçut en Touraine en ce joli château du Haut-Brisay que lui avait cédé son oncle de La Hussaudière.

Enfin il y avait M. de La Hussaudière. C'était un Benoist, le frère très aimé du vieux Pierre, l'oncle de Pierre-Vincent. Il était venu à Paris en 1796, et s'y était lié de tendre amitié avec le ménage de son neveu, d'autant plus disposé à voir d'un œil indulgent le roman d'amour, qu'il était lui-même engagé dans une aventure sentimentale, malgré son âge mûr. Il épousa à Paris une aimable veuve angevine, M^{me} de Villers, et la ramena à Angers où elle fut bien accueillie par la famille.

L'avis de La Hussaudière avait beaucoup de poids sur son frère ; il joignit ses efforts à ceux des Jully, de

Benoist-Cavay et de plusieurs amis. La chose cependant fut longue à mener à bien. A plusieurs reprises on crut le moment venu et, enfin, la bonne mère, qui brûlait de voir sa belle-fille et ses petits-enfants, autorisa une démarche. Marie-Guillemine écrivit d'abord à M^{me} Benoist; la lettre fit un excellent effet, la jeune femme choisit le moment où son mari était le plus sérieusement malade pour donner à la mère des nouvelles de son fils. Elle en reçut une réponse touchante (le 9 mars 1797-19 ventôse an 5).

Elle voulut faire mieux et écrivit à son beau-père. La Hussaudière, qui allait à Angers, se chargea de la remettre. L'effet ne fut pas heureux. Le père écrivit à son fils : « Ta femme m'a fait remettre une lettre... à l'occasion de ma fête. Tu peux lui remettre ma réponse ci-jointe (1). » Nous ne possédons pas cette réponse; la suite de la correspondance nous fait conclure qu'elle ne fut pas aimable (lettre du 1^{er} août 1797). Cependant c'était un pas. Le vieillard n'ignorait plus sa belle-fille.

Elle eut le courage de lui écrire de nouveau pour le jour de l'an. Cette fois, il ne lui répondit pas. Cela valait peut-être mieux, car il prit bien la chose. Il écrivit à son fils : « La lettre jointe à la tienne n'a pas pu m'offenser. Ce qu'elle contient est une honnêteté au sujet de la nouvelle année, et loin de rejeter cette politesse, comme on semble en prendre inquiétude, je la reçois avec reconnaissance. Tu peux assurer de la mienne, la dame qui l'a écrite. Tu me dispenseras d'une réponse particulière (2). »

(1) Lettre du 10 juillet 1797, communiquée par M. Henry Cochin.

(2) Lettre du 8 janvier 1798, communiquée par M. Henry Cochin.

Il n'osait pas ouvrir les bras tout grands ; mais on était en bonne voie. Les lettres suivantes de la bonne grand'mère, toutes débordantes de tendresses, montrent que les progrès sont continus (31 janvier 98). Celle du 26 avril est définitive, elle annonce un pardon plein et entier et une invitation formelle à venir à La Motte (domaine de la famille Benoist) avec les enfants, pour y trouver réunie toute la famille, les Benoist-Cavay, les La Hussaudière, la tante Darlu, ancienne Visitandine, les Jully.

Marie-Guillemine en eut une joie immense. Le petit mot rapide, qu'elle envoie à Jully le 4 mai, est un chant d'allégresse et de reconnaissance. Enfin elle voit sa peine dissipée, son souci éteint, et disparu le remords continuel, qui la tourmentait, de n'avoir pas pu donner à son bien-aimé Pierre-Vincent le bonheur parfait.

La visite à La Motte eut lieu en juin ou juillet 1798. Une lettre du 23 mai nous montre que le voyage n'était pas encore fait à ce moment. Elle a pour sujet de féliciter Marie-Guillemine d'avoir obtenu un logement à l'hôtel d'Angiviller (1), où de nombreux artistes étaient logés depuis la Révolution. M^{me} Benoist écrit à son fils : « J'ai bien pris part au plaisir qu'elle a eu (sa femme) en recevant son logement à Paris avec l'honneste compliment du ministre qui le lui accordoit (2). »

(1) Ancien hôtel du comte de la Billarderie d'Angiviller, Directeur et Ordonnateur Général des Bâtimens royaux, etc. Cet hôtel était situé rue de l'Oratoire à l'angle de la rue d'Angiviller sur laquelle donnait le jardin en terrasse. La Révolution y logea les artistes qui y restèrent jusqu'en 1806 où l'administration le reprit pour faire des bureaux, il fut définitivement démoli pour la rue de Rivoli.

(2) Lettre communiquée par M. Henry Cochin.

Le jeune ménage ne pouvait se décider à quitter Versailles, car, le 29 mars 1799, il s'agit encore de ce logement : « Ta femme a obtenu un logement à Paris en remplacement de celui qu'on lui avoit retiré. » Le 28 mars, la belle-mère écrit à Marie-Guillemine pour la féliciter de « la justice que l'on vient de rendre à son talent » et, le 11 avril, elle insiste encore auprès de son fils pour le déterminer à abandonner Versailles : « Te voilà à même d'avoir une habitation à Paris. Te détermine-tu à en profiter ? (1) »

*
* *

Pendant les années qui viennent de s'écouler, un ancien ami était réapparu. En 1796, Demoustier avait publié la cinquième partie des *Lettres à Emilie*. Il avait passé les jours troublés de la Terreur à Villers-Cotterets auprès de sa mère, et, depuis lors, il partageait son temps entre Paris et sa ville natale. La lettre suivante, du 14 brumaire an V (7 novembre 1796), prouve qu'il n'avait pas encore revu sa muse. Cette lettre est adressée au citoyen Lebrun (très probablement le directeur du Lycée Thélusson) (2).

« Je ne dors et ne mange, mon cher ami, et je vais m'affaiblissant de plus en plus. Ah ! j'étais loin de penser que se réveillerait aussi cruellement en moi cet amour qu'il m'était doux de croire à jamais endormi. Est-ce folie de ma part et me déconseil-

(1) Lettres communiquées par M. Henry Cochin.

(2) Situé dans l'Hôtel Thélusson, au bout de la rue Cerutti, en face du boulevard. Murat l'acheta sous le Consulat.

lerez-vous cette détermination ? Mais je veux, il faut qu'à tout prix, je me retrouve encore une fois, en tête-à-tête avec l'ingrate Emilie !.... (1) »

Quelques jours plus tard, le 25 brumaire, il ajoute le post-scriptum suivant à une lettre adressée à la citoyenne Lagrange, chez le citoyen Verniquet (2), Place et Entrée du Muséum au Louvre, chez laquelle il avait peut-être rencontré la jeune femme :

« Je partage la joie de ma pauvre Emilie et me repens bien de la lettre que je lui ai écrite (sic) en sortant de chez vous, mais aussi je suis dédommagé de mes regrets par le plaisir de voir que j'ai menti (3). »

L'entrevue désirée par le poète avait-elle eu lieu, nous l'ignorons. Il est certain que la cinquième partie des *Lettres*, parue en 1796, fut écrite à l'époque où il n'avait pas revu Emilie. La dédicace ne fait aucun doute à cet égard :

Tout passe, mon aimable amie,
 Tout s'évanouit sous les cieux,
 Chaque instant varie à nos yeux
 Le tableau mouvant de la vie.
 Les êtres sur qui notre cœur
 Avait concentré sa tendresse,
 Et fondé pour jamais l'espoir de son bonheur,
 Nous sont ravis dès leur jeunesse ;
 Et le temps jaloux ne nous laisse
 Que les regrets et la douleur.

(1) Lettre citée par M. Roch, provenant de la collection Leclère.

(2) *Verniquet* (Edme), architecte, né à Châtillon-sur-Loire en 1727, mort à Paris en 1804. Construisit sous la direction de Buffon la plus grande partie du Jardin du Roi. Il est l'auteur d'un remarquable plan de Paris.

(3) Lettre citée par M. Roch, provenant de la collection Voisin.

L'idée de la mort se retrouve à chaque page de cette partie des lettres ; le poète se sent frappé, il ne décrit plus que les dieux de l'Enfer, le Tartare, les Champs-Élysées ; mais c'est pour penser toujours à son Emilie : « Cependant, mon amie, quand le sort aura terminé ma frêle existence,

A mes mânes n'offrez jamais
Ni parfums, ni vin, ni laitage ;
Mais auprès de ma tombe élevez un cyprès
Et venez quelquefois habiter son ombrage.

(Lettre LXII.)

Les dernières « *Lettres* » ont quitté le tour un peu léger que l'on aurait pu reprocher aux premières. Emilie existe toujours, mais elle est mariée. Se sentant mourir, son ami désire la revoir et, voulant d'abord se rappeler à son souvenir, il écrit de nouvelles *Lettres*. Il a gardé le culte respectueux de celle qu'il a aimée : « Pour moi, si j'avais un asile à proposer à quelque coupable, au lieu de le conduire au sanctuaire des Furies, je lui dirais, en le guidant vers votre demeure :

Si tu veux à ta conscience,
Rendre la paix et la sérénité,
Viens respirer auprès de la beauté,
L'air épuré par l'Innocence,
La Candeur et la Vérité.
Là, chaque jour tu verras naître
Autant de vertus que d'attraits.
Un seul instant contemple-les,
Et tu deviendras pour jamais
Honnête homme, si tu peux l'être. »

(Lettre LXVII.)

En écrivant la cinquième partie des *Lettres*, la malade conversait avec ses propres souvenirs :

Quand on a connu la douceur
Et le charme de la tendresse,
Comment peut-on renoncer au bonheur
De s'en entretenir et d'y rêver sans cesse!

(*Lettre LXXII.*)

Il publia ces derniers vers sans doute dans l'espoir qu'ils seraient lus d'Emilie.

Nous avons vu qu'à la fin de 1796, Demoustier n'avait pas revu sa muse. En 1798, il était plus heureux, car, le 22 germinal an VI (11 avril 1798), il écrivait à M^{me} Deroy :

« Le sort a favorisé ma bonne mère. Il lui eût été douloureux d'avoir à quitter l'antique maison familiale, qui nous vit naître, ma mère, ma sœur et moi, où mes ancêtres se sont endormis du sommeil éternel et où j'espère, moi-même, m'endormir un jour, très proche peut-être, dans le calme et la paix, les consolations et la force que nous donnent les lieux familiers peuplés de souvenirs d'enfance... Mais, dans un autre ordre d'idées, chère M^{me} Deroy, dites et redites bien à ma bonne Emilie qu'il nous tarde, à ma mère et à moi, de la recevoir à cœur ouvert et de la garder le plus longtemps — puisque toujours est impossible — sous ce toit provincial, témoin des premières fâcheries de son plus tendre et plus fidèle ami (1). »

Quelques mois plus tard, il s'installait définitivement dans cette maison de Villers-Cotterets où il devait ter-

(1) Lettre de la collection Leclère citée par M. Roch.

miner ses jours suivant son désir. Mais, avant de quitter Paris, il avait fait paraître la sixième et dernière partie des *Lettres*. Cette partie a repris toute la fraîcheur des premières ; il ne s'y trouve plus aucun pressentiment fâcheux, le poète veut jouir des derniers instants qui lui restent à vivre et il ne pense plus qu'aux deux êtres qui ont eu toute sa tendresse :

J'adore l'Amitié dont la main tutélaire
S'étend sur Emilie et protège ma mère.

(*Lettre LXXIX.*)

Dans cette dernière partie, le poète a tracé de nouveau le portrait de la jeune femme ; nous pourrions le rapprocher du beau portrait que nous possédons et que nous avons étudié.

« Si je vous apprends, Emilie, qu'avec cette figure et ce caractère, Polyphème s'avisa d'aimer Galathée, la plus tendre et la plus belle des Néréides,

De son amour vous allez rire,
Et vous aurez tort ; en effet,
Contre lui qu'aurez-vous à dire,
Si la nymphe vous ressemblait ?

« Sa taille était svelte et fugitive, ses cheveux châtains et bouclés, ses sourcils noirs, ses yeux bleus, son nez un peu mutin, sa bouche fine, ses lèvres rosées, ses bras aussi ronds, aussi frais que ses joues, son cou blanc et veiné :

Et puis l'onde voilait mille attraits qu'Emilie
Ensevelit toujours sous un triple linon,
Ainsi dispensez-moi, grâce à la modestie,
D'achever la comparaison.

(*Lettre LXXVIII.*)

Ou bien un peu plus loin il ajoute encore : « Si j'essayais de dépeindre Emilie, je dirais :

Lèvres de roses, haleine de zéphyre,
Trésors d'albâtre et modeste maintien ;
Charmes qui font sentir ce qu'on n'ose lui dire ;
A ses genoux un regard vous attire,
Un soupir vous égare, un coup d'œil vous retient.
Mais si je voulais la définir, j'ajouterais :
Son esprit, sa bonté, son modeste langage
Vous pénètrent d'un sentiment
Qui vous attache uniquement,
Et sans réserve et sans partage.
On ne peut l'estimer ni l'aimer à demi :
Qui n'est que son ami veut être davantage ;
Qui n'est que son amant, veut être son ami.

(Lettre LXXX.)

Plus loin encore, il reprend son portrait, comme s'il ne pouvait se lasser de décrire celle qu'il avait cru perdue pour toujours et qu'il a le bonheur de revoir, avant de quitter la vie :

L'Amour vous donna de Circé
La taille enchanteresse.
Son sourire, son œil baissé,
Son esprit, sa finesse.

(Lettre LXXXII.)

Cette sixième partie, dans laquelle le poète a si bien dissimulé ses tristes pressentiments, se clôt cependant sur un adieu touchant. Il sait qu'il ne reprendra plus la plume, qu'il ne chantera plus Emilie ; avant de se séparer d'elle pour toujours, il imagine une journée mythologique que tous deux passent ensemble et qui se termine par ces vers, les derniers du poème :

Mais l'esprit, la gaité valent-ils les soupirs,
 Les doux épanchements de deux amis fidèles ?
 Demeurons ; l'Amitié concentre ses plaisirs.
 C'est pour les vrais amis que le Temps a des ailes :
 Et déjà sur l'émail, où l'Art sut mesurer
 Le cercle de notre existence,
 L'airain mobile qui s'avance
 Marque l'instant fatal qui va nous séparer.
 Ah ! du moins que ce front, au nom de l'innocence,
 Avant de m'exiler de cet aimable lieu,
 M'accorde seulement un baiser pour adieu.
 Adieu ! que le Sommeil, que la Paix, le Silence,
 Règnent jusques au jour dans cet asile... Adieu !...
 Des songes près de vous que la troupe empressée
 Rassemble les Amours et les Plaisirs... Adieu !...
 Qu'en apportant aux fleurs la vie et la rosée,
 L'Aurore vous revoie encore plus fraîche. Adieu !...
 Adieu, charme, bonheur, délices de ma vie !
 Adieu, ma bonne sœur et ma plus tendre amie...
 Emilie ! encore un adieu.

*
* *

On peut noter, à cette époque, une dernière influence du poète sur l'artiste ; mais cette influence resta secrète ; seule la trace en apparaît sur les albums de croquis de M^{me} Benoist. Fut-ce simplement une douce pensée pour bercer le mourant, ou bien, touchée de cet amour constant, la jeune femme relut-elle avec plus d'attention les *Lettres* écrites pour elle ? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'inspiration mourut avec l'inspirateur.

Le sujet le plus intéressant que nous trouvons sur les albums est celui d'une femme, au bord de la mer, livrée à un désespoir profond en voyant fuir un vaisseau. La première idée se rencontre sur l'album commencé vers 1792 et repris en 1795, mais ce n'est qu'un simple projet et c'est sur un autre album qu'il faut

étudier le développement de cette idée. Sur la page où est l'étude de main, un premier croquis d'une femme, droite, immobile, les mains serrées, le regard fixe, semblant figée par la douleur; un peu plus loin, à côté d'un croquis de femme et d'enfant, une autre composition plus dramatique : le long des rochers la femme se frappe le front d'une main, tandis qu'elle serre l'autre dans une expression de colère. Ce dernier mouvement paraît être celui auquel s'était arrêtée l'artiste, car il est répété en plus grand et dessiné d'après un modèle; il s'est alors assoupli, et a perdu le sentiment de colère pour ne plus garder que celui de la douleur c'est bien la femme abandonnée. M^{me} Benoist avait cherché le même sujet d'une autre façon, un croquis nous montre la femme écrasée à terre par le désespoir, mais cette attitude trop violente, ne fut pas étudiée plus à fond.

Nous sommes probablement en face d'Ariane : « Alarmée et tremblante, je sors de la grotte, je parcours les bois, je gravis les rochers, je franchis les précipices; je demande mon époux à tout ce que je vois. Echo seul me répond en gémissant. Enfin, accablée de douleur et de lassitude, je me traînais lentement vers le rivage, en répétant le nom de Thésée, quand, tout à coup, promenant mes regards sur le lointain des flots, je vis fuir ce même vaisseau sur lequel je l'avais sauvé, le perfide!... » (*Lettre XL.*)

Ces croquis pourraient aussi se rapporter à Alcyone, dont le poète nous a également dépeint la douleur : « Il dit, s'échappe de ses bras, et s'élance sur le vaisseau, qui fend l'onde et fuit le rivage. Là, les bras étendus, immobile de douleur, Alcyone attache ses regards sur son époux, sur le navire, sur la voile

blanchissante, dont l'image fugitive s'efface et disparaît. » (*Lettre LXXXIII.*)

Ces croquis, d'un dessin énergique, animé et dramatique, se rapprochent beaucoup de la *Sapho à Leucate*, de Gros, qui fut exposée au Salon de 1800.

Cependant les études de M^{me} Benoist sur *Ariane* peuvent se placer avant cette date, car Gros avait exécuté son tableau depuis longtemps et M^{me} Benoist pouvait l'avoir vu dans son atelier. En notant l'influence de ce tableau sur les croquis de la jeune femme, nous pourrions lui faire le même reproche que Charles Blanc a fait à Gros au sujet de sa *Sapho* : « Il y fallait plus de sagesse que n'en savait mettre le peintre d'Aboukir, un style très élevé, très pur, auquel la vérité même de l'imitation pouvait nuire. L'antiquité, d'ailleurs, ne permettait guère l'expression de l'extrême douleur : c'était donc une première dérogation aux principes de l'art grec, que d'entreprendre la peinture du désespoir, surtout en lui donnant un geste dont le naturel toucherait peut-être à la vulgarité. »

Sur un troisième album, nous relevons encore des croquis qui doivent se rapporter à l'époque où nous sommes. On voit bien fixée en tête de cet album une carte d'étude du Muséum du Louvre, datée du 24 nivôse an X (janvier 1802), mais l'album est plus ancien, car il contient une série de croquis de plantes et de fleurs qui doivent se rapporter au passage suivant de la notice de Fayolle sur Demoustier :

« Parmi ceux [les ouvrages] qu'il préparait, je ne dois cependant pas oublier des *Lettres à Emilie sur la Botanique*. Il s'était associé pour la partie scientifique de son travail, une personne de ses amies, aussi habile dans la connaissance des objets d'histoire natu-



Portrait de Nègresse
par M^{me} Benoist
(Musée du Louvre.)

Phot. BRAUN et C^{ie}.

relle que dans l'art de les peindre. Aidé d'un tel secours, il eût suivi sans doute quelques idées de J.-J. Rousseau, et surtout de Bernardin de Saint-Pierre, pour rendre l'étude de la botanique plus utile et plus attrayante.

« Voici un quatrain adressé à cette dame qui peignait supérieurement les fleurs :

Vous avez dérobé le pinceau de Minerve ;
La Nature elle-même envierait vos odeurs ;
Sa main donne la vie aux fleurs,
Et votre main la leur conserve.

Nous ne devons pas nous étonner de voir la jeune femme s'occuper à un travail aussi éloigné du grand art ; nous avons vu que le jeune ménage était très gêné et tout travail était bon pour subvenir aux besoins de la vie commune. On signale parmi les livres parus à ce moment : *Maria ou le malheur d'être femme* (1), traduction de M. Benoist, illustrée par M^{me} Benoist (2) ; puis en 1799, les *Mémoires de Miss Bellamy* (3), du même traducteur, ornés d'un portrait dessiné par M^{me} Benoist (4). Ce portrait existe aux Estampes. L'actrice y

(1) *The Wrong of woman*, ouvrage posthume de Mistress Godwin. Mary Wollstonecraft, née à Epping en 1759, morte à Londres en 1797, vint à Paris en 1792, se lia avec M^{me} Roland et, après diverses aventures, retourna en Angleterre où elle épousa le romancier Godwin ; sa fille fut la femme de Shelley. Auteur des *Revendications des droits de la femme*, Mistress Godwin est un précurseur du féminisme.

(2) Cet ouvrage est cité par Célestin Port, dans le *Dictionnaire de Maine-et-Loire*

(3) *Bellamy* (Anne-Georgette), célèbre tragédienne anglaise, née à Fingal en 1731, morte en 1788. Elle fit paraître à la fin de sa vie d'intéressants mémoires, traduits en français par Benoist et Delamare (1799).

(4) M. Benoist, le père, se moquait un peu de son fils pour ses traductions d'anglais, critiquant le choix des livres qu'il traduit, — comme s'il avait eu le choix ! Voici ce qu'il lui écrivait à propos du *Moine* de Lewis : « Ton occupation de traduire a bien son amusement, il te

est représentée debout, elle se penche en avant en soulevant un rideau qui recouvre son épaule et son bras gauche ; de la main droite, légèrement élevée, elle tient un masque. Le visage est fin et joli, assez expressif ; la coiffure haute, retombant en boucles sur les épaules, est ornée d'une large plume attachée sur le côté gauche et pendant sur le côté droit. La robe, ouverte en pointe, est garnie d'un grand col ; une ceinture très haute enserre la taille ; les manches courtes sont un peu ballonnées (1).

*
* *

M^{me} Benoist n'exposa pas au Salon de 1798 ; sans doute la jeune femme était-elle occupée non seulement par les illustrations que nous venons de signaler, mais aussi par l'inquiétude qu'elle avait sur la santé de son père, qui mourut vers cette époque, et surtout par sa réconciliation avec la famille de son mari.

M^{me} Benoist réapparaît au Salon de 1799, avec deux portraits et deux têtes d'étude ; nous ne les possédons pas, mais nous avons de la même année une petite étude représentant ses deux enfants.

D'un mouvement charmant, d'une expression tout

devient utile, soit. Mais il ne sera que momentané. L'occupation du barreau eût été beaucoup plus honorable... Je l'ay trouvé rendu en très bon français, mais ce roman est ridicule ; l'auteur a voulu en donner aux ordres réguliers des deux sexes... Si le roman trouve crédit en France, c'est à cause du moment où on a proscrit ces ordres... je ne vois que cela de but. » (Lettre du 12 juin 1797, communiquée par M. Henry Cochin.)

(1) Il existe une mauvaise lithographie, non signée, qui reproduit ce portrait avec quelques changements ; les traits sont farouches, un bandeau remplace la plume dans les cheveux et la main tient un poignard au lieu du masque.

enfantine, cette gracieuse peinture, quoique pleine de défauts, nous attire et nous retient. Certes il y a des fautes de proportions dans ces deux figures et le dessin n'est point digne d'une élève de David ; nous sommes en présence d'une impression, la mère a saisi ce joli geste dans un moment d'expansion de ses enfants ; l'artiste a voulu le noter et en garder le souvenir. Ne pouvant astreindre les deux modèles à conserver la pose, elle a exécuté vivement ce panneau, où nous trouvons une liberté de pinceau rare chez elle, souvenir de M^{me} Le Brun et aussi de Greuze, dont l'influence se fera toujours sentir sur les femmes peintres de la fin du XVIII^e siècle. La grâce, voilà ce qu'elle aurait dû chercher et non la force ; dans ce petit panneau où la mère l'emporte sur l'artiste, ce qui nous charme c'est Denys encore bébé, tandis que Prosper, plus grand, plus sérieux, prend des allures de grande sœur vis-à-vis de son petit frère. Les couleurs sont fondues dans un ton brun doré et cette étude a une chaleur qui manque aux autres œuvres de l'artiste.

Il existe aux Estampes, à la Bibliothèque Nationale un portrait de M^{me} Benoist gravé par Delvaux (1), sur lequel est écrit *M^{me} Benoist, pinxit*. Nous ne connaissons pas l'original de ce portrait, qui se rapproche beaucoup du dessin de Gérard et doit dater de la même époque.

Un portrait d'Emilie qui orne une édition des *Lettres* de 1816 et qui reproduit une miniature trouvée chez Demoustier, ne ressemble en rien à M^{me} Benoist. C'est celui d'une personne robuste, aux cheveux plats en bandeaux, à la figure insignifiante, tandis que

(1) *Delvaux* (Auguste), graveur, né en 1786 à Paris.

l'Emilie de Demoustier, est une jeune femme un peu forte peut-être, mais mignonne, au visage spirituel encadré d'une abondante chevelure bouclée, que le poète, du reste, n'a pas manqué de comparer à la chevelure de Bérénice.

Nous voici enfin à une période où le jeune ménage, dont l'existence était si précaire, va entrer dans une ère de tranquillité et de stabilité. M. Benoist obtint après le 18 brumaire, une place au Ministère de l'Intérieur, grâce à la protection de Maret et aussi, d'après une tradition de famille, à celle de Demoustier, qui serait venu lui-même annoncer la bonne nouvelle et se serait écrié en entrant : « Séchez vos yeux, belle Emilie, les mauvais jours sont passés. »

M. Benoist venait de quitter Angers, quand sa femme lui écrivit l'heureuse nouvelle. La lettre l'ayant suivi, le père et la mère apprirent seulement par le *Journal des Débats* du 26 brumaire, que leur fils venait d'être nommé « Chef de Division de la Correspondance avec les Départements à l'Intérieur ». « L'affaire, disent-ils, en le félicitant, a été arrangée par les soins de M^{me} B...; cela t'est venu sans que tu y eusses songé le moins du monde (1). »

Il était temps, la jeune famille avait besoin d'une existence assurée, car une fille, Augustine (2), venait de naître.

Trois enfants !... Quand la mère est aimable et jolie,
On peut lui pardonner cette sorcellerie.

(Lettre LXXXII.)

(1) Lettre du 1^{er} frimaire an IX (22 novembre 1800), communiquée par M. Henry Cochin.

(2) Benoist (Augustine), née à Versailles en 1801, morte à Paris en 1827, épousa en 1820 Jean-Denys-Marie Cochin, maire de Paris.

La jeune femme va pouvoir maintenant se donner toute à son art, il n'y a plus aucune crainte à avoir pour l'avenir ; cette place modeste au début, s'élargira avec les années, ainsi que le logement de l'Hôtel d'Angiviller, que M^{me} Benoist a obtenu de changer avec celui de M^{lle} Arnoult (1) situé dans le même hôtel. C'est dans ce nouveau logement que l'artiste connaîtra le bonheur le plus tranquille ; c'est là que son talent va se fixer. Au Salon de 1800, elle se classe définitivement parmi les élèves de David, avec son portrait de *Négresse* et maintenant toutes ses œuvres resteront marquées de l'empreinte du maître.

*
* *

Cette négresse est au Louvre. Unique dans l'œuvre de M^{me} Benoist, elle est peinte, en vérité, comme un David ; l'artiste est arrivée cette fois à s'assimiler l'art de son maître. C'est peut-être sa toile la plus forte, la mieux peinte, mais n'aimerait-on pas mieux voir à sa place le charmant portrait de l'artiste ?

La négresse, assise dans un fauteuil sur lequel est jetée une draperie bleue, est vêtue d'une robe blanche qui, retenue à la taille par un ruban rouge et retombant sur le bras gauche, laisse à découvert la poitrine et le bras droit. La tête est enveloppée d'un mouchoir blanc. Les chairs sombres se détachent dans tout ce blanc et sur le fond clair. Nous sommes en présence d'une étude très serrée ; ce modèle n'a intéressé l'artiste que par ses formes et sa couleur ; aucune composition,

(1) Voir *Pièces justificatives II*.

aucune émotion ; la toile est froide et sent l'étude ; elle est peinte sous une discipline toute masculine et ne possède aucune des grâces féminines. Le manque d'accessoires, le simple fond blanc, tout cela nous glace et nous repousse, nous sommes assez près de partager l'avis de Gilles et d'Arlequin.

« GILLES : Mon ami, je ne veux plus rester ici ; j'ai vu le diable. — ARLEQUIN : Où donc ? — GILLES : Regarde, Portrait d'une *Nègresse* par une femme. — ARLEQUIN :

Air : *Récitatif de Léonidas.*

A qui se fier dans la vie,
Après une pareille horreur !
C'est une main blanche et jolie
Qui nous a fait cette noirceur. »

Les critiques plus sérieux remarquèrent ce tableau et le signalèrent avec des éloges. Esménard (1) écrit que « c'était un ouvrage qui, par la finesse et la pureté du dessin, rappelle l'école de David ». Et le Suédois Bruun Neergard (2), dans sa *Lettre sur la situation des Beaux-Arts en France*, a dit : « Madame Laville-Leroux nous a donné le portrait d'une Nègresse. Il est facile de voir, à la pureté du dessin, qu'elle est élève de David. » Après les éloges de tels connaisseurs, nous sommes surpris de relever la phrase suivante chez un autre critique : « Ce tableau est d'un bon ton ; la couleur en est bien entendue ; mais le dessin est incorrect.

(1) *Esménard* (Joseph-Etienne), publiciste et poète, né à Pélisanne (Bouches-du-Rhône) en 1769, mort à Fondi, près de Naples, en 1811. Rédacteur à la *Quotidienne* et au *Mercure de France* de 1797 à 1799. Secrétaire du général *Leclerc*, à Saint-Domingue, consul de France à la Martinique et à l'île Saint-Thomas, membre de l'Institut en 1810. Il fut exilé en 1811 et mourut d'un accident de voiture.

(2) *Neergard* (Toennes-Chrétien Bruun, baron), littérateur danois, né à Svenstrugaard, en 1776, mort à Paris en 1824. Il fit de grands voyages accompagné d'un peintre ou d'un dessinateur.

La clavicule gauche est sentie d'une manière beaucoup trop forte; peut-être est-ce un portrait (1). »

Il est bizarre de trouver cette Nègresse dans l'œuvre de M^{me} Benoist, toute de grâce et de fraîcheur; cependant cela s'explique facilement. Le frère de son mari, Benoist-Cavay, le fonctionnaire colonial, était alors en France, puisqu'elle fit son portrait cette même année. Ce fut chez lui probablement que M^{me} Benoist vit cette Nègresse et, comme tous les artistes, elle dut s'enthousiasmer pour cette belle couleur noire brillante qu'elle chercha à faire ressortir dans un entourage blanc.

Elle n'exposa pas au Salon de 1801; mais elle avait plusieurs portraits à celui de 1802 et M^{me} de Vandeuil, la fille de Diderot, n'a pas manqué de les signaler : « Je ne veux point oublier deux portraits de femmes par M^{me} Benoit. L'un représente une jeune personne tenant une branche de lilas; l'autre une femme en pied vêtue de crêpe noir, ayant un voile de dentelle de même couleur et raccommoquant le cordon de son soulier sur un banc de pierre; cela est d'une grande vérité et fort agréable. Ce vêtement noir fait ressortir l'éclat de son teint, la blancheur de ses bras et de son cou (2). »

Outre ces deux portraits, le catalogue mentionne une *Sorcière*, tête d'étude qui était à la Maison de la Légion d'honneur à Saint-Denis, d'où elle a disparu en 1870 pendant l'occupation prussienne, et une *Jeune fille portant deux pots de fleurs*, qui existe encore.

C'est une jeune fille brune aux traits réguliers, aux grands yeux noirs, à la physionomie un peu froide.

(1) *Notice sur les ouvrages de peinture, de sculpture, d'architecture, etc.*, Paris, an VIII.

(2) *Bulletin de la Société de l'Art Français*, 1912, II^e fascicule, p. 129.

Elle est vêtue d'une étroite robe blanche, largement décolletée et serrée par un ruban bleu noué négligemment. Sur sa tête est posé un ample voile blanc bordé d'un liséré jaune, dont elle s'enveloppe en tenant, dans chaque bras, un pot de fleurs, l'un de narcisse, l'autre de primevères. C'est un portrait de printemps. Appuyée le long d'un parapet, la jeune fille est sous un arbre qui projette une ombre douce sur les blancs du voile; dans le fond on voit un pont sur une rivière serpentant entre deux collines. L'aspect de cette toile est agréable, un peu froid peut-être, mais toute la peinture de cette époque n'a-t-elle pas ce même aspect? Les teintes en sont très douces, rien ne domine, les blancs sont traités avec transparence, relevés simplement par la ceinture bleue et le petit liséré jaune. Le paysage accompagne bien la figure, il l'encadre, l'anime un peu sans nuire à l'effet, les chairs sont modelées soigneusement, mais elles sont vivantes et d'une grande jeunesse de carnation.

Nous trouvons le croquis du tableau dans l'album qui contient les dessins d'*Ariane*. La jeune fille y est représentée en pied et le voile, beaucoup plus court, laisse le bras complètement à découvert; le paysage est différent. Le portrait a beaucoup gagné à l'exécution.

*
* *

Nous sommes arrivés à l'époque où M^{me} Benoist ne variera plus, elle suivra la voie qu'elle s'est tracée. L'artiste a maintenant conquis sa place, les commandes vont venir. Mais avant d'entrer dans cette période, que nous pourrions qualifier d'officielle, il nous faut dire

adieu à celui qui crut immortaliser Emilie, à celui qui la chanta jusqu'à son dernier souffle, au pauvre poète qui se meurt lentement à Villers-Cotterets.

Celle qu'il avait tant aimée ne l'avait pas délaissé pendant ses derniers jours ; M^{me} Benoist et M^{me} Larrey allèrent souvent le voir dans sa retraite, et ce fut dans une de ces visites que le poète dit à sa muse : « Je vous adore d'amitié », phrase charmante qui exprime bien ses sentiments. Fayolle raconte que, pendant les derniers mois de son existence, il écrivit aussi à son Emilie et lui disait dans une de ces lettres : « Je sens que je n'ai plus la force de vivre, mais j'ai encore celle de vous aimer » ; c'est à elle qu'il adressa un matin ce simple billet, où son cœur se révélait en quelques mots : « A ce soir ! c'est l'idée de toute la journée. »

De ces journées du poète mourant, la dernière fut employée d'une originale et poignante façon. Il réunit ses parents et ses amis, leur distribua des souvenirs et même les engagea à chanter et à danser et « tout cela fut ordonné, réglé et présidé par un homme qui n'ignorait point que quelques heures seulement lui restait à vivre » (1). Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que lui-même, pendant la nuit qui suivit, prépara une pièce de vers sur cette suprême journée dont neuf quatrains seulement furent écrits et les autres indiqués :

MON DERNIER JOUR

Si j'approchais du bout de ma carrière,
Chaque matin un vieillard malheureux,
Un orphelin, une indigente mère,
Viendraient me voir et s'en iraient heureux.
(*Encore bienfaisance. — Puis assemblée d'amis.*)

(1) Ernest Roch, *Charles-Albert Demoustier*. (*Bulletin de la Société Historique de Villers-Cotterets*, 1907.)

O ! mes amis de nos jeunes années,
Près de mon feu, venez m'entretenir !
Pour prolonger nos heures fortunées
Les Dieux nous ont donné le souvenir.

Chacun de nous avait une Emilie
Dont il prônait la beauté, la candeur.
Elle est fidèle autant qu'elle est jolie !
Nous nous trompions, mais quelle douce erreur

Et nos serments, nos ardeurs éternelles,
Nos billets doux et nos vers innocents !
Avouons-le, nous encensions nos belles
A peu de frais, mais c'était de l'encens !

Il nous valait plus que le bonheur même :
Regards furtifs, demi-mots, petits soins :
L'amour enfant met le bonheur suprême
Dans les faveurs qui lui coûtent le moins.

(Ici arrivent les amis pour la soirée. — Leur entrée. — Leur tristesse en me voyant changé.)

« Qu'il est changé ! Quelle métamorphose ! »
De ma pâleur, pourquoi vous alarmer ?
Touchez mon front de vos lèvres de rose,
Sous votre haleine, il va se ranimer.

(Caresses des amies. — Souper.)

Rions, chantons ; pétillante saillie,
Bouillants désirs, impétueux transport.
Partez ! De loin je suivrai la folie,
Je ne ris plus, mais je souris encor.

Fils d'Apollon, accordez votre lyre
Pour soutenir vos accords cadencés,
Dieux des raisins, enflamme leur délire.
Chantez, Plaisirs, et vous, Grâces, dansez.

(Concert et bal d'amitié.)

Petits présents. Je leur distribue mes effets. — Puis mes manuscrits. — Puis mon portrait.

*Je leur donne rendez-vous à demain pour tromper leur amitié.
Seul, je me couche et rêve à eux en sentant approcher la mort de mon sein.)*

Non, sa chaleur n'est pas toute glacée.
De souvenir, je le sens tressaillir.
Votre image est ma dernière pensée
Et « je vous aime » est mon dernier soupir.

(Et le lendemain Demoustier n'existait plus.)

En écrivant ces derniers mots, le poète avait été prophète, il mourut à quatre heures du matin, en prononçant le nom d'Émilie.

M^{me} Benoist dut être au nombre des amis qui entourèrent le mourant. Son absence n'eût-elle pas nuancé d'un sentiment douloureux ces vers qui respirent le calme et la sérénité des derniers instants ?

Demoustier était mort le 2 mars 1801. La jeune femme, probablement sous le coup de cette mort, abandonna quelque temps ses pinceaux : nous avons vu que le Salon de 1801 ne portait pas son nom.

Nous aimons à penser qu'en cet été de 1801, suivant le désir du poète, elle se rendit quelquefois sous les sapins qui ombrageaient le repos de celui qui avait voulu faire passer à la postérité le nom d'Émilie.

CHAPITRE IV

SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

LE PEINTRE OFFICIEL

(1803-1814)

Le Portrait du Premier Consul. — Les Croquis. — L'étude de Girodet. — Les portraits d'Isabey, de Greuze et d'Ingres: — M^{me} Benoist est nommée membre honoraire de la Société des Arts de Gand. — Le Salon de 1804. — Médaille d'or. — La société de M^{me} Benoist. — *Portrait du Maréchal Brune.* — *Portrait du Grand Maître des Cérémonies.* — Le Salon de 1806. — *Les Enfants au nid.* — *Les Deux sommeils.* — M^{me} Lacroix-Saint-Pierre. — *Desfaucherets.* — Croquis de tableaux. — *Ulysse.* — *Régulus.* — Lettres à son mari. — Déménagement de l'Hôtel d'Angiviller et installation rue Coq-Héron. — *Portrait de Félix Lepeletier.* — *Portrait du Général de Casa-Bianca.* — Les portraits de la famille de Napoléon. — *La princesse Borghèse,* par M^{me} Benoist. — *La Reine de Naples,* par M^{me} Vigée-le Brun. — Les portraits de l'Empereur. — Voyage à Angers. — *Le Portrait de Gall.* — Le bal masqué. — Le Salon de 1810. — *La Lecture de la Bible.* — *La Diseuse de bonne aventure.* — L'automne de 1812. — La Motte. — L'incendie de Moscou — La maison de la rue Saint-Dominique. — Salon de 1812-1813. — La Restauration. — Renoncement à la peinture.

Ce fut à l'automne de 1803, ou au début de 1804, que M^{me} Benoist reçut sa première commande officielle. Nous avons conservé les impressions de l'artiste elle-même sur ce tableau.

C'est à Benoist-Cavay, le frère de son mari, qui habitait alors la Guadeloupe, qu'elle écrivait la lettre suivante, datée du 28 prairial an XII (20 juin 1804) :

« Mon voyage devait être au printemps, mais le portrait de l'empereur que j'ai eu à faire et pour lequel j'ai été choisie avec toute la grâce qui peut faire croire au talent et satisfaire l'amour-propre, ce portrait m'a pris le temps destiné au voyage ; le salon du Louvre, dont l'exposition est dans six semaines, le portrait de M^{me} Maret, d'autres encore, toute cette besogne ne me laissera de libre que les vendanges que j'irai passer en Anjou. Mon grand tableau est fini et il a du succès, il est pour la ville de Gand et me sera payé mille écus, cela est le prix de cette grandeur de portrait ; mais comme je tiens plus encore à la réputation qu'à l'argent, j'ai mis beaucoup de détails à ce tableau qui porte 7 Pieds sur 6 ; le costume est celui de consul. J'ai fait pour le ministre de l'Intérieur (1) le portrait de sa mère et j'ai eu un très beau solitaire de quinze cents francs. Ma barque se mène très bien et je suis très contente de ces succès qui ajoutent à notre bonheur intérieur (2). »

Ce portrait est maintenant au Palais de Justice de Gand. Le Premier Consul y est représenté en pied, la main gauche dans le revers de son habit, la droite posée sur une table chargée de papiers où l'on voit écrit : *Port de Terneuse*. Le fond, où se relève un

(1) *Chaptal* (Jean-Antoine, comte de Chanteloup), chimiste, né à Nogaret en 1756, mort à Paris en 1832. Appelé au Conseil d'Etat le 18 brumaire, il fut ministre de l'Intérieur du 1^{er} pluviôse an IX (1800) au 9 août 1804.

(2) *Archives du Château d'Azy*.

grand rideau, laisse apercevoir entre des colonnes la silhouette du Château de Gand derrière lequel s'étend la ville. Ce tableau a beaucoup souffert, on a remis une grande pièce au genou droit et de plus la toile semble avoir été agrandie.

Il existe une série de petits croquis où l'artiste a cherché son idée et deux autres plus importants et plus poussés, faits avec modèle; dans l'un, le Premier Consul tient son épée et son chapeau sous son bras, dans l'autre la pose définitive est indiquée, avec la vue de Gand dans le fond; mais sur le portrait le mouvement est retourné; ce changement dut être fait au dernier moment, car le croquis est déjà mis au carreau, pour l'exécution.

Deux autres croquis semblent faits sur nature : le premier représente l'Empereur dans une loge au théâtre, ayant sur les genoux un enfant, qui doit être le premier fils de Louis et d'Hortense, ce neveu que Bonaparte aimait tant. Le second, où le geste qui se voit dans le portrait est à peine indiqué par quelques coups de crayon et où la tête seule est un peu travaillée, doit avoir été fait dans une cérémonie publique ou dans une rapide entrevue; c'est ainsi que, quelques mois auparavant, Greuze et Ingres, placés dans une galerie du Château de Saint-Cloud, avaient dû se contenter d'apercevoir le premier Consul : « Bonaparte, accompagné d'officier, entra effectivement dans la pièce où les artistes l'attendaient. Il va à eux, les examine d'un coup d'œil rapide, et s'adressant à son entourage : « Ce sont les peintres qui doivent faire « mon portrait? » Et devant Ingres qui le regarde fixement, droit sur les jarrets : « Celui-ci est bien jeune! « Quant à l'autre... », — et il toise le pauvre Greuze en

manchettes et jabot, poudré, fardé, déployant, le bras arrondi, la jambe tendue, les grâces du siècle précédent, — « quant à l'autre, celui-là est bien vieux ! » Sur quoi le grand homme tourne brusquement les talons, s'éloigne et se perd dans les profondeurs solennelles du palais (1). »

Il est certain que l'artiste n'obtint pas plus que ses devanciers de séances de son auguste modèle ; il fallut bien qu'elle eût recours pour l'exécution aux portraits déjà existants. Elle pouvait se servir de celui de Gros, *Bonaparte à Arcole*, ou de l'étude faite par David ; mais ces portraits remontaient à quelques années ; elle utilisa probablement l'étude de Girodet qui est au Musée de Versailles et qui a précisément appartenu au baron Larrey (2), le beau-frère de M^{me} Benoist. Dans les deux portraits de Girodet et de M^{me} Benoist, la tête est tournée dans le même sens, éclairée du même côté, les cheveux disposés absolument de la même façon, le cou est enserré dans la même cravate noire et dans le même col blanc. Le nez semble peut-être un peu plus pendant et les lèvres un peu plus épaisses dans celui de M^{me} Benoist, mais nous retrouvons ces détails sur un de ses albums, dans un dessin du bas de la figure où elle a cherché à se rapprocher de la physionomie de son modèle à cette époque, et dont elle se sera servie pour modifier la tête que Girodet avait probablement peinte, quelques années plus tôt, pendant son séjour à la Malmaison (3).

(1) Olivier MERSON, *La Peinture française au XVII^e et au XVIII^e siècle*, p. 315.

(2) Legs de Mlle Dodu.

(3) Lorsqu'en 1801, Fontaine avait été chargé de restaurer la Malmaison, il avait choisi Gérard et Girodet pour faire les décorations. — Ch. BLANC, *Histoire des Peintres*.

Le portrait de M^{me} Benoist est curieux à comparer à ceux que nous possédons du général Bonaparte à cette époque. Il ne présente pas le même intérêt que celui d'Isabey, ce simple portrait qui a pour fond les jardins de la Malmaison, et qui, dans son allure familière, est si dominateur. Il n'en existe pas de plus beau du Premier Consul ; mais, du reste, le tableau d'Isabey ne fait pas partie des portraits officiels. Les œuvres qu'il est légitime de rapprocher du portrait peint par M^{me} Benoist sont les portraits de Greuze et d'Ingres, peints en 1802.

Même costume, même décor d'intérieur, même fond avec paysage ; mais celui d'Ingres est de beaucoup supérieur aux deux autres, et il dut inspirer celui de M^{me} Benoist car la pose est identique, sauf la tête qui est presque de face et qui rappelle bien peu les traits du Premier Consul. Un fauteuil, sur la droite, occupe un emplacement qui nous paraît un peu vide dans le tableau de M^{me} Benoist où, par contre, la grande draperie relevée accompagne mieux la tête ; ce vide n'est peut-être pas la faute de l'artiste, car de ce côté le tableau a été élargi ; or, si le dallage a été terminé, si le tapis de table s'étend jusque-là, il n'en est pas de même du rideau : on a continué simplement la muraille. Je pense donc que cet élargissement est postérieur et date du changement de destination de ce portrait qui avait été fait pour l'Hôtel de Ville de Gand ; si l'artiste l'avait agrandi elle-même, elle eût augmenté le rideau ou remis une colonne, mais elle n'eût pas ainsi peint une grande muraille nue.

Pour la pose, M^{me} Benoist l'a comprise comme Ingres : le premier Consul y a l'aspect ferme, énergique, le regard profond. La main gauche est passée



JEUNE FILLE PORTANT DEUX POTS DE FLEURS

par M^{me} Benoist

(Appartient à M. André de Manneville.)

dans le revers de l'habit, geste qui était familier à Bonaparte; l'autre main, appuyée sur la table, est d'un mouvement naturel et impérieux. Chez Greuze, au contraire, nous sommes en face d'un jeune homme à l'allure incertaine, la tête est presque enfantine et rappelle le portrait que le peintre a fait de Bonaparte, lieutenant d'artillerie; il semble que le poing sur la hanche soit une pose un peu cavalière pour un premier consul, déjà consul à vie, demain empereur. L'effet général manque de majesté; le peintre n'a point compris le caractère de son modèle, tandis que M^{me} Benoist a eu conscience de sa tâche et que, si elle ne nous a pas donné la sensation inoubliable du portrait d'Isabey, elle nous a donné celle de l'homme dont le moindre regard était un ordre. Le buste est puissant; mais les jambes sont faibles, le dessin en est mou, la table est un peu maigre et le carrelage d'une perspective douteuse.

Ce portrait valut de grands succès à l'artiste. La ville de Gand, qui l'a conservé, en fut très satisfaite; il y avait été envoyé aussitôt terminé, ainsi que nous le voyons par les lettres suivantes de l'artiste, adressées encore au même correspondant. Le 16 thermidor an XII (4 août 1804) elle lui dit : « Je travaille toujours beaucoup, je vous ai écrit je crois que j'avais été chargée du portrait de l'empereur pour la ville de Gand, il est parti ce matin pour sa destination; c'est une grande page 7 pieds 1/2 sur 8, cela fait tapage parmi les artistes. » Et un mois plus tard, le 17 fructidor (5 septembre), elle écrivait encore : « ... Puis la grande affaire du Salon où je dois mettre nombre de choses, j'avais fait le portrait de l'empereur pour la ville de Gand, mais il a été emporté aussitôt que fait,

ce portrait est donné par l'Empereur à la ville, vous voyez que la peinture a quelque succès, je travaille comme un chien à l'attache et quelques succès me récompensent (1). »

Quelques années plus tard, en 1808, la Société des Arts de Gand nommait M^{me} Benoist membre honoraire à l'unanimité et le procès-verbal de la séance porte : « La Société en donnant à M^{me} Benoist ce témoignage de son estime n'est pas seulement fondée sur la réputation honorable de cet artiste, elle en a apprécié le talent ; le portrait du premier consul exposé dans la salle du Corps Municipal à l'Hôtel de Ville justifie en même temps et le choix de Sa Majesté et la grande réputation du peintre (2). »

*
* *

M^{me} Benoist parut au Salon de 1804 avec cinq portraits et un tableau; malheureusement ces portraits ne sont désignés que par des initiales et nous n'avons pu en identifier que deux, grâce à sa correspondance, ceux de M^{me} Maret et de la C^{tesse} Charles d'Autichamp (2). Celui de M^{me} Maret n'existe plus dans la famille. Pour celui de M^{me} d'Autichamp, il est encore chez un de ses descendants. Ce portrait peut être daté exactement puisque l'artiste écrivait, le 10 fructidor, an XI (27 août 1803) : « Je peins en ce moment une jolie femme de votre Anjou, M^{me} d'Autichamp, elle est

(1) *Archives du Château d'Azy.*

(2) Voir *Pièces justificatives*, XI.

(3) *Comtesse Charles d'Autichamp*, femme de Charles de Beaumont, comte d'Autichamp, général vendéen, né en 1770, mort en 1852.

belle comme un ange », et un an plus tard, le 16 thermidor an XII (4 août 1804) : « J'ai peints votre jolie M^{me} d'Autichamp d'Angers ; ce portrait est pour le Salon et me promet des succès ; elle est si jolie ; vous la connaissez je pense (1). » Nous verrons toujours l'artiste bien supérieure dans les portraits de femmes, elle s'en assimilera mieux la grâce et rendra beaucoup plus difficilement la force et l'énergie masculines.

Le tableau qu'elle exposait cette même année, nous échappe comme une partie des portraits ; mais je crois pouvoir en retrouver quelques croquis dans les albums de cette époque que nous possédons. Le livret porte : *Une jeune fille chantant pour distraire son vieux père aveugle* ; nous avons quatre croquis pouvant se rapporter à ce sujet : sur le premier, le vieillard est assis au premier plan et la jeune fille, debout un peu en arrière le long d'une fenêtre, tient une grande feuille de papier. Sur le second, la composition est retournée : la jeune fille, assise sur le rebord de la fenêtre, tient une lyre ; une autre femme, tenant une quenouille, est appuyée sur le siège du vieillard et écoute. Sur le troisième, où le vieillard est à peine indiqué, la jeune fille, avec sa lyre, debout au premier plan, est dessinée d'un crayon gras et épais et d'un trait décidé. Le quatrième se rapproche du second : nous y retrouvons la fileuse, mais la jeune fille est assise avec sa lyre et il y a deux fenêtres dans le fond. Ce dernier présente une recherche des valeurs qui peut faire croire qu'il fut exécuté.

Sur la même page d'album, se trouvent des croquis se rapportant probablement aux portraits exposés à ce

(1) Lettres à Benoist-Cavay. (*Archives du Château d'Azy.*)

même Salon. Tout cet album contient une quantité de croquis qui nous révèlent des poses charmantes : femmes tenant leurs enfants, femmes enveloppées dans des voiles, femmes avec des fleurs ; mais les originaux de tous ces portraits restent inconnus.

Ce Salon de 1804 fut un grand succès pour l'artiste, elle y obtint une médaille d'or (1). La commande du portrait du Premier Consul et cette médaille d'or la mirent en évidence, les travaux affluèrent et l'élève de David ouvrit un atelier où elle reçut plusieurs jeunes filles. L'époque de l'Empire fut une période de bonheur pour la femme et l'artiste. M. Benoist montait en grade à son ministère, l'existence matérielle était assurée, les orages politiques s'étaient éloignés, les enfants grandissaient. Les deux sœurs de M^{me} Benoist étaient également heureuses ; M^{me} Larrey voyait son mari honoré, respecté, peut-être pas assez rétribué, puisqu'il fallait que la jeune femme continuât à se servir de ses pinceaux pour participer aux frais du ménage. Henriette, la troisième, avait épousé le docteur Coutenceau, ami de Larrey, médecin militaire comme lui ; elle n'eut pas d'enfants, et nous la verrons souvent chez sa sœur aînée qu'elle aide à élever les siens.

En rentrant à Paris, M^{me} Benoist avait retrouvé ses amis des anciens jours, auxquels étaient venus s'en ajouter de nouveaux parmi lesquels on peut citer : Desfaucherets (2), l'auteur du *Mariage Secret*, le comte

(1) Voir *Pièces justificatives III et V*.

(2) *Desfaucherets* (Jean-Louis Brousse), né et mort à Paris, 1742-1808. Membre du Directoire de la Seine en 1791, administrateur des Hospices et censeur au ministère de la Police. Auteur de quelques pièces, comédies, vaudevilles, livrets d'opéra-comique ; une seule, le *Mariage Secret* (1786), obtint un grand succès.

Beugnot (1), Félix Lepeletier (2), frère de Lepeletier de Saint-Fargeau, le général Casa-Bianca (3), allié aux Bonaparte, etc.

La maîtresse de maison était agréable, son mari avait un bel avenir, son beau-frère était honoré par l'Empereur et sa sœur était reçue aux Tuileries ; il n'était pas surprenant que l'appartement de l'hôtel d'Angiviller fût fréquenté assidûment par les artistes et les hommes de lettres (4). M^{me} Le Brun était rentrée en 1802, mais il ne paraît pas que les deux artistes se soient revues : dans ses souvenirs, M^{me} Le Brun à cette époque ne cite pas son ancienne élève et dans les lettres que nous possédons de M^{me} Benoist, elle ne parle jamais de son premier maître. Pour elle, David est resté l'unique loi : à lui seul elle soumet ses ouvrages ; devant ses décisions elle s'incline ; si elle ne revit pas M^{me} Le Brun, c'est que celle-ci s'était refusée à reprendre les relations avec David. M^{me} Benoist avait dû cependant signer la pétition remise au Directoire le 8 thermidor an VII (26 juillet 1799) pour demander la rentrée de M^{me} Le Brun, car sur cette pétition, signée de 255 artistes, littérateurs et

(1) *Beugnot* (Jacques-Claude, comte), né à Bar-sur-Aube en 1761, mort à Bagnex en 1835. Député à la Législative, préfet après le 18 Brumaire, rallié à la Restauration fut plusieurs fois ministre, a laissé des mémoires publiés en 1866 par son petit-fils.

(2) *Lepeletier de Saint-Fargeau* (Ferdinand-Louis-Félix), homme politique, né et mort à Paris 1767-1837, fut nommé membre du Club des Jacobins en remplacement de son frère. Compromis dans la conspiration de Babœuf, arrêté après l'explosion de la machine infernale, il fut exilé en Suisse ; rentré en France en 1805, exilé de nouveau en 1816, il revint en 1820.

(3) *Casa-Bianca* (Raphaël, comte de), né à Vescovato (Corse) en 1738, mort en 1825. Maréchal de camp à l'armée du Nord en 1792, général de division en 1794, sénateur en 1799, pair de France en 1814.

(4) Citons par exemple le titre de la partition suivante : *Isabelle et Gertrude*, opéra-comique en un acte et en prose de Favart, remis en musique et dédié à M^{me} Benoist, née Le Roux de la Ville, par Pacini, représenté sur le Théâtre de l'Opéra-Comique le 1^{er} mars 1806.

savants, on cite les noms de David, Isabey, Girodet, Colin d'Harleville, Legouvé, etc., qui étaient ses amis (1).

*
* *

Les succès officiels étaient pay  s par des tâches fort ingrates pour une jeune femme ; rien de plus monotone et de plus sec que ces portraits des grands dignitaires, hommes mûrs, engoncés dans leurs costumes d'apparat.

Au portrait du Premier Consul, peint en 1804, succède celui du maréchal Brune (2), commandé le 25 Ventôse an 13 (15 mars 1805) pour la galerie des Tuileries (3) et celui du grand maître des Cérémonies (4), comte de Ségur, est commandé le 3 juin 1806 (5).

Le portrait du maréchal Brune a été détruit dans l'incendie des Tuileries en 1871 ; il n'en reste qu'une mauvaise copie par Bataille, au Musée de Versailles. Le maréchal y est représenté en habit de cour, tenant son épée de la main gauch   et son b  ton de commandant de la droite ; la tête se détache sur un ciel nuageux ; le chapeau à plumes blanches est posé sur une table. On

(1) *Bulletin de la Société de l'Art Français*, 1911, 3   fascicule, communication de M. Tuetey.

(2) *Brune* (Guillaume-Marie-Anne), né à Brive-la-Gaillarde en 1763, assassiné à Avignon en 1815. Ouvrier typographe, se lia avec Danton, fut général à l'Armée d'Italie, à l'Armée de Hollande, remporta la victoire de Bergen, général en chef en Italie en 1801, Maréchal de France en 1804, commanda l'Armée du Var pendant les Cent-Jours.

(3) Voir *Pièces justificatives* VI.

(4) *Ségur* (Louis-Philippe, comte de), né et mort à Paris, 1753-1830. Volontaire avec Rochambeau en Amérique, il en revint colonel, fut nom   ambassadeur à Saint-Pétersbourg, emprisonné, au 10 août, grand maître des cérémonies sous l'Empire, pair de France sous la Restauration.

(5) Voir *Pièces justificatives* IX.

ne peut juger ce portrait comme peinture, ne le possédant pas. Nous citerons seulement une série de croquis existant sur les albums de l'artiste pour la recherche de la pose, parce que l'un d'entre eux est intéressant pour l'étude de l'antique d'après l'enseignement de David. On voit sur la même page le croquis d'un faune et celui du maréchal, le tronc d'arbre, contre, lequel s'appuie le premier, devient près du second, un fût de colonne, et la cornemuse se transforme en bâton de commandement ; la pose des jambes et celle de la tête sont un peu changées, il a fallu donner une allure plus martiale au maréchal, mais l'influence est manifeste. Ces croquis font penser à David, disant à ses élèves « d'exercer leur esprit en étudiant les antiques, sans les copier machinalement ».

Pour le grand maître des Cérémonies, nous sommes encore plus pauvres en renseignements précis ; il ne reste qu'un dessin fait sur l'album d'Ariane, représentant certainement le comte de Ségur. Vêtu du costume de sa charge, le comte debout semble marcher, il pose la main gauche sur la poignée de son épée, de la droite il tient une canne et son chapeau ; dans le fond un large rideau se relève sur un paysage. Ce dessin fut exécuté, car il est mis au carreau ; très soigneusement fait il porte des indications de couleurs : *gris* pour le ciel, *brun* pour les collines, *or* pour les franges ; sur l'ombre portée par terre est écrit le mot *vigoureux*. Qu'est devenu ce portrait ? Il fut probablement, lui aussi, détruit dans l'incendie des Tuileries.

Il faut placer à une époque un peu antérieure trois sujets antiques qui ont occupé M^{me} Benoist : *Ulysse reconnu par sa nourrice*, *Télémaque quittant la nymphe*

Eucharis et le *Départ de Régulus*. Ces croquis doivent se placer entre 1804 et 1806, car leur série commence sur l'album où se trouvent les études pour le portrait du Premier Consul, et se continue sur celui contenant les *Deux Enfants au nid*. Peut-être cependant faut-il en faire remonter l'origine à l'influence de Demoustier qui, dans ses dernières *Lettres* annonçait à ses lecteurs l'histoire d'Ulysse.

L'*Ulysse* et le *Télémaque* ont été cherchés ensemble, les croquis se rencontrent souvent sur les mêmes pages, mais le *Télémaque* n'a jamais été qu'à l'état de projets assez vagues et peu arrêtés, tandis que l'*Ulysse* a reçu un commencement d'exécution. Les mouvements ont été soigneusement cherchés, il existe sur les albums plusieurs groupes d'Ulysse et de sa nourrice, de nombreuses Pénélope dans l'accablement le plus profond dont une seule à sa tapisserie, et une série de femmes avec des vases, des quenouilles et des plats, destinées à représenter les suivantes.

Plusieurs dessins, soit à la mine de plomb, soit à l'encre de Chine, représentent l'ensemble du sujet ; sur l'un d'eux on voit au fond un métier à tapisserie et trois femmes filant qui font songer aux trois Parques. Le dessin qui paraît avoir été arrêté comme la composition définitive est sur l'album où se trouve l'*Ariane* ; il porte écrit en marge les dimensions du futur tableau : 8 pieds et demi sur 7 et demi. Ulysse, au centre, met la main sur la bouche de sa nourrice qui, à genoux devant lui, vient de le reconnaître ; il se retourne vers Pénélope, mais, absorbée dans sa douleur, celle-ci n'a rien remarqué. Derrière la nourrice une femme apporte de l'eau ; derrière Pénélope, une autre travaille à un énorme métier à tapisserie ; une troisième, accoudée

sur le fauteuil de sa maitresse, la contemple avec tristesse. Le fond est occupé par un palais antique.

Cette composition est absolument dans le goût de David et, si on n'en voyait les recherches sur l'album portant des dessins de 1806, on serait tenté de la reporter vers 1800, au temps des *Sabines*, car à l'époque où nous sommes parvenus, M^{me} Benoist a complètement abandonné l'antique pour le genre, et elle n'y reviendra jamais.

Le troisième sujet : *Régulus retournant à Carthage*, a été beaucoup moins cherché par l'artiste, il n'y a que quelques croquis peu poussés ; mais ce sujet apporte une constatation précieuse, c'est l'intérêt que David prenait aux travaux de son élève. Dans l'album où la famille de M^{me} Benoist a réuni soigneusement les dessins épars, se trouve un grand croquis de la main de David représentant le même sujet, mais compris d'une façon différente. M^{me} Benoist avait représenté le héros s'éloignant, tandis que sa femme lui tend une couronne en se réfugiant en pleurs dans les bras de sa mère. David représente la femme dans les bras de son époux qui l'exhorte au courage ; sur le revers de son esquisse il fit un dessin de ce groupement

Nous sommes ici en présence de la manière dont un homme et une femme peuvent comprendre le même sujet. Je ne parle pas de l'exécution, le beau dessin de David ne pouvant en aucune façon entrer en comparaison avec les croquis de son élève, mais seulement de la compréhension morale. M^{me} Benoist envisageait la femme qui accepte la grandeur d'âme de son époux et ne songe pas à s'y opposer ; la femme qui se résigne, mais qui souffre et qui comptera les actions d'éclat de son époux par autant de blessures à son cœur.

David, au contraire, dessine la Romaine dans toute sa rigueur, — une Portia. Elle serre son époux dans ses bras, semblant plutôt l'encourager au départ que chercher à le retenir. Son corps est d'une femme, son âme est virile.

*
* *

Le Salon de 1806 marque l'apogée de la carrière de l'artiste. Des quatre toiles qu'elle y expose, nous en possédons trois, que l'on peut classer parmi ses meilleures ; la quatrième, dont nous n'avons qu'un croquis, est citée très avantageusement par le *Pausanias Français*, qui fit de ces quatre tableaux une critique attentive, qu'il convient de reproduire en regard des œuvres elles-mêmes.

« *Deux jeunes Enfants*. Explication donnée par l'auteur : Ces enfants viennent de se baigner et regardent un nid d'oiseaux que l'un d'eux a trouvé. » Le talent seul de M^{me} Benoist et le mérite de ses Portraits suffisent pour exciter l'intérêt le plus vif ; mais lorsqu'on vient à se rappeler que nouvelle Emilie (on sait que Voltaire avait donné le nom d'Emilie à l'illustre M^{me} Du Châtelet) d'un des successeurs de Dorat, de l'aimable Demoustier, qui composa pour elle ses *Lettres sur la Mythologie*, et qui fut moissonné, comme Jean Second, avant le temps, une piquante curiosité se mêle à l'intérêt ; il redouble, lorsqu'on apprend qu'elle a depuis lié son sort à celui d'un homme de lettres, connu par ses traductions utiles, par des travaux administratifs, et enfin, qu'elle est une des Elèves les plus estimées de M. David.

« Cette dernière circonstance motivera notre sévérité ; on a droit de demander beaucoup qu'à ceux de qui on attend beaucoup.

« Il faut être juste, et commencer par féliciter M^{me} Benoist de l'extrême variété de son pinceau, et de sa flexibilité. Autant il est aimable dans les sujets gracieux, autant il paraît énergique dans les autres.

« Le tableau de ces deux jeunes enfants est composé avec une réelle vérité ; la tête de celui qui tient le nid est parfaite de couleur et d'exécution.

« Il faut louer également l'idée et la composition qui ressemblent à une charmante idylle. La totalité des masses d'ombre, des demi-teintes, des clairs, a je ne sais quoi de doux et de suave comme le sujet. Les figures et les chairs sont gracieuses, à l'exception des mains de la petite fille. Les draperies sont moelleuses ; tout est heureusement fondu ; tout, jusqu'au paysage où le ciel est aérien, présente sinon la science, du moins le charme de l'art. »

C'est en effet le charme qui se dégage de ce tableau peint tout à fait sous l'influence de Gérard. Relevons d'abord une erreur du critique : cette « idylle » est un simple portrait des deux fils de M^{me} Benoist. Prosper, les pieds nus, assis au bord de l'eau, abrite dans son chapeau le nid qu'il vient de trouver ; il étend la main au-dessus dans un geste de protection, tandis que son charmant visage, aux grands yeux noirs, exprime une joie profonde et presque maternelle. Denys, à genoux à côté de lui, avance les mains avec admiration, comme dans un mouvement d'adoration. La couleur générale est séduisante et fraîche, la culotte bleue et le gilet brun de Prosper font valoir les chairs ; mais le morceau le plus intéressant est Denys enve-

loppé simplement d'une draperie blanche, couleur que M^{me} Benoist traite toujours avec une grande finesse. L'éclairage tombe violemment sur l'épaule nue, laissant dans l'ombre le visage et la poitrine, les chairs délicates et d'un joli ton sont modelées avec grâce ; les ombres sont transparentes. Le paysage s'harmonise bien avec les figures. Dans l'art davidien, tout « idéal », M^{me} Benoist ne cherche plus le sujet antique et de convention, elle préfère le sujet de genre, prend ses motifs autour d'elle, et s'inspire en quelque manière de la nature et de la vie.

En regardant ce tableau, on pense malgré soi à *l'Amour et Psyché*, le tableau de Gérard dont le succès fut si grand ; même manière de peindre, même modelé des chairs, même composition gracieuse ; mais les draperies de M^{me} Benoist ne sont pas aussi légères que celles de Gérard, elles conservent la raideur de celles de David.

« *Le Sommeil de l'Enfance et celui de la Vieillesse*, par la même, continue le *Pausanias*. Ce tableau est composé avec simplicité ; la tête de la vieille ne serait pas mieux ajustée par un peintre d'histoire ; elle est fort belle, et peinte avec vérité, avec franchise. L'enfant est joli ; il est d'un ton assez fin, mais violâtre ; les murs et le fond sont de ce même ton et manquent d'air, en sorte que la figure ne tourne pas. »

Je ne connais pas ce tableau, qui est à Berlin chez le comte de Manneville, mais il est considéré dans la famille de M^{me} Benoist comme le meilleur qu'elle ait peint.

Notre critique continue à examiner en détail l'exposition de M^{me} Benoist, et, sur le troisième tableau, un portrait de dame, il s'exprime ainsi : « Ce portrait

est posé avec aisance et ajusté avec goût; on y désire cependant quelque chose de cette grâce qui caractérise le sexe du modèle et de l'artiste, les deux mains sont mal dessinées et trop petites; du reste, le pinceau a très bien rendu la tête, surtout les yeux et les joues du modèle; on y reconnaît le faire de l'école de David.

« Quel dommage que le surplus ne soit pas aussi bien, on y retrouve l'élève. Le dessin est assez correct, mais la couleur est noire, la main droite ne s'emmanche pas avec le bras, le ton n'est plus en harmonie avec le reste, la couleur de cette main présente même des teintes entièrement crues, l'outremer y abonde sans être fondu, enfin le schall, quoique assez bien ajusté et largement drapé, est lourd de touche. »

Je suis disposée à voir dans ce portrait celui de M^{me} Lacroix-Saint-Pierre, conservé chez ses petits-enfants, M. et M^{me} Couperie; certaines phrases semblent le désigner, d'autres paraissent bien sévères; le costume, la coiffure surtout, permet de lui assigner cette date. Debout, vêtue d'une robe blanche, la jeune femme porte un *schall*, jeté sur l'épaule droite, qui l'entoure complètement; sur le bras gauche, dont la main tient l'écharpe, est nouée la bride d'un grand chapeau de paille orné de plumes; la main droite soutient un voile posé sur les cheveux bruns. Le fond représente un lac sous un ciel nuageux. La tête est jolie, l'expression charmante, le voile accompagne le visage et l'empêche de se découper en silhouette sur le fond : il réunit dans une même tonalité la tête, le haut du corps et le bras dont il enveloppe ainsi le mouvement. Nous sommes en face d'une des meilleures œuvres de M^{me} Benoist. Si ce n'est pas le portrait exposé au Salon de 1806, je crois qu'il faut quand

même le classer vers cette époque. On trouve en effet sur les albums des croquis de femmes descendant des escaliers en soulevant leur voile, qui rappellent tout à fait ce tableau, et, sur ces mêmes albums, sont rapprochés deux croquis pour les enfants au nid et celui du portrait de Desfaucherets qui formait le quatrième envoi, comme nous l'apprend le *Pausanias*.

« C'est ici que l'artiste a montré une fermeté rare de pinceau, les masses les mieux prononcées, la couleur la plus vigoureuse.

« On reconnaît dans ce Portrait l'auteur ingénieux du *Mariage Secret*, à qui les muses font un secret reproche de les avoir abandonnées pour les affaires. Il est d'une ressemblance frappante, posé avec beaucoup de naturel ; la main qui tient le rouleau, quoique bien peinte, laisse quelque chose à désirer ; l'effet et le dessin de ce doigt qui est en l'air ne sont pas heureux ; l'autre est traitée parfaitement ; des parties générales du vêtement ne sont pas assez senties, d'autres sont peintes largement et avec vérité. La draperie bleue de la chaise est trop brillante : en satisfaisant l'œil, elle nuit à l'harmonie. Le reste est bien dessiné, et ce Portrait, surtout la tête, fait un honneur infini au talent incroyable de M^{me} Benoist, car cette tête est d'un si beau ton, si bien peinte, avec une telle vigueur, surtout le nez et le bas du visage ; les plans y sont accusés avec une telle précision, avec une telle fermeté, enfin, il y a une si grande franchise d'exécution, que si ce Tableau était anonyme, on ne balancerait pas à l'attribuer à l'un des plus forts élèves de David. Félicitons M^{me} Benoist d'un talent aussi prononcé (1). »

(1) L'Athénéum remarque « un ton de couleur plus vrai dans les tableaux de M^{me} Benoist ».

*
* *

C'est le moment où M^{me} Benoist a peut-être le plus travaillé ; les commandes étaient nombreuses. L'artiste avait alors les ennuis d'un déménagement : il lui fallait quitter l'hôtel d'Angiviller repris pour les besoins de l'Administration. Elle se tourmentait fort des dépenses occasionnées par cette nouvelle installation. Si le ménage n'était plus dans la gêne comme sous le Directoire, il n'était pas encore dans l'aisance, ainsi que nous le prouve une lettre écrite à Benoist-Cavay au mois de juin 1806, dans laquelle M^{me} Benoist réclamait une somme que lui devait M. Patrocles, de la Guadeloupe, somme qu'elle avait avancée pour payer la pension des deux petites Patrocles, dont elle avait la complaisance de s'occuper pendant leur séjour à Paris. « Je suis en avance de 6.000 et quelque cent livres et cela s'accroît chaque mois, nous n'avons que notre revenu et cet état d'avance nous gêne beaucoup dans ce moment surtout où il faut changer de logis. M. Daru, intendant de la liste civile, nous déloge avec les bureaux, je n'aurai que 1.200 livres d'indemnité et cela ne peut pas payer notre logement (1). »

L'ordre d'évacuer l'hôtel d'Angiviller avait été signifié à ses habitants, le quinze avril 1806; on y relève parmi la liste des personnes sommées par exploit d'huissier, le passage suivant : « 6^o à la D^e Le Roulx-Delaville locataire d'une maison size à Paris à l'angle de la rue de l'Oratoire et de la place du muséum

(1) *Archives du Château d'Azy.*

côté de la rue du Coq-Saint-Honoré où elle est demeurante en son domicile parlant à une femme qui m'a dit son nom de ce sommé... » (1). Est-ce M^{me} Benoist qui avait longtemps comme peintre gardé son nom de jeune fille, ou bien sa mère ou sa tante, la veuve du sénateur ? Il est difficile de le savoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'artiste, recevant une indemnité de 1.000 francs par an (2), alla demeurer « rue Coq-Héron n° 5, dans l'ancien hôtel du Parlement d'Angleterre » ; le déménagement avait eu lieu en décembre, et, en janvier et février 1807 elle s'installait dans le nouveau local, comme nous le voyons dans sa correspondance (3) avec son mari. Les citations de ces lettres paraîtront peut-être un peu longues, mais ce sont les seules qui nous peignent l'existence intime de l'artiste ; écrites chaque soir, adressées à un tel correspondant, elles ont un

(1) Voir *Pièces justificatives VI*.

(2) Voir *Pièces justificatives VIII*.

(3) Toute cette correspondance de M^{me} Benoist nous permet de saisir son caractère aimant, vif et énergique. Dans ce printemps de 1807, M. Benoist était à Angers où il avait été appelé par la mort de sa mère et où la maladie de son père lui faisait prolonger son séjour. Nous devons à cet événement la lettre suivante qui nous dépeint le caractère bien féminin de l'artiste :

« 28 janvier, 10 heures. — Je vous en conjure écrivez-moi tous les courriers, je compte les heures, j'envoie chez le portier 50 fois, j'ai la tête perdue depuis deux jours de ne pas recevoir de vos nouvelles, vous sachant dans une position si pénible et abandonné à vous-même. Voulez-vous de moi ? dites oui et je pars. Vous voyez que le ministère vous donne du temps et que je puis aller vous trouver. Mon pauvre ami n'avez-vous pas besoin de votre Laville, n'est-elle pas la consolation de vos chagrins, ne vous a-t-elle pas donné des enfants adorables ? pensez à tout cela et prenez du courage et de la résignation. Vous avez conservé vos parents heureux, fortunés, ils ont joui de votre considération, de votre mérite, ils ont vu leurs petits-enfants, ils ont été entourés de respects et d'amour. Dieu leur a donné une longue vie bien heureuse et bien considérée, ne vous plaignez donc pas et donnez à vos enfants le même exemple et les mêmes regrets à un terme aussi éloigné. Du courage, mon ami, du courage, vous m'avez tant prêché cette vertu et mon père n'avait que 56 ans, je pouvais encore le voir longtemps, je m'en flattais du moins, je l'ai perdu et vous m'en avez consolée, n'aurais-je pas le même pouvoir ? »



PORTRAIT DE M^{me} LACROIX-SAINT-PIERRE

par M^{me} Benoist

(Appartient à M. de la Couperie.)

caractère d'intimité et de franchise qui en font un véritable journal.

« *Sans date, probablement décembre.* — Il faut déloger de l'hôtel d'Angiviller, vous me désolez et ces tableaux, il faut que j'emporte tout cela.

« Ah ! que j'ai d'humeur contre la peinture. Vous avez toujours la crainte de favoriser votre femme.

« Adieu, mon ami, vous voyez que je suis ce matin dans les impatiences et écrasée de besogne. Pelletier me presse et me poursuit pour lui et pour son père, Casa-Bianca pour le sien. Eléonore (1) que je commence mercredi. En vérité je voudrais dix bras et je n'en aurais pas trop.

« Venez m'apporter les deux vôtres, mon ami, vous y recevrez avec quelque plaisir votre nichée. Tendres respects à votre père. Respects, tendresses et amitiés, distribuez cela savamment avant de partir. »

« *15 janvier.* — Rien de nouveau ici. J'ai vu Molitor (2), il doit me rendre réponse pour mes glaces ; il n'a pas d'ouvriers pour finir mon fauteuil, la conscription enlève tout. J'aurais les tables dans la semaine. Mes voisins sont d'une attention, d'une bonté charmante. M^{me} Clavier a passé la soirée avec nous hier. J'ai vu Labonardière, il a été bien malade et fait peur de changement. Je n'ai pas vu Louis (3) et je

(1) Femme de chambre de M^{me} de Jully la belle-sœur de M^{me} Benoist.

(2) Molitor, tapissier-ébéniste.

(3) Probablement Louis (baron Joseph-Dominique), né à Toul en 1755, mort à Bry-sur-Marne en 1837; d'abord prêtre, il émigra en 1791. Conseiller d'Etat en 1814, ministre des Finances en 1814, il fut conservé à ce poste par Louis XVIII, le suivit à Gand et fut de nouveau ministre en 1819, 1830 et 1831. Pair de France en 1832.

m'en étonne. Je n'ai vu Derenaudes (1) qu'une fois.

« La tête de Pelletier est ébauchée, il est comme un fou, il se fera pendre ou écorcher pour soutenir que M^{me} Benoist est le premier talent de ce pays-ci. Il a vu dessiner, peindre, et il n'y a là pas de David ; il est enchanté, la tête est belle, j'en suis contente.

« Ma mère est bien touchée de ce que tu me dis pour elle, elle t'aime de toute son âme et ne saurait t'aimer plus.

« Je ne puis non plus t'offrir davantage, mon bien cher ami, je t'embrasse, te désire près de nous et trouve comme toi que les jours sont des mois ; pense à nous, reporte ta pensée sur ce qui te reste ici, sur tout ce qui te chérit. Songe combien tu es nécessaire à cette petite colonie dont tu es l'âme. »

« 22 janvier. — Notre appartement s'arrange, tout cela sera propre et charmant, j'ai commandé les chaises de paille, Molitor travaille à mon fauteuil et aux tables. Les lits sont recardés et reconstruits, les petits seront bien. Je travaille à mon ébauche de Casa-Bianca, elle sera finie cette semaine.

« Félix (Lepelletier) est frappant et dans le ravissement de son portrait, il en radote (2). »

Les lettres de cette époque mériteraient d'être données entièrement, ce sont les seules que nous possédions écrites de Paris, au milieu de la fièvre du travail. Celles que nous avons pour les années suivantes sont

(1) *Desrenaudes* (Martial-Borye), homme politique, né à Tulle en 1751, mort à Paris en 1825. Appartint d'abord à l'Eglise puis, protégé par Talleyrand, entra au Tribunal en l'an VIII. Il fut garde des archives à la bibliothèque du conseil d'Etat, conseiller de l'Université et censeur impérial.

(2) Lettres communiquées par M. Henry Cochin.

écrites de l'Anjou, pendant les mois de vacances, elles donneront toujours des renseignements sur la femme, elles n'en donneront plus sur l'artiste.

« 28 janvier. — Le voisinage de M. et M^{me} Clavier (1) est pour moi très agréable, ils viennent faire des soirées de bonnes causeries et vous en serez content. Louis se fait excuser de n'être point venu, il est écrasé de besogne. M. et M^{me} Dumoutier sont venus nous visiter, les deux filles sont charmantes, l'aînée est mariée, l'autre est belle et dessine fort bien ; la fille de Pelletier est à l'atelier, elle m'étonne de progrès, le père est ébauché et d'une parfaite ressemblance. Je vais me mettre à finir Casa-Bianca.

« Capelle (2) vient nous voir souvent, il a mené Henriette hier voir *Héraclius*. Apparizio (3) fait son esquisse dans mon atelier, de son projet des *Captifs* ; c'est composé à ravir. J'ai du soleil dont j'enrage, je n'aurai donc un bon atelier que quand nous aurons *pignon sur rue*. Enfin je m'arrangerai tant bien que mal. Je reçois une lettre des petits (4), Prosper est 2^e et Denys 5^e,

(1) *Clavier* (Etienne), né à Lyon en 1762, mort à Paris en 1817. Magistrat et helléniste, membre de la 3^e classe de l'Institut en 1809, professeur au Collège de France en 1811. Sa fille épousa Paul-Louis Courier.

(2) *Capelle* (Guillaume-Antoine-Benoist, baron), né à Salles-Curan Aveyron) en 1773, mort à Montpellier en 1843, entra dans l'Administration après le 18 brumaire, fut ministre des Travaux publics en 1830.

(3) *Aparicio* (José), peintre espagnol, 1773-1838. Entra à l'atelier de David en 1800. Son maître lui prêtait un de ses ateliers pour travailler, mais quand Napoléon renvoya les artistes du Louvre, Mme Benoist lui offrit l'hospitalité. Son tableau des « *Captifs* » est au musée de Madrid.

(4) Les deux fils de M^{me} Benoist étaient alors à la pension Hix, et nous trouvons un souvenir de ces années d'études dans une lettre d'Alfred de Vigny à M. de Clérambault datée du 28 juillet 1856 :

« Je te prie de dire à Marie qu'elle apprenne à ses enfants qui, dit-on, sont une couvée de rossignols, le *Vivat Imperator*, de Méhul. C'est le plus beau de tous, je le chantais avec une voix d'enfant de

ils demandent des nouvelles de papa et de grand-papa, ils sont inquiets, je vais leur envoyer votre lettre et des nouvelles détaillées, car ils ne viendront pas samedi devant avoir 4 jours de congé au Carnaval, cela me fera grand chagrin de passer ce dimanche sans eux. J'irai sûrement les voir. »

4 février.

« Heine et Capelle se désolent de votre absence au moment des nominations. Je vois peu de monde. M^{me} Moreau voulait que j'allasse dîner chez elle samedi, j'ai refusé. On est déjà dans les grands dîners de Carnaval et mon costume si noir me rendrait un épouvantail ; j'aurai mes petits quatre jours, voilà mes bonnes et délicieuses fêtes.

« Grand bal dimanche pour l'Impératrice chez votre ministre, il y a déjà mille billets d'envoyés. Rien autre à vous dire cher ami ; travailler, dîner avec ma mère et ma sœur, vous écrire le soir et recevoir une ou deux personnes voilà ma vie, elle n'est pas variée, mais elle est calme ; vous nous manquez vous le savez

chœur lorsque j'étais écolier avec des élèves dont l'un était M. de Ravignan (dont je viens d'entendre les prières éloquentes il y a peu de temps aux Tuileries), l'autre un peu moins pieux, qui était, comme toi, assis dernièrement près du canapé où j'étais retenu dans l'attitude de Philoctète : c'est M. de Moncorps ; l'un des autres élèves qui chantaient avec moi ce beau *Vivat* se nommait Hérold et est devenu le grand compositeur que tu sais ; un autre petit enfant blond s'appelait Denis Benoist (ne sais-tu pas sa vie politique et parlementaire ?). Il y avait aussi dans ce chœur, Alfred d'Orsay, qui vient de mourir ici, aussi jeune et aussi beau que lorsqu'il avait 13 ans, et, parmi les voix les plus angéliques, deux jeunes Russes, les petits princes Mathieu et Serge Mourawieff, ils étaient fort mes amis, ces camarades de billes et de balles, et leur destinée a été moins douce que celle des autres. Tous deux, colonels de la garde impériale russe, ont conspiré à l'avènement au trône du tsar Nicolas. L'un a été pendu sur place et l'autre envoyé à pied, avec un boulet à la jambe, en Sibérie, où il est encore.» (Léon Séché : Alfred de Vigny et les Jeunes Filles ; *Annales Politiques et Littéraires* du 13 mai 1913.)

bien, mais je respecte votre séjour et les causes qui le prolongent. »

« 9 février. — J'ai mes petits ici, ils sont si contents, surtout de s'être retrouvés ; rien de plus touchant que les caresses de Denys à son frère, que son inquiétude de n'avoir pas une bonne place et d'avoir perdu son temps. « Rassure-toi, dit l'autre, tu es très fort, tout le monde le dit à la pension, et j'aimerais mieux savoir en thème ce que je sais en version. » Nous écoutons ce débat qui nous les a rendus tous deux plus adorables. Hier grande occupation de la chambre, on m'a demandé d'y donner un goûter, Carnaval réclamait cette petite faveur et tout a été disposé ; ils se sont mis à frotter leur chambre, à la ranger, couper, pousser, clouer gravures par ci, plâtres par là et tout cela fait, il a fallu monter, donner le coup d'œil, ils étaient rouges de ravissement ; j'ai montré mon étonnement en proportion, j'ai regardé tous les coins, leur distribution, j'ai tout approuvé comme étant le mieux possible. J'ai donné des oranges, des bonbons, ils ont eu des brioches, le cidre, et le bonheur parfait à recevoir dans leur petite chambre. Qu'à cet âge la joie est naïve ! Le bon Apparizio a fait grand tapage avec eux, ils l'ont mis en femme avec les jupes de Marguerite (1), Prosper en marmiton, Denys en petite fille ; puis on a mis Prosper en femme, il n'a jamais voulu paraître. Poucette était en Pierrot et cette joyeuse bande est venue nous surprendre dans le petit salon....

« Beugnot est venu hier, il est ravi du portrait de

(1) Cuisinière de M^{me} Benoist.

Félix Lepelletier ; il est venu nous disant qu'il avait cent affaires, il est resté 3 heures ; M. Musard ne ferait pis, il m'a fort amusé, il a bien de l'esprit, il dit que sa femme fait une moue d'une aune pour mener sa fille au bal, et, là-dessus les contes les plus drôles.

« Je vous écris un peu follement, mon ami, je suis entourée de ces jeune fous, la maison en tremble et je leur demande grâce ; ils ont été si tristes et les émotions pénibles pourraient leur faire mal, je ne cherche pas à les y ramener. Nous parlons de vous souvent, à toute heure, les petits prennent de suite une petite figure triste et les grands yeux de Prosper se mouillent. Je parle masques et la joie renaît. Heureux âge pour la mobilité des sensations et le peu de durée des peines.

« La lampe (1) sera allumée aujourd'hui, maman l'a promis, il a fallu votre ordre pour cela ; je ne voulais pas que le salon fût habité qu'à votre retour.

« Ils sont fous ces petits, les voilà au débotté d'une bourriche, un lièvre et deux poulardes, je la crois de vous. Oui j'ai du soleil comme à l'hôtel d'Angiviller, que faire ! le souffrir, vous êtes bien aimable de vous en inquiéter. »

« 10 février. — Hier la lampe a été allumée, elle produit l'effet le plus agréable, elle donne une très grande clarté et, ce qui me charme le plus, c'est le bel effet qu'en reçoivent les tableaux. Je regrette d'habiter ce salon avant que vous jugiez de l'effet, mais vous l'avez désiré et hier nous avons fait la répétition :

(1) Probablement une lampe Carcel, inventée à la fin de 1800 par un ouvrier horloger de ce nom.

voilà bientôt un mois que vous êtes parti et ce que vous me dites de l'espérance de votre retour me charme, venez mon ami, nous allumerons la lampe, j'en suis très contente et vous en remercie pour le plaisir qu'elle m'a fait (1). »

Cette correspondance nous montre l'ardeur de l'artiste pour son art. Malheureusement de tous les portraits dont elle parle nous n'en avons retrouvé qu'un, celui du général Casa-Bianca, qui existe encore chez ses descendants. Ce portrait a une allure un peu froide, qu'il faut peut-être attribuer au caractère du modèle. La tête est énergique et donne bien l'idée d'un homme sévère et rigide, les mains sont blanches comme celles d'une femme ; le général en était très fier et a certainement tenu à ce qu'elles fussent en évidence.

*
* *

M^{me} Benoist continuait à recevoir des commandes officielles. En cette année 1807, elle commença le portrait de la princesse Borghèse, l'un de ceux qui lui firent le plus d'honneur, comme le prouve la lettre suivante adressée à son mari :

« J'ai vu David, il m'a fait passer une bonne journée et une bonne nuit ; d'abord la Princesse qu'il n'avait pas vu terminée, il en est même très content ; C'est un tableau, dit-il, qu'il ne faut pas donner à moins de 12.000 francs, qu'il faut exposer et dont le ton est très

(1) Lettres communiquées par M. Henry Cochin.

savant, d'un dessin d'une finesse. J'ai joui des éloges du Maître, il aime aussi beaucoup la *Belle*, il est très content de Gall (1); il aime beaucoup aussi le père de P... et dit que c'est un beau tableau, ainsi vous voyez, mon ami, qu'il m'a rendue heureuse en peinture (2). »

Ce portrait est conservé au Musée de Versailles, dans la salle où sont réunis les portraits de la famille de Napoléon et l'on peut constater qu'au milieu de cette série, à laquelle ont collaboré des pinceaux beaucoup plus célèbres, celui de M^{me} Benoist tient un rang honorable.

La princesse est assise sur un canapé de velours rouge et accoudée sur un coussin, elle porte une robe de satin blanc brodé, ornée d'une broderie vert et or et d'un manteau de cour en satin blanc brodé d'or. Le mouvement est simple et naturel; la tête se détache sur un rideau de velours vert très sombre le visage, surmonté d'une lourde couronne de perles, est peut-être un peu rose et d'expression insignifiante. Les étoffes sont fort belles. Le satin est chatoyant sous les effets de lumière et les ornements d'or brillent d'une façon discrète tout en étant traités avec un soin et un fini extrêmes. Le blanc de la robe se marie bien avec le rouge du canapé sur lequel il ressort, sans cepen-

(1) Gall (Franz-Josef) né à Tiefenbrunn (Grand-Duché de Bade) en 1758, mort à Paris en 1828. Exerça la médecine à Vienne, dans différentes villes d'Allemagne et à Paris. Convaincu d'une relation entre la forme du crâne et les facultés, il développa ce système sous le nom de Phrénologie et fut combattu par Laënnec et Cuvier.

(2) Lettre communiquée par M. Henry Cochin. Cette lettre, datée du 7 avril, est de l'année 1808, puisque le Dr Gall n'arriva à Paris que le 30 octobre 1807.

dant être trop éclatant, et le manteau de satin se déploie en larges plis soyeux et ondoyants, qui donnent de la majesté à l'ensemble de la figure et font paraître tout petits les pieds posés sur un coussin de velours rouge. Par le rideau relevé, on aperçoit des cimes d'arbres et un ciel bleu ; derrière le canapé se voit un grand lampadaire doré.

C'est un véritable tableau, où la tête disparaît dans un ensemble de luxe solennel.

Un autre portrait de la princesse Borghèse, par Robert Lefèvre, se trouve placé à Versailles, près de celui de M^{me} Benoist ; la princesse y est représentée debout, la main posée sur une console où se trouve placé un buste de Napoléon. La jupe de satin bleu pâle est recouverte d'une robe de velours d'un bleu gris plus sombre, et le visage se détache sur un rideau de velours bleu foncé ; cette symphonie de bleu est rompue par la teinte rouge sombre du canapé qui occupe le fond. La robe est d'un joli ton, mais les plis en sont raides et peu soyeux ; la pose manque de naturel, les mains sont maniérées, la tête d'une peinture froide est aussi insignifiante comme expression que celle de M^{me} Benoist, la belle Paulette étant incapable d'en avoir, et, ce qui nuit complètement à l'ensemble du tableau, c'est l'immense buste de Napoléon, plus grand que nature, posé en pleine lumière et faisant une tache blanche d'une trop grande importance à côté de la figure principale.

Le hasard a placé côte à côte, dans cette salle du Musée de Versailles qui réunit les portraits de la famille de Napoléon, celui de la princesse Caroline par M^{me} Le Brun et celui de la princesse Pauline par M^{me} Benoist. Nous pouvons ainsi juger le maître et

l'élève, dans deux œuvres absolument semblables, astreintes aux mêmes proportions et à une certaine unité de composition. Remarquons d'abord qu'il n'existe plus maintenant chez l'élève aucune influence de son premier maître; elle a rejeté complètement tous les souvenirs du XVIII^e siècle que nous avons vu si longtemps persister dans sa peinture, elle est tout à l'école de David : la pose, l'exécution ont la froideur et la solennité de cette école.

Si l'on rapproche les deux portraits des princesses Caroline et Pauline, peints par M^{me} Le Brun et par M^{me} Benoist, l'élève l'emporte dans le rendu des étoffes; le pinceau de M^{me} Le Brun, qui a gardé son charme dans les chairs, ne l'a plus dans les vêtements, la touche s'est alourdie. La jupe bleu pâle tombe rigide en gros plis droits comme ceux d'un satin trop lourd et trop beau; le manteau rouge est terne, il n'a point de reflets! Que nous sommes loin de la robe de Marie-Antoinette. La robe gonflée et ballonnée rappelle encore les derniers « paniers » du règne de Louis XVI. Au contraire, la robe de satin blanc de la princesse Pauline est souple et chatoyante; elle suit les formes du corps sans trop les accuser; les broderies vert et or lui donnent des reflets d'eau limpide, tandis que le manteau, également blanc, prend des reflets plus chauds par ses broderies d'or et se masse en gros plis soyeux, vibrants et largement peints. M^{me} Benoist, troublée, hésitante lorsqu'il fallait peindre la tête d'après la princesse, agacée peut-être des caprices du modèle et ne sachant pas se reprendre, aussi bien que son maître, une fois au travail, se sentit plus à l'aise, plus elle-même lorsqu'il fallut exécuter cette robe qui, modèle docile, ne montrait aucun caprice.

Ce portrait, une de ses œuvres les plus importantes, l'occupa de longs mois, car il est signé et daté de 1808 et elle y travaillait déjà l'année précédente. Dans une lettre du 6 octobre 1807, elle écrit à Benoist-Cavay : « Je travaille aussi beaucoup, je fais dans ce moment la princesse Borghèse, sœur de l'Empereur, qui est bien jolie (1). »

Dans cette même lettre elle dit encore : « Le tableau de Sa Majesté est placé à Brest, et il a eu beaucoup de succès. » Nous sommes, en effet, arrivés à l'époque où M^{me} Benoist fit plusieurs portraits de l'Empereur pour les préfetures. On a beaucoup parlé de ces portraits, on a dit que l'artiste avait un atelier où elle les faisait exécuter et il s'est, à ce sujet, propagé des bruits dont nous ne nous ferons point l'écho (2).

De tous ces portraits, bien peu subsistent encore. Celui de Brest, a disparu ; un autre, commandé en 1807 par l'Empereur pour la ville du Mans (3), ne se retrouve pas davantage, Il ne reste que celui commandé en 1808 par la ville d'Angers : il est maintenant au musée de la ville.

Si nous ignorons la destinée de tous ces portraits, nous savons que l'artiste y a travaillé consciencieusement car nous en relevons de nombreux croquis sur ses albums. D'abord celui du portrait de l'Empereur par Gérard, très sommaire, mais portant, au crayon, les indications de couleurs pour le costume impérial, puis l'étude de la pose adoptée : l'Empereur debout, une main sur son trône, tient son sceptre de l'autre. A côté de ces dessins d'ensemble, il faut citer des

(1) *Archives du Château d'Azy.*

(2) Voir *Pièces justificatives XIII.*

(3) Voir *Pièces justificatives IX.*

dessins très finis pour les différents détails du tableau : le trône avec tous ses ornements, le baldaquin et des motifs séparés du collier de la Légion d'Honneur. Le tout annoté pour les couleurs; enfin un grand dessin au lavis fait spécialement pour l'étude des draperies.

Nous voyons par là que ces portraits furent une grande préoccupation pour l'artiste; mais ce sont encore des portraits officiels et leur disparition peut nous laisser indifférents. Combien il serait plus précieux de retrouver les portraits conservés dans les familles qui, plus intimes, plus familiers, sans aucune pompe officielle, donneraient la véritable note du talent de M^{me} Benoist!

*
* *

Au commencement de septembre 1808, le beau-père de M^{me} Benoist étant au plus mal et son mari n'ayant pu obtenir l'autorisation de s'absenter du ministère, elle se rendit avec ses deux fils à Angers d'où elle écrivait chaque jour les tristes nouvelles. Aussitôt après la mort de M. Benoist père, elle se rendit à Chateaubriant, chez sa belle-sœur M^{me} de Jully. L'artiste reprit alors ses droits. C'était le moment du Salon; il avait fallu tout quitter, pour partir, mais il serait peut-être encore temps d'exposer; on n'était qu'aux premiers jours de septembre.

« Quelle lettre tu as reçue hier, cher ami, quel double chagrin pour moi de ne pas être près de toi dans cet affreux moment! Si tu avais pu juger comme

moi de l'état de ton père, tu aurais désiré sa mort, tant de souffrances la rendaient nécessaire. Le dernier jour il n'éprouvait plus rien, et à la fin de sa vie, il a retrouvé le calme que devait éprouver une si grande vertu ; le service s'est fait plus tôt à cause de la fièvre putride ; il a eu lieu le soir mardi à 6 heures. Nous avons été à celui du lendemain où ta sœur a assisté, nos enfants faisaient le lugubre ornement de cette cérémonie, chacun me parlait de leur maintien, leur tenue a été parfaite, point de grimaces, rien d'affecté, ils sont bien partout.

« Nous sommes partis immédiatement et je t'avoue que rien ne m'a été plus pénible que de coucher dans cette maison. Je respire ici et mon pauvre cœur de mère est plus en repos pour la santé de mes enfants. Je craignais pour eux le mauvais air. Le bon air, ce beau lieu, ces belles prairies m'ont rafraîchi. Les enfants sont déjà gais et contents, pensant au plaisir à la Brète, la pêche, les promenades, Denys est comme un petit fou et je n'ai garde d'arrêter ces élans de l'âge et de le ramener à des idées pénibles....

« Je voudrais que tu puisses voir Denon (1) pour lui expliquer ma position et lui demander la permission de remettre Gall à la moitié du Salon.

« Mille caresses à ma petite, je ne l'ai pas désiré à Angers, mais ici je voudrais bien la tenir, mille amitiées à Henriette et à son mari, parle de moi à Dere-

(1) *Denon* (Dominique Vivant, baron), né à Chalon-sur-Saône en 1747, mort à Paris en 1855. Graveur à l'eau-forte, conservateur de la collection de pierres gravées laissée par M^{me} de Pompadour au roi. Secrétaire d'ambassade à Saint-Petersbourg, envoyé en mission en Suisse et à Naples. Reçu à l'Académie des Beaux-Arts en 1787 ; suivit Bonaparte en Égypte, directeur général des Musées, destitué à la Restauration.

naudes et à tous ceux qui veulent bien s'occuper de moi ; dis quelque chose de souvenir à nos domestiques je demande à Henriette de s'occuper de leur deuil. »

Quelques jours plus tard, elle écrivait : « J'attends le jugement de David ; pour moi c'est la suprême loi.... Je voudrais bien être rassurée pour mon Salon, mais ce Denon voudra-t-il ? Je suis fâchée que tu ne l'aies pas rencontré, cela est tout différent, on refuse par écrit et tout s'aplanit en causant. J'attends avec bien de l'inquiétude le résultat, si vous pouviez y passer, je n'ose vous tourmenter, mais j'en suis bien occupée. »

Et, le 21 septembre, elle disait : « J'espère arriver à temps encore pour finir Gall. As-tu vu David ? prie-le de venir et demande-lui s'il est content de la tête, car s'il y avait beaucoup à retoucher, je n'en aurais pas le temps et ce serait inutile de me presser. Va un matin à huit heures le chercher, conte-lui toutes nos affaires. Ce voyage qu'il a fallu faire et s'il dit : il faut qu'elle revienne, deux ou trois jours suffisent, écris-le moi de suite ; prie-le de voir si les glaces de la..... ne sont pas enlevés. Enfin tu jugeras par ce qu'il te dira si je puis laisser ce Salon où mettre de l'importance à y mettre.

« Si Gall n'est pas très, *mais très bien* et qu'il faut trop de temps pour terminer, j'y renonce, et tu sais que pour les choses qui me font le plus de peine quand j'ai dit : il le faut, mon parti se prend sans murmurer.

« Je suis ravie de savoir enfin cette bonne Laville avec un garçon (1) : quelle joie pour Larrey ! dis à ma

(1) Devenu le baron Hippolyte Larrey.

sœur mon chagrin de ne pas être près d'elle. Prosper demande qu'on l'attende pour faire ce petit chrétien. Il voulait partir, ce bon petit, quand il a vu la lettre et que tu étais souffrant. Ils sont charmants, ta sœur en est folle presque autant que du Minet, ils ont été à la Brette avec leur oncle et ont pris près de cent oiseaux (1). »

Fut-ce l'avis de David, ou bien Denon n'avait-il pas donné l'autorisation nécessaire ? Il est certain que le portrait du Dr Gall ne fut pas exposé au Salon de 1808 ; le livret ne porte pas le nom de M^{me} Benoist.

Ce portrait, que possède M^{me} de Quincey, occupait l'artiste depuis de longs mois ; déjà dans une lettre du 12 mars nous lisons : « Mon pauvre Gall est très mal et c'est en sortant de chez moi ; je le trouvais très rouge, il a une fièvre nerveuse, avant-hier il ne reconnaissait plus personne, j'en suis bien occupée, il a beaucoup de chagrin et cela fait d'autant plus de mal qu'on le cache davantage. » Et le 9 avril elle écrit encore : « Mon pauvre Gall est au lit avec la fièvre (2). »

Le célèbre phrénologiste venait alors d'arriver à Paris pour y développer sa théorie ; il se fit plus tard naturaliser français. Le portrait de M^{me} Benoist est curieux puisqu'il le représente au moment de sa célébrité. Le docteur, entièrement vêtu de noir, est assis, les jambes croisées, dans un fauteuil, auprès d'une table chargée de livres et de journaux sur laquelle il appuie le coude droit tandis que la main élevée en l'air semble souligner la parole. On sent que

(1) Lettres communiquées par M. Henry Cochin.

(2) Lettres communiquées par M. Henry Cochin.

le savant a été pris dans un de ses gestes familiers, alors qu'il expliquait sa doctrine. La tête est expressive ; le regard en est doux et fort pénétrant, — on le sent ressemblant. L'œuvre est solidement peinte, tout à fait dans la manière de David, un peu travaillée cependant : elle dut être longuement retouchée par l'artiste, et sans doute sur les conseils de son maître.

*
* *

Pour les années qui vont suivre, nous possédons moins de renseignements sur les ouvrages faits par l'artiste : elle continua certainement à faire de nombreux portraits, mais ils ne sont pas encore retrouvés. Ainsi que nous l'avons dit, la correspondance dont nous citons des extraits sera presque toujours maintenant écrite de l'Anjou où M^{me} Benoist allait chaque année passer l'automne, au château de La Motte (1) qui était une terre de plaisance et de rapport dont M. Benoist avait hérité à la mort de son père. Elle s'y rendait pendant les mois de septembre et d'octobre pour surveiller les vendanges, ordonner les coupes de bois, faire faire les plantations. Loin de Paris, occupée seulement de ses travaux champêtres, elle parle peu peinture, n'en fait pas du tout : à peine peut-on noter çà et là une allusion au Salon.

La France était alors dans une période de calme, l'empire était à son apogée, l'Empereur venait d'obtenir la main d'une archiduchesse ; le luxe et la gaité

(1) Commune de Baracé, canton de Durtal, arrondissement de Baugé (Maine-et-Loire).



PORTRAIT DU DOCTEUR GALL
par M^{me} Benoist
(Appartient à M^{me} la Comtesse de Quincey.)

régnait à la cour et à Paris, la France était en paix avec l'Europe; la guerre qui continuait en Espagne semblait lointaine.

M. Benoist était devenu directeur du personnel au ministère, Larrey était rentré à Paris le 18 novembre 1809 pour y rester jusqu'au 24 février 1812, il avait obtenu quelques faveurs de l'Empereur et sa femme avait pu quitter ses pinceaux de miniaturiste et se donner entièrement à ses enfants. Les deux ménages intimement liés, vivaient très unis, nous en trouvons le témoignage dans l'anecdote suivante, racontée par l'historien de Larrey.

« C'était au moment des fêtes du mariage de Napoléon avec Marie-Louise. Larrey, étant avec sa belle-sœur au bal masqué des Tuileries, fut accosté par l'Empereur en domino. Napoléon aimait ainsi à intriguer les personnes de son entourage qui, naturellement, s'empresaient de ne pas le reconnaître. Après avoir parlé à Larrey, qui s'était hâté de se nommer, il s'adressa à sa compagne, qu'il prenait pour M^{me} Larrey, et lui dit quelques mots sur son mari à propos d'un fait qui s'était passé à un dîner de la Cour.

« Emilie se mit à rire. Elle aussi avait reconnu l'Empereur, et comme elle était très fine et non moins ambitieuse, elle n'eut garde de laisser échapper l'occasion : elle déclina immédiatement son nom.

« Il faut donc, Monsieur, que je me nomme aussi ? Je ne suis pas M^{me} Larrey, je suis sa belle-sœur, Emilie Benoist, et je n'ai pas à veiller sur la vertu de mon beau-frère, qui est du reste un homme de mœurs sévères et de principes rigides. Nous connaissons l'histoire à laquelle vous faites allusion, et elle ne nous inquiète pas; nous savons qu'il a été retardé

par une bonne action. Mais puisque vous paraissez connaître l'Empereur, et que vous avez l'air très bon, ajouta-t-elle en insistant sur le qualificatif, vous devriez bien lui rappeler que le baron, ici présent, lui a demandé la croix pour mon mari qui s'en est rendu digne par ses services à son ministère et son attachement pour Sa Majesté. »

« L'Empereur était pris à son propre piège, mais il supporta galamment le choc. Il connaissait comme tout le monde la belle Emilie par les vers de Demoustier, et aussi parce qu'elle avait fait un portrait de lui sous le Consulat. Il savait qu'elle était une artiste estimée, et que Benoist était un laborieux administrateur. « Je n'ai pas, Madame, l'influence que vous pensez. » Et il ajouta après une pause : « Mais vous avez en Monsieur votre beau-frère un bon protecteur, et s'il veut se charger de rappeler votre désir à l'Empereur, je ne doute pas qu'il ne vous donne satisfaction. » Et mettant fin à l'entretien, il se retira. »

M. Triaire, qui conte cette anecdote, se trompe quand il ajoute : « La promesse qu'il n'oublia pas, parce que Larrey la lui rappela plusieurs fois, fut tenue, et Benoist reçut en effet la Légion d'Honneur quelque temps après (1). » M. Benoist ne fut pas décoré sous l'Empire, mais sous la Restauration ; quant à l'intervention de Larrey en faveur de son beau-frère, on n'en peut douter, puisque quelques années plus tard, en 1813, après l'affaire des mutilés de Bautzen où il avait joué un si beau rôle, sans craindre d'encourir la disgrâce de l'Empereur, nous voyons par

(1) Paul TRIAIRE, *Dominique Larrey*, p. 506.

la lettre suivante, adressée à sa femme, qu'il intercédait encore pour M. Benoist.

« Le 7 (1) au lever, à 9 h. du matin.

« ... Je n'avais pas vu l'empereur depuis l'affaire des soldats. Il me reçut à merveille : « *Vous devez être content*, vos hôpitaux n'ont presque pas eu de morts. « — Je suis très satisfait, sire, lui dis-je, si Votre Majesté est contente de mes services, je lui demande une faveur. — Que voulez-vous ? Parlez. — La place de maître des requêtes pour M. Benoist, mon beau-frère du ministère de l'intérieur. — Ah ! il est votre beau-frère, c'est un homme de mérite, il a de la réputation, mais je ne puis vous accorder cette place, j'en suis fâché, mais je ne suis pas content de ces bureaux-là. — Sire, mon frère vous sert avec honneur et dévouement depuis 14 ans. — Oui, mais je ne suis pas content des bureaux du ministère. » Il m'a salué de la tête avec l'air du regret, il a pris ma demande ce qui est de bon augure et m'a donné quelques espérances. M. Daru qui était là m'a promis si elle lui est envoyée de faire un rapport favorable. S'il avait été mal pour Benoist, il y aurait répondu tout autrement. Sa figure a toujours été gracieuse, mais j'aurais voulu réussir et vous porter à tous de la joie (2). »

Nous avons vu dans l'anecdote du bal masqué, M^{me} Benoist désignée par le nom d'Emilie; il semble bien en effet que ce nom sous lequel Demoustier l'a

(1) De juillet probablement, l'affaire de Bautzen ayant eu lieu en juin.

(2) Lettre communiquée par M. Henry Cochin.

chanté lui est resté. Ses descendants le lui donnent fréquemment et même de son vivant, on la nommait ainsi, comme le prouve la lettre suivante que lui adressait une de ses parentes, le 14 juillet 1808.

« Brière (1) me dit, ma chère Emilie, que tu avais fait sensation à Lisieux, je ne m'étonne pas de l'empressement que l'on te témoigne, qui pourrait te connaître et t'accueillir froidement ! en laissant à part les colifichets parisiens, il reste à ma chère nièce, son heureux caractère, son bon cœur et mille qualités aimables qui la feront distinguer dans tous les temps et dans tous les lieux (2). »

*
* *

Pour nous guider dans les travaux de M^{me} Benoist à cette époque, nous n'avons que les livrets du Salon et combien d'œuvres sont perdues ! Sur cinq tableaux exposés au Salon de 1810, il ne nous en est parvenu que deux : le portrait de la *Duchesse Napoléone Elisa* (3), au Musée de Versailles, et *La Lecture de la Bible*, au Musée de Louviers.

La *Duchesse Napoléone Elisa*, est un agréable portrait d'enfant. La petite princesse, qui tirait son chariot chargé de fleurs dans les allées du parc, l'a abandonné pour saisir une tourterelle qu'elle presse contre elle dans un geste affectueux. Le mouvement est joli, gracieux ;

(1) Brière d'Azy, dont la fille Amélie épousa Denys Benoist, connu sous le nom de Benoist d'Azy, grand-père maternel de MM. Denys et Henry Cochin.

(2) *Archives du Château d'Azy*.

(3) Princesse *Napoléone-Elisa*, née en 1806, morte en 1869, fille de la princesse Elisa Bacciochi, épousa le comte de Camerata.

le visage aux grands yeux noirs, aux cheveux bruns bouclés, est traité avec finesse; mais le pinceau s'alourdit un peu dans la robe blanche qui manque de souplesse et de légèreté; on ne sent pas la transparence de la mousseline, les plis sont raides comme ceux d'un linge empesé. Dans le paysage du fond, les arbres, d'un vert sombre, s'éclairent seulement au sommet par un reflet de soleil couchant qui dore tout le ciel. Une seule note de rouge vient réchauffer la sobre harmonie des couleurs, c'est le ruban du chariot.

Dans l'autre tableau, *La Lecture de la Bible*, se trahit le goût que M^{me} Benoist prenait pour les sujets de genre. La peinture est traitée tout à fait de la même manière que dans les tableaux précédents, mais le sujet est une simple scène d'intérieur. L'artiste elle-même l'avait ainsi expliqué au catalogue : « Un vieux soldat suisse endort l'enfant de sa fille, pendant que celle-ci lui lit la Bible. » Au premier plan, le vieux soldat est assis tenant sur ses genoux le bébé dont la tête repose sur son bras; tout en le berçant, le vieillard est attentif à la lecture et ses yeux mêmes suivent le texte sur la grosse Bible que sa fille, debout, à côté de lui, lit attentivement, penchée au bord d'une fenêtre. Vêtue d'un costume suisse, les bras nus, un large chapeau de paille garni de fleurs sur la tête, cette jeune femme est gracieuse et jolie; son visage régulier est sérieux et tout à sa lecture. N'est-ce pas là une aïeule des paysannes de Léopold Robert ?

Quand nous songeons que ce fut justement en cette année 1810 que le jeune Léopold Robert entra dans l'atelier de David, il est permis de supposer que l'école du maître austère subissait alors une nouvelle direction; d'où venait cette influence? Rien dans l'œu-

vre de David ne nous l'explique ; faut-il en voir l'origine dans le tableau des *Trois Ages* que Gérard avait exposé au Salon de 1808, et où il avait gardé le costume antique, en exprimant un sentiment tout moderne ? ou est-ce le courant devant aboutir au romantisme qui se faisait déjà sentir ?

La critique parla peu de ce tableau (1).

L'artiste allait continuer à rechercher les sujets de genre : deux ans plus tard elle exposait *La Diseuse de bonne aventure*, actuellement au Musée de Saintes. Voici ce que le conservateur du Musée a bien voulu m'écrire au sujet de ce tableau :

« Cette toile qui ne manque pas de mérite, est trop en dehors du goût actuel, comme sujet et comme peinture, pour attirer l'attention du photographe. Elle représente au milieu d'un paysage d'Italie, agrémenté d'une stèle antique abritée par des arbres, une jeune Italienne (Napolitaine?) tenant un agneau en laisse formée d'une guirlande de fleurs des champs, dans une attitude très attristée, debout devant une vieille Italienne assise au pied de la stèle. Cette vieille femme tient une main de la jeune fille et porte la main droite sur le cœur de la jeune fille. Derrière la vieille, à moitié caché par la stèle, un jeune homme assiste à la scène ; facture très soignée, très léchée. »

L'artiste elle-même avait expliqué ainsi son sujet : « Une vieille femme assise près d'une fontaine dit la bonne aventure à une jeune fille qui est venue la consulter. Un jeune homme écoute attentivement les prédictions adressées à sa maîtresse. Le paysage et l'ar-

(1) Nous relevons seulement cette phrase : « Ce vieux soldat endormant l'enfant, est naturel. »

chitecture sont de M. Mongin (1). » La critique ne laissa pas ce tableau passer inaperçu, elle le nota de la façon suivante : « *La Diseuse de bonne aventure* est également digne du pinceau de M^{me} Benoist. La jeune fille est très jolie ; le paysage et l'architecture de ce tableau, l'un des plus agréables du Salon, font beaucoup d'honneur à M. Mongin. Ils prouvent que cet artiste n'a point voulu faire briller ces accessoires aux dépens des figures. L'éloge ne paraît pas grand ; mais on l'appréciera, en songeant combien peu de peintres, en pareille circonstance, ont su en mériter un semblable. »

Au même Salon, M^{me} Benoist, continuant sa série de portraits de la famille impériale, exposait celui de l'Impératrice Marie-Louise, que le même critique ne manque pas de signaler : « Parmi plusieurs portraits de M^{me} Benoist, on s'arrête surtout devant celui de S. M. l'Impératrice et Reine. » Puis quelques pages plus loin, il ajoute : « M^{me} Benoist soutient sa réputation et c'est beaucoup dire. Quoiqu'on puisse peut-être désirer un peu plus de vigueur dans son beau portrait en pied de S. M. l'Impératrice et Reine, il est impossible de ne pas combler d'éloges l'habile artiste qui a si bien su faire passer sur la toile les grâces de cette auguste princesse (2). »

D'autres furent moins élogieux : « L'artiste, qui a fait preuve de talent, aurait peut-être encore besoin d'étudier la science du coloris ; sa couleur me paraît un peu faible, la figure n'est pas d'aplomb (3). » Ce dernier

(1) Antoine-Pierre Mongin, né à Paris en 1761, mort à Versailles en 1827. Il fut peintre de paysages et de sujets militaires.

(2) Galerie des peintres français du Salon de 1812.

(3) Le Noir et le Blanc.

reproche nous apparaît malheureusement trop juste car, si ce portrait n'a pu être retrouvé, nous en avons deux dessins : l'un de la figure nue et l'autre de la figure habillée. L'Impératrice, debout, pose la main gauche sur le bras du trône et de la droite tient un éventail. Le défaut d'aplomb se fait un peu sentir dans le dessin du nu.

Ce sera le dernier Salon où nous trouverons exposées les œuvres de notre artiste. Nous sommes à la fin de 1812 et déjà l'orage gronde sur la France; le prochain Salon sera celui 1814.

*
* *

M^{me} Benoist passa l'automne de 1812, comme elle le faisait depuis plusieurs années, en Anjou, dans cette terre de La Motte qu'elle se plaisait à embellir. Nous possédons, de ce voyage, une série de lettres intéressantes dont on nous permettra de faire quelques citations, car elles nous font connaître les sentiments de la population à cette époque, si grave, où nous sommes arrivés :

« Du Brisay (1) 22 août 1812.

« Nous partons décidément mardi, mon ami, il faut donner 12 jours à Chateaubriant (2) et je veux arriver à La Motte où j'attends M^{me} Larrey vers le 10 septembre

(1) Chez M. Benoist-Cavay, Le Haut-Brisay, à l'Île-Bouchard (Indre-et-Loire).

(2) Chez M^{me} de Jully, sœur de M. Benoist.

« Dis-moi si Mongin est venu chercher *La Diseuse de bonne aventure*, donne-moi des nouvelles de Pretty et de mes perroquets. »

« La Motte, le dimanche 11 septembre 1812.

« Lacomat a-t-il verni les tableaux? *M^{me} de Vins* est-elle dans son cadre? Je voudrais bien avoir un des angles du Salon, faites ce que vous pourrez pour cela. »

« La Motte, 22 septembre 1812.

« En grâce, n'oubliez pas Denon; mon cœur de peintre commence bien à battre... »

« La Motte, 7 octobre 1812.

« *M^{me} Larrey* est inquiète de son mari, pas une lettre, nous n'avons aucune nouvelle de cette terrible bataille (1). Quelle affreuse chose, M. de Beaumont a là 7 personnes de sa famille et 4 frères! M. de Fitte craint pour son frère et son fils, quelle agonie qu'une pareille attente! Cette position est affreuse, je n'ose te questionner sur le voyage désiré. Ah! pardon, ami, de t'avoir dit que tu m'affligeais; à qui diras-tu ta peine, et qui la partagera plus que moi? je suis bien décidée à t'attendre ici, ta présence est indispensable, ne fût-ce que huit jours. Il faut terminer avec tes fermiers, toi seul peux le faire, annonce à ton ministre que, privé de tous les agréments de la terre, tes affaires réclament impérieusement ta présence; pour moi, je perds patience, quoi, séparés depuis trois mois, le méchant homme!

(1) La bataille de la Moskova qui avait eu lieu le 14 septembre.

« Et toi, je te vois d'ici, pliant à tout avec ton extrême bonté, l'intelligence alors devient un fléau, et si tu étais un employé ordinaire, le congé serait accordé. »

« 2 octobre.

« Larrey écrit à sa femme une longue lettre; il lui dit entre autres choses qu'il est touché de nos bontés pour sa famille, qu'il ne l'oubliera jamais, qu'il n'est pas ingrat. Il a été bien malheureux, bien fatigué, il a amputé en deux jours plus de cent personnes, jamais il ne reverra, espère-t-il, un pareil champ de bataille, il ne parle pas de sa fièvre (1). »

C'est alors que M^{me} Benoist reçut la nouvelle que son mari avait acheté une maison rue Saint-Dominique, achat dont elle s'était déjà montrée inquiète et dont elle s'effraie encore plus :

« La Motte, 6 octobre 1812.

« J'ai appris la grande nouvelle avec plus d'inquiétude que de joie ; cela monte bien haut, et puis cette idée de dévastation faite par une pension, que d'argent il faudra pour rendre cet hôtel habitable. Il faut maintenant s'occuper de payer, me voilà un peu épouvantée... »

« La Motte, le 6 octobre 1812 (11 h. du soir).

« Je vous ai écrit ce matin, cher ami, et je vous écris encore ce soir, d'abord il me semble que ma lettre était peu aimable, j'étais étourdie d'une position qui

(1) Lettres communiquées par M. Henry Cochin.

m'alarmait, et j'ai trop rabâché sur cet air-là... Je voudrais être un moment à Paris et faire la capable dans ma maison. As-tu bien tout vu? te plaît-elle, là, franchement? nous pourrions louer le 2^e et le 3^e et nous arranger du 1^{er}. »

« 9 octobre.

« Tu es un mauvais voleur, mon ami, je vais t'apprendre à mieux t'y prendre : dans l'armoire à droite, sur la 1^{re} planche, tu trouveras six rouleaux d'assez bonne figure, nous recevrons aussi 3.000 francs à la Saint-Martin, puis de différents tableaux 15.000 francs. Voilà pour le 2^e paiement, le 3^e il faudra le trouver dans nos bois, nous voilà toujours tranquilles pour deux paiements, puis la créance Talon, puis 4.000 francs de mon tableau de Cologne, puis il en viendra d'autres il faut l'espérer, je commence à me calmer ; en résultat, cela me paraît pour nos enfants une très bonne affaire, et ils le méritent si bien. Hier nous avons fêté Denys, M^{me} de Jully devant partir nous avons avancé la fête. Vous m'aviez laissé hier matin avec M. de Serrant (1) et M. de l'Aubrière. Ce dernier a été conduit à Durtal par Prosper qui ayant demandé nos lettres en rapporte une de vous et une de Moscou de ce bon Larrey, qui s'est trouvé là au plus affreux spectacle, une ville en flammes, des habitants ruinés, des Français entraînés en Sibérie, leurs femmes abandonnées au milieu des rues, sans asile, sans secours ! Les hôpitaux ont été brûlés ! après la lecture de ces horreurs, voyez-nous à la Motte,

(1) Le comte Antoine Walsh de Serrant.

prenant grand soin de tromper notre Denys qui devait être fêté le soir.....

« J'ajourne au 22 mes transes pour le Salon ! »

« Sans date.

« Larrey m'écrit de Moscou, sa lettre a mis 27 jours ; il dit que cette ville est superbe, des palais, des richesses de toutes sortes, mais la moitié de la ville est brûlée, et Larrey dit qu'il faut encore souvent veiller la nuit pour garder sa maison, il écrit en même temps à ses neveux. Laville est bien contente d'avoir des nouvelles. Larrey paraît bien portant et point triste, l'Empereur lui témoigne qu'il est content de son zèle.

« Nous avons été ce matin Laville et moi à pied à la vieille Motte pour manger du raisin..... elle a reçu aujourd'hui une lettre de Larrey, ils vont se cantonner à Moscou. Tous les habitants sont sortis errants, sans asile, la moitié de la ville est brûlée et pillée. Est-ce là du malheur, et c'était une ville superbe, des palais magnifiques, des richesses immenses, il faut continuellement veiller, car aussitôt l'incendie recommence. Larrey a trouvé la femme d'un français qui a été emmené par les Russes, elle était dans la rue avec sa fille et sa maison brûlait. Larrey l'a recueillie.

« Ma mère m'écrit sur la maison, elle en paraît charmée, il faut que cela soit bon. Je me fais fête de la chose, surtout quand elle sera payée, car des dettes, des dettes ! Allons, travaillons ferme et venez ici, dites que pour mon retour que je suis la plus peureuse des femmes (et vous direz vrai), qu'il faut que vous veniez me chercher, me conduire, que je suis

malade, morte ! mais venez entendre le vent, et voir d'où il vient. Mon Dieu, que cette bonne apparition me ferait du bien.»

« La Motte 29 octobre 1812.

« Vous savez mon talent pour les plans, aussi sais-je très bien mon N° 27. Bientôt j'en jugerai, et ce qui vous aura plu ne me sera jamais désagréable croyez le bien. Jusqu'à la fin je m'étais flattée de vous voir arriver, je suis très affligée et toute la famille partage mon chagrin. Mon voyage m'inquiète, il faudra aller un peu de nuit, vous me voyez livrée à la peur d'une longue route que je comptais faire avec vous.

« Adieu puisqu'il le faut. M^{me} Larrey part lundi, elle va à Chateaubriant, où je l'accompagnerai, puis je reviendrai mercredi faire mes dispositions. (1) »

*
* *

De tous les tableaux, dont l'artiste parle dans ses lettres, nous n'en connaissons aucun, de même nous ignorons complètement ceux qu'elle fit dans les années suivantes. Pour l'année 1813, nous pouvons citer seulement un portrait de Stanislas de Boufflers (2), gravure au pointillé, que M^{me} Benoist avait faite d'après

(1) Lettres communiquées par M. Henry Cochin.

(2) *Boufflers* (Catherine-Stanislas-Jean, marquis de), né à Nancy en 1738, mort à Paris en 1815. Fils de la Marquise de Boufflers, célèbre à la cour de Stanislas. Colonel de cavalerie, membre de l'Académie Française. Envoyé aux Etats Généraux en 1788, émigra après le 10 août, revint en France en 1800. On a de lui des contes en prose (1761), des discours, des éloges, etc., etc.

un portrait de Ricard, pour mettre en tête des œuvres du chevalier de Boufflers.

Faut-il en conclure que l'artiste s'est alors remise à faire des illustrations ? C'est possible : la peinture avait dû souffrir des événements et les commandes de portraits s'étaient ralenties par suite de la guerre désastreuse dans laquelle la France se trouvait engagée.

Après la funeste retraite de Russie, la campagne de 1813, si triste et si lugubre, se déroulait en amoindrissant chaque jour le prestige de la France aux yeux de l'Europe coalisée. Ce qu'étaient les pensées de tous les Français, ce qu'étaient les craintes de chacun, nous allons le savoir par la correspondance de M^{me} Benoist pendant l'automne de 1813 :

« La guerre ! Mon Dieu ! que cela fait de mal, et que cette crainte, cette idée éveille ; faudra-t-il mourir sans la paix. Que de longues années de souffrances pour les gens de mon âge, mais je vous aime, j'ai mes enfants, ne vivons ni de souvenirs, ni d'avenir, jouissons de ce présent, tout troublé qu'il soit : que je vous plaindrai de cette maison si elle ne vous servait pas un peu de distraction ; moi j'en serais tombée malade, tant j'ai horreur de la truelle et de mes camarades peintres. »

Et quelques jours plus tard : « Nous avons reçu ta lettre hier soir, mon ami, Henriette a été aussi ravie que nous d'en avoir une de son mari, les journaux sont sans nouvelles, les fonds baissent, est-ce mauvaises nouvelles ? s'il y en avait de bonnes, vous vous seriez empressé de nous dire. »

« Chateaubriant, août.

«... Voici l'Autriche contre nous — que dit Desre-naudes à son plénipotentiaire ? Mon Dieu quel tour-ment que cette guerre, j'avais si bien rêvé la paix. »

« Chateaubriant, 7 septembre 1813.

« M^{me} Fournier part vendredi, elle est bien inquiète de son mari (1). On a fait sauter Tarragone, il est maintenant à Barcelone, elle est fort troublée. On parle de victoire, mais la paix, la paix !

« On dit Moreau blessé. Je vais écrire à M^{me} Larrey, je suis bien en retard, mais on n'a pas le temps de vivre. A vos bons amis, je réponds toujours la même chose, ils me demandent quand vous viendrez, je vous ai assommé l'année dernière de cette demande, je ne dirai rien celle-ci.

« Que de peine vous prenez pour cette maison, simplifiez beaucoup. Célérité, simplicité est ma devise, rien de beau, mais propre et commode c'est tout ce qu'il faut. »

Devant la retraite continuelle de ses armées, devant le nombre toujours grossissant de ses ennemis, la France commençait à prendre peur : l'Empereur perdait son prestige, les partis hostiles se réveillaient et une certaine fermentation se faisait sentir dans les provinces, surtout dans celles de l'ouest où l'attachement à la royauté n'était pas complètement étouffé.

(1) *Fournier* (Jean-Louis, chevalier), général, né à Melle en Poitou en 1774, mort à Versailles en 1847, entra au service en 1792, parvint au grade de colonel en 1813 après de brillants services, puis général la même année.

Nous en avons un témoignage dans cette lettre de M^{me} Benoist.

« 29 octobre 1813.

« Prosper nous conte cette affaire de Tours, M. des Nétumières avec trois autres gardes d'honneur sont entrés chez leur colonel, M. de Ségur, ils exigeaient la mise en liberté d'un de leurs camarades nommé La Coste, ils allèrent jusqu'à la menace et enfin M. des Nétumières tira un coup de pistolet sur M. de Ségur. Grande esclandre, on voulait massacrer ces jeunes gens. M. de Ségur fut d'un calme parfait, on rétablit l'ordre. On était en Anjou fort affligé qu'un Angevin fut mêlé à cette sorte de complot, mais il paraît que M. de Bois-Simon qui est de Beaugé et qu'on supposait en avoir fait partie n'y était pas et avait seulement été mandé à Paris pour quelques propos. Deux jeunes gens sont en fuite. Tout cela est un signe de grands désordres dans les esprits.

« A Nantes, désordres au spectacle, un acteur aurait refusé de reparaitre à la demande du public, grand tapage, Barante (1) (préfet) a fait éteindre le lustre. Il avait d'abord demandé la force armée, le commandant a refusé. Le lendemain applaudissement pour le commandant, sifflets pour Barante, sa pauvre femme tremblait tellement que cela a fait taire les sifflets.

« A Saumur, le gendre de M. Desvarannes a poussé

(1) *Barante* (Amable-Guillaume-Prosper Brugière, baron de), né à Riom en 1782, mort en 1866. Préfet sous Napoléon I^{er}, directeur des contributions indirectes sous la Restauration, pair de France et ambassadeur sous Louis-Philippe. Plus connu comme écrivain il publia l'*Histoire des Ducs de Bourgogne* (1824) qui le fit entrer à l'Académie et a laissé de curieux souvenirs publiés par son petit-fils.



Phot. NEUDEIN

PORTRAIT DE LA DUCHESSE NAPOLÉONE ELISA, PRINCESSE DE PIOMBINO,
DEVENUE COMTESSE CAMERATA

par M^{me} Benoist
(Musée de Versailles.)

le cheval d'un jeune homme sur le pont, l'un et l'autre sont tombés dans la rivière, le jeune homme est mort. A Angers, le cheval de M. Frenaye touché par le baton d'un paysan a blessé deux femmes et tué une troisième, hélas ! que sont ces nouvelles, la monnaie des vôtres ! Ah ! que j'ai le cœur malade. »

« ce 2 novembre.

« Ah ! mon ami, quelle lettre, je n'ai pu dormir, ma pauvre Henriette, je crains qu'elle n'apprenne ces nouvelles (1), qu'une lettre de Larrey et de Coutanceau sont nécessaires à mon repos, je n'ai pas les journaux, je les crains et les attends. Pauvres victimes, de quelle douleur je suis pénétrée. Pauvre M^{me} Campan, veuve, mon ami que d'idées douloureuses, et ce pont rompu. Où sont Larrey et Coutanceau, je ne vis pas et cependant j'ai du monde et des affaires. »

« La Motte, 7 novembre 1813.

« Le frère (2) est arrivé hier, cher bon ami, il se porte à merveille, il est venu tout exprès pour me conduire demain dans la nuit à Durtal, Dufresne me précédera pour moins fatiguer les chevaux. Nous partirons à 4 heures pour être à 6 à Durtal et de bonne heure, M. de Jully m'a fait une telle peur des routes que je ne veux pas y être la nuit. Il faut tout le plaisir que je me promets à vous revoir pour quitter sans regrets ce lieu paisible où sans la fatale curiosité de lire les journaux on se croirait dans le meilleur des

(1) La Bataille de Leipzig des 16, 17 et 18 octobre 1813.

(2) M^{me} Benoist appelait ainsi Benoist-Cavay.

mondes possibles ! J'avais caché à Henriette les nouvelles désolantes que nous avons reçues hier, M. de Furgeon est venu et a détruit notre édifice de prudence, ma pauvre sœur a vu le courrier sans lettre, elle est pénétrée de chagrin et tâche de le cacher, ce qui m'afflige davantage. Pussions-nous trouver ou lettres ou nouvelles pour nous calmer. Tout est ici à l'exagération, mais en ne prenant que le vrai, que de pertes, que de larmes ! Et nos malheurs vont-ils se borner là ? Jully m'écrit de manière à me tourner le sang, il est comme l'almanach, tout est au craquement universel, je ne puise de courage que dans vos lettres.

« Prosper partira avec Cavay, il va vendre son cheval à son grand regret, mais en un an qui sait ce qui se passera.

« Adieu ami, je me fais fête du plus grand des bonheurs pour nous, c'est de vous revoir bientôt (1). »

C'était en effet l'effondrement de l'immense armature de l'Empire ; les armées françaises abandonnaient l'Allemagne en reculant lentement devant les alliés, puis ce fut la campagne de France, la reddition de Paris et l'abdication de Napoléon. Le gouvernement provisoire nomma M. Benoist commissaire au ministère de l'Intérieur pour faire l'intérim jusqu'à l'arrivée de Beugnot, qui ne prit officiellement possession du portefeuille qu'après l'abdication de l'Empereur. Le père de M^{me} Benoist, ministre lors de la chute de la dynastie, avait été un des derniers auprès de la famille royale ; son mari se trouvait ministre pour le retour des Bourbons.

(1) Lettres communiquées par M. Henry Cochin.

Louis XVIII, dès son retour, récompensa celui qui avait été si dévoué à la cause royale pendant la Révolution et qui se ralliait l'un des premiers. Les faveurs que Benoist avait inutilement attendues sous l'Empire ne tardèrent pas à lui être octroyées. Après avoir été confirmé dans sa place de Directeur du personnel et de la correspondance, il était nommé, le 5 juillet, Conseiller d'Etat en service extraordinaire.

La joie que M^{me} Benoist dut éprouver de voir les services de son mari appréciés comme ils le méritaient eut sa rançon, qui fut cruelle. Elle dut faire à ce mari, qu'elle aimait tant, le plus grand sacrifice qu'il pût lui demander, celui de son art. Elle souffrit, mais elle se résigna, pour ne pas déplaire à celui qu'elle avait épousé de son plein gré, qu'elle avait attendu longtemps et dont elle avait partagé les dangers et les privations.

Le coup lui fut porté au moment où le Salon allait s'ouvrir ; quelles œuvres l'artiste avait-elle préparées ? Nous n'avons pu le savoir, mais il n'y a aucun doute que les envois étaient prêts, sans cela eût-on choisi cette époque pour exiger ce sacrifice ? Elle était à La Motte, comme c'était son habitude au mois de septembre, quand elle reçut une lettre de sa mère lui expliquant franchement que la nouvelle position de son mari ne lui permettait plus de prendre part aux expositions publiques. Des premières impressions ressenties par M^{me} Benoist, à la lecture de cette lettre, nous ne savons rien, mais il est certain que l'artiste se révolta d'abord, puis la femme se résigna vivement et nous en a laissé la preuve dans une lettre touchante adressée à son mari.

« La Motte, 1^{er} octobre 1814.

« J'aurais l'air de vous boudér, mon ami, si je ne vous écrivais aujourd'hui ; la pensée que je serais un obstacle à votre avancement dans votre carrière, serait pour moi un coup bien acéré. Ne soyez pas fâché contre moi si dans le premier moment mon cœur a saigné de ce parti à prendre, et enfin satisfaire à un préjugé du monde devant lequel il faut bien plier après tout. Mais tant d'études, de soins, une vie de dur travail, et après ce long temps d'épreuves, les succès, et les voir presque un objet d'humiliation, je n'ai pu supporter cette idée. Enfin n'en parlons plus, je suis raisonnable, et il fallait d'abord frapper à cette porte, et on a blessé mon amour-propre d'une manière trop brusque. N'en parlons plus car la plaie se rouvrirait.

« Adieu, je vous embrasse comme la plus tendre amie que vous ayez dans le monde et qui ne boude plus du tout.

« Tendresses à mes enfants (1). »

M^{me} Benoist fut récompensée du sacrifice par l'admiration de ses enfants. Je ne crois pouvoir mieux faire pour montrer cet attachement que de citer la note suivante mise par son fils Denys à la lettre de sa mère, nous verrons ainsi comment les siens avaient jugé cet acte :

« A cette époque, ma mère éprouva une très vive contrariété, ou plutôt une très grande souffrance morale. Quelques personnes officieuses lui firent entendre

(1) Lettre communiquée par M. Henry Cochin.

que mon père étant devenu Conseiller d'Etat, elle devait renoncer aux émotions et aux jouissances de la position d'une grande artiste ; qu'une situation plus élevée ne permettait plus d'exposer aux regards et par suite aux critiques du public, les produits de son travail, alors même qu'on a toute raison de compter sur le succès. Qu'enfin elle devait renoncer, non pas à peindre, mais à exposer ses tableaux au Salon. Sa mère le lui avait écrit sans ménagement et ce fut pour ma pauvre mère une douloureuse émotion. De longues études, un pénible travail, des succès non contestés, une supériorité reconnue, une réputation acquise, la satisfaction d'avoir suppléé par son travail au défaut d'une fortune héréditaire, d'avoir concouru ainsi largement à l'éducation de ses enfants et à leur patrimoine à venir. Ce très juste orgueil se trouvait froissé et elle avait peine à reconnaître que ce fut en effet une loi sociale que cette sorte de dédain ou de mépris qui s'attache à ces travaux dont on admire cependant le fruit et qui laissent dans la mémoire des hommes, des souvenirs bien plus durables que les positions temporaires dont l'orgueil se satisfait. Pour nous, nous avons tous et toujours respecté cette vie de travail de ma mère et j'ai joui de ses succès, et encore aujourd'hui, nous nous en faisons honneur, elle nous a donné le goût du travail et le sentiment du devoir. Ce sentiment a influé sur toute notre vie et j'ai tâché de le transmettre à nos enfants comme ils le transmettront eux-mêmes aux leurs. Travailler parce que c'est un devoir étroit que Dieu nous impose à tous, aimer son travail et tâcher de le perfectionner parce qu'il est dans la nature la plus élevée de l'homme de chercher le progrès et de tendre à la perfection, faire tout cela

comme un devoir et sans y mettre d'orgueil, voilà ce que j'ai vu faire à ma mère, à mon père, et leur esprit s'était merveilleusement élevé dans cette pratique constante du travail et du goût des choses les plus spirituelles et les plus élevées. »

CHAPITRE V

SOUS LA RESTAURATION

LA RETRAITE ET LA FIN

1815-1826)

L'invasion dans l'Ouest. — La carrière de M. Benoist. — *Portrait de M. Benoist.* — *Portrait de Denys.* — Lettres de Lamennais. — Départ de ses enfants. — Vente à l'Etat. — Mariage de sa fille Augustine. — La *Vierge* de la Cathédrale d'Angers. — Mariage de son fils Denys. — Mort de sa sœur Henriette. — Lettres de Denys sur la mort de sa mère. — La tombe de M^{me} Benoist, au Mont-Valérien. — Son œuvre. — Ses albums de croquis.

La femme ne survécut que douze ans à l'artiste.

Sa santé déclina rapidement.

La carrière de M. Benoist, qui se préparait si brillante, avait été brusquement rompue au retour de l'Empereur auquel il ne se rallia pas, restant fidèle au Roi. M. et M^{me} Benoist passèrent les Cent-Jours à La Motte ; leurs deux fils, Prosper et Denys, s'enrôlèrent dans les troupes du général d'Andigné pour soutenir la cause

royaliste. Puis ce fut Waterloo ; Louis XVIII remonta sur le trône et M. Benoist reprit le chemin de Paris, où il fut nommé Directeur général des Contributions Indirectes au Ministère des Finances (1), tandis que sa femme restait à La Motte avec sa sœur Henriette et sa fille Augustine, pour être plus près de ses fils. Les lettres qu'elle écrivit alors à son mari sont curieuses ; elles donnent des détails intéressants sur l'invasion dans les provinces de l'Ouest.

« La Motte, 25 juillet.

« Les Prussiens sont à la Flèche, ils sont venus à Durtal, avant-hier, les Chouans y étaient heureusement, et les ont bien traités. Pros (2) a été d'une députation au Commandant, j'en ignore le résultat ; la garde nationale de Beaugé étant venue chercher ces messieurs, ils sont partis hier matin à huit heures ; pendant cette absence les Prussiens sont allés à Suette, où ils ont volé un marchand de drap et pris deux chevaux. De là, ils sont allés droit à Angers, la ville a été un instant bouleversée, les dispositions du Commandant du château étaient douteuses, les petits fédérés auraient fait le diable le matin, les gendarmes avaient bien pris la cocarde blanche, mais cette ville était encore le passage de tout ce qu'il y avait de troupes en Bretagne, des rencontres dans la ville à l'arrivée des Prussiens, vous jugez de l'inquiétude, les envoyés prétendus demandaient logement pour 6.000 hommes, le Préfet n'était pas arrivé. MM. de

(1) M. Benoist fut alors logé à l'Hôtel de la Trémouille, rue Sainte-Avoye.

(2) Diminutif employé souvent par M^{me} Benoist pour désigner son fils Prosper.

Buzelet, le maire et la Pastaudrie sont partis pour la Flèche, ont été très bien reçus du Commandant qui leur a dit n'avoir pas encore d'ordres pour aller à Angers, et qu'il les préviendrait, que ses hommes n'avaient été envoyés en reconnaissance qu'à Durtal, hier on les a vus retourner à la Flèche, on pense qu'ils seront punis.

« Jully m'écrit hier soir que la ville est prête à recevoir les Prussiens. M. Noirot ira au-devant d'eux avec le drapeau blanc, les fédérés sont désarmés, la désertion continue, il en est passé ici 53 hier, ils n'ont pas fait de mal, mais nous avons passé une journée affreuse, les femmes se sauvant de Bourgneuf, criant « voilà les Prussiens, ils sont à Huillié, » j'ai envoyé m'en assurer mais non sans grande terreur. Nous sommes fermés, barricadés, j'avais vu les enfants Dimanche, ils m'avaient assuré que le voyage à Beaugé n'aurait lieu que si la colonne était passée et pourtant nous voilà à la grâce de Dieu. Denys m'avait promis un Allemand près de moi et cela m'aurait été fort bon. On espère qu'il reviendront ce soir de Beaugé, et qu'ils vont rester dans le canton. S'il en est ainsi, je reste à La Motte, sans cela je retournerai à Angers chez M^{me} Cavay, mais, il faut s'y rendre, et les Prussiens d'un côté, les déserteurs de l'autre, mon ami, priez pour nous.

« J'attends cette sauvegarde, mais pourquoi nous envoyer les plus méchants dans notre bon pays... Coutanceau a donc été malade, j'en suis bien troublée, et sa pauvre femme aussi, rassurez-nous. Larrey est-il arrivé, j'en suis bien occupée, je reçois des lettres qui ont un mois de date. Ma mère est-elle revenue, faites lui bien des caresses de la part de ses petits. »

« La Motte, 28 juillet.

« Les Prussiens sont toujours en petit nombre à la Flèche, les 7 qui ont fait du désordre ont été reconduits à leur corps pour y être punis. Un tel voisinage ne me laisse guère dormir. Les chouans sont dans Beaugé, festoyés et fêtés, j'en ai ce matin des nouvelles, j'ai répondu par des plaintes. M^{me} de Beaumont m'a écrit qu'ils reviennent. A midi votre lettre arrive, combien mon âme en reçoit de peine. Que mon pauvre cœur est oppressé, à qui donc les puissances en veulent-elles. Pauvre France écrasée de toutes manières, la famine même est à craindre, car la récolte est faible. Quelle couronne d'épines. Quel intérêt ces puissances peuvent-elles entrevoir dans une telle conduite. Si l'armée se rend, veulent-elles la combattre, et le roi peut-il recevoir la soumission de ses sujets et les voir aussi écrasés, il faut plus que de la vertu pour résister à une pareille position, mais si il ne résiste pas, nos maux n'ont plus de termes. Ces nuées qui se succèdent sur des pays déjà ruinés, le cœur en est déchiré, pauvre France, d'où vient cette rage d'après la conduite qu'on a tenue l'année précédente.

« Votre récit sur Larrey m'a pénétrée de terreur, pauvre ami, comme il a souffert (1). Vous avez la bonne mère, caressez la bien pour moi, quand la verrai-je, oh, mon Dieu ! Voyez-vous souvent Beugnot, Louis, d'Andrezel (2), Felez (3), faites leur mes amitiés.

(1) Larrey, fait prisonnier après Waterloo, avait été condamné à être fusillé : il n'avait été reconnu que par le médecin chargé de lui mettre le bandeau. On comprend l'émotion qu'en reçut toute sa famille.

(2) *Andrezel* (Barthélemy-Philibert-Picon, abbé d') né en 1757, à Salins, mort à Versailles en 1825. Il embrassa l'Etat ecclésiastique, émigra en 1792, revint sous le Consulat, collabora à quelques journaux, fut nommé inspecteur de l'Université et fut confirmé dans cette place en 1815.

(3) *Feletz* (Charles-Marie Dorimond, abbé de), critique, membre de

Avez-vous des Russes ou des Prussiens. Mon Dieu, sauvez-nous, je suis dans un état de terreur qui ne me quitte pas. Ce vague des événements donne à mon imagination une si affreuse latitude. Nos enfants sont en fête et croient au bonheur. Augustine travaille et se conduit à merveille, pauvre petite, elle m'occupe bien, elle vous embrasse de tout son bon petit cœur, la chère Henriette ne veut pas qu'on l'oublie. Je voudrais bien voir mes amis et voir partir les autres, je ne fais plus d'autres vœux. Ménagez-vous, ne vous affligez pas trop, pensez à nous et si la paix peut revenir *tout ira bien*. Si nous sommes réunis dans un petit coin de ce monde si peu digne des bons, si fertile en moyen pour les méchants. »

« La Motte, 4 août 1815.

« Cette lettre vous trouvera encore, cher ami, elle vous apprendra que nous sommes au pouvoir de l'ennemi. J'ai chez moi un officier, 4 domestiques et 8 chevaux. Les miens par prudence sont à la ferme de la Chiquetière. Je les fais garder comme je puis. Grand battement de cœur, grand effroi ces deux jours-ci. Le bourg en a 50. C'est affreux, et s'ils savaient qu'ils sont chez les Pateaux, ils feraient beau train. Denys est arrivé au moment où mon officier arrivait aussi, la mine la plus froide a répondu à ses avances, il l'avait pris pour un officier de Bonaparte. Quand il a su son erreur, il l'a réparé de bonne grâce. Mon sang

l'Académie Française, né à Gumond (Corrèze) en 1767, mort à Paris en 1800. Condamné à la déportation par la Révolution, il fut interné à Saintes d'où il s'évada. Rentré après le 18 Brumaire, il collabora au *Journal des Débats*, fut conservateur de la Bibliothèque Mazarine et inspecteur de l'Académie en 1820. Causeur spirituel, il était recherché dans les salons; il mourut presque aveugle.

s'était glacé quand il avait dit avec un air sévère : je ne sais pas le Français, et il le parle fort bien...

« 6.000 hommes sont arrivés au Mans, j'ai fait des questions, ils ne savent pas plus que nous où ils vont, ils pensent que l'armée n'est pas rendue. Ils parlent de l'Angleterre avec une grande considération, ils semblent persuadés qu'ils auraient eu la guerre avec l'Autriche, eux veulent le roi et paraissent penser que celle-ci n'est pas si disposée à cette bonne et si juste cause, en tout je les trouve mieux que je n'espérais, mais ne nous pressons pas de juger. Muller, cet allemand dont je vous ai parlé qui est avec mes enfants, est venu nous servir d'interprète, il est doux et fort bon domestique, il m'est fort utile en ce moment. Patience donc, je pense que vous arriverez au milieu des Prussiens. N'oubliez pas de faire viser votre passe-port par eux, les gens de Beaugé vous veulent pour député. »

M. Benoist vint bien à La Motte, mais il n'y passa que quelques jours et alla s'établir à Angers pour le temps de la période électorale : il se présentait à la députation. M^{me} Benoist ne suivit pas son mari, elle préféra rester auprès de ses enfants qu'elle voyait chaque jour, ce qui nous permet de continuer à lire cette intéressante correspondance, si douloureuse dans sa simplicité.

« La Motte, août.

« Vous nous quittez, la maison ne désemplit pas, et les émotions diverses se succèdent, encore 5 royalistes à héberger, mourant de soif et de faim, courant après la colonne du capitaine ; pendant que j'ordonne leur

diner, Martine arrive tout épouffée : madame, les Prussiens ! mes deux gaillards de l'autre jour, j'en avais assez, le cœur m'en battait. Ils ont été polis. L'officier m'a dit que le général Tielman (1) avait lavé la tête à ceux qui avaient fait du désordre, il me paraissait fort inquiet de la Loire, il revenait souvent en causant avec moi sur cette armée et ce que je pouvais en savoir. Que croyez-vous que faisaient mes braves gens pendant ce temps ? Ils étaient là autour de la maison, veillant sur la mère de leur Commandant.

En partant pour Moranne ils m'ont assuré de leur zèle. Je ne craignais rien, mais je vous remercie mes bons amis. Ce qui est certain, c'est que j'avais grand peur, et des Prussiens et des défenseurs. »

« La Motte, 21 août.

« La journée d'hier a été tranquille, les réquisitions pleuvent cependant et inquiètent un pays qui a si peu de grains, hier au soir ordre de donner 100 boisseaux de blé, les mauvais sujets sur lesquels les impôts ne portent pas disaient, nous irons brigander ; s'ils ne sentaient pas à leurs portes les royalistes, ils seraient déjà en route...

« Ce matin grand effroi, 400 Prussiens passent par Baracé pour prendre la route de Chateaufort, où vont-ils ? nos bois sont remplis de femmes, d'enfants, les hommes fuient, une femme vient d'arriver et dit qu'ils pillent et tuent, nous voilà sous la clef et pâles comme des morts. Samedi, ceux que nous avions sont partis pour La Flèche pour une revue du général

(1) *Thielmann* (Johann-Adolf, baron de), général prussien, né à Dresde en 1765, mort à Coblenz en 1824.

Tielman. Cependant je me calme un peu, j'ai pris toutes les précautions raisonnables...

« ce mardi, à 2 heures.

« Tout a passé sans désordre.

« 7 heures du soir.

« Tous ces Prussiens se dirigent sur Chateauneuf, d'autres au Lion-d'Angers, il doit en passer d'autres qui vont dit-on à Rennes, la vérité est que nous ne savons rien. »

« La Motte, 26 août.

« Je reçois votre petite lettre, elle me trouble beaucoup. Ces arrestations de préfets, ces demandes exagérées, tout cela m'effraie beaucoup. Au Mans le maréchal Blucher en arrive, il a fait enlever deux hommes riches, l'un a été imposé à 60, l'autre à 100.000 francs, ils avaient eu des correspondances avec l'île d'Elbe, est-ce un prétexte, je conçois les craintes et les bras en l'air. J'en ferais bien autant aujourd'hui, on nous a annoncé hier soir, 60 à 70 hussards de la Mort, avec 4 sous-officier, toute la nuit et la journée, j'ai été dans la plus grande inquiétude. Prosper était à Morannes, il venait de partir et nous voilà seules à la grâce de Dieu et des hussards. Ils arrivent demain et pas d'avoine, tout est en l'air, et je ne sais ce qu'on va faire de 70 chevaux, on assure que j'en aurai 10 pour ma part. Je pense que vous ferez bien de revenir le plus tôt possible, mais je ne crois pas prudent d'amener vos chevaux, prenez-en de louage et priez Monseigneur de garder les vôtres encore deux ou trois jours, jusqu'au départ des hussards de la Mort.

« J'embrasse mon Denys que j'attends avec vous. Je suis triste venez me rendre courage. »

Malgré le désir de sa femme, M. Benoist, qui venait d'être élu député, ne revint pas à La Motte et rentra directement à Paris où le nouveau gouvernement lui avait rendu sa place de conseiller d'Etat. M^{me} Benoist se prépara alors à le rejoindre.

« La Motte.

« Je ne sais ce que me dira votre lettre, mon ami, mais j'ai la fièvre, je l'ai eue toute la nuit, je l'ai passée dans l'anxiété de mes volontaires qui ne m'ont pas laissé un moment de repos, la commune est taxée par les Prussiens aux $\frac{3}{4}$ de l'impôt, si cela n'est pas payé mardi soir, garnison de 300 hommes à discrétion, la tête en saute, M. de Beaumont est allé à Beaugé, s'il faut payer, il faudra bien le souffrir, mais cette conduite révoltante qui s'augmente sans cesse au lieu de s'adoucir, me pénètre de douleur pour tout le pays, et pendant que je m'afflige ainsi que les gens du bourg, que c'est nous qui les avons amenés. Je ne saurais rester davantage et je désire partir mercredi dans la nuit, la somme de peine est trop forte. C'est un grand danger de ne pas montrer où cela doit s'arrêter.

« J'ai reçu pour vous une lettre de M. de Villefosse (1), un petit mot de Dubut, un mémoire pour les arrangements de notre maison, qui me fait transir

(1) *Héron de Villefosse* (Antoine-Marie, baron), minéralogiste, né à Paris en 1774, mort à Caen en 1852. Inspecteur des mines en 1801. Il obtint en 1815, auprès des souverains étrangers des allègements à la contribution imposée à la Ville de Paris. Secrétaire du cabinet de Louis XVIII, en 1820, il fut créé baron et conseiller d'Etat par Charles X. En 1832 il fut nommé vice-président du conseil des Mines.

dans les circonstances où nous sommes, malgré la fièvre et un grand mal de tête, j'ai cependant passé toute la nuit à veiller ces malheureux, qui, pour sécher leur linge ont manqué nous brûler tous, la flamme sortait déjà et cela du grenier à fourrage, ils partaient, cela m'avait un peu calmé le sang, ils sont revenus deux heures après d'une exigence, d'une voracité, on nous ordonne de payer ou d'être à leur discrétion, la frayeur est à son comble, j'en ai le cœur bien malade. Oh ! ma pauvre sœur, que tu as bien fait de partir, la route me cause une grande frayeur. J'espère une lettre demain qui me parlera de la sûreté de la route. Je désire apprendre qu'elle a été bonne pour vous, voilà une portion bien précieuse de ce que j'aime en sûreté. Denys était parti pour Angers ce matin, il a rencontré les voisins de la Bénerie, il est revenu avec eux, il retournera mardi et reviendra me trouver pour le départ. Je laisse mes pauvres Martin dans la terreur. Cela m'afflige bien. Adieu ami, priez pour moi, puisse-je ne pas avoir de Prussiens jusqu'au départ, le moindre bruit m'en donne la crainte. »

« La Motte, 5 septembre 1815.

« Mon ami, les embarras se succèdent, hier avis de payer sous quatre jours les huit douzièmes de l'impôt, et l'arriéré sous peine d'exécution militaire, après, on a dit-on huit jours, la désolation est à son comble et je lève les bras comme M. de Jully. Aujourd'hui, c'est autre chose, les chevaux doivent comparaitre à Durtal. Je pars à 6 heures du matin, me laissera-t-on passer. Je vous l'écrirai, j'ai le cœur qui bat de toutes ces alarmes, votre lettre est venue me faire un peu de



LA LECTURE DE LA BIBLE

par M^{me} Benoist

(Musée de Louviers.)

bien, puisse ce mieux se réaliser. Enfin la Providence ne nous a pas abandonnés. Courage, Denys me joindra à la Flèche où je tâcherai d'arriver et de l'attendre. »

« Mercredi, 6 septembre 1815.

« Nous voilà établis au Mans, cela vous assure mon ami, que nos terreurs pour nos chevaux sont au moins passées. Je savais que toutes les maisons devaient recevoir un avertissement mardi pour conduire leurs chevaux à Durtal. A midi, mon parti fut pris en un instant de partir dans la nuit. J'avais mes voisins à dîner, les Coislin et les Loges, mais je n'en fis pas moins mes préparatifs. Denys devait aller à Angers, les passeports n'étaient pas visés par les Prussiens. Tout fut arrangé, Denys partit après le dîner pour sa mission, et je promis de l'attendre à la Flèche, si les méchants de Durtal me laissaient passer. Je fis bonne mine à nos amis, qui pourtant me gênaient bien. M. de Coislin (1) m'avait amené son pensionnaire Prussien d'Angers, on fit de la musique, je le traitais de mon mieux, j'avais de suite en le voyant, formé un petit plan qui me réussit. Je l'ai prié de me conduire à Durtal. J'en ai prié en secret M. de Coislin, qui est excellent, et qui a fait de cette cavalcade, une partie de plaisir, à 7 heures hier, nous avons entrepris notre route.

« Non sans chagrin de voir tout le long du chemin de pauvres fermiers conduisant leurs chevaux. Arrivés à Durtal, M. de Coislin chargé de toutes ses croix, et

(1) *Coislin* (Pierre-Louis du Cambout, marquis de), homme politique, né en 1769, mort en 1837. Servit en Vendée en 1815, fut député de la Loire-Inférieure en 1815, maréchal de camp et commandant du département de la Vienne, pair de France.

son officier prussien, se sont mis devant la calèche, et je suis passée, non sans regards, sans questions, et je devais dire si on m'en faisait que j'allais dîner à la Flèche, les Prussiens s'avançaient pour demander les passeports, des saluts gracieux, ma fille seule avec moi, point de figure de voyage, un peu de toilette, ils n'ont rien demandé, et en sont restés aux révérences. Les gens de Durtal demandaient qui j'étais, que j'étais déjà loin. Nos gens passant après nous les ont entendus et je les ai fait monter loin de la ville. Mon escorte m'a quittée et j'ai continué ma route. A quelque distance, un Prussien rejoint la voiture, avec assez d'empressement pour attirer mon observation, il ralentissait ou activait sa marche suivant le train de notre voiture, et je ne doutais bientôt plus qu'il ne fût à notre poursuite, et qu'à Bazouges, limite du département, il me demanderait nos chevaux, et mes passeports que je n'avais pas : les Pateaux de Durtal avaient bien pu lui dire, voilà de beaux chevaux qu'on sauve, et qui vous échappent, tout cela pouvait être possible, et me paraissait certain. Cependant rien de cela n'est arrivé et nous avons gagné La Flèche où nous sommes arrivés à onze heures. Denys n'a pu nous rejoindre que le soir à 6 heures. Nous sommes partis ce matin à 4 heures et à 11 heures nous étions au Mans. Quelques troupes sur la route, mais pas un mot, les officiers saluent et ne demandent pas les passeports. Donc à présent nous sommes sauvés. Demain, petite journée, nous coucherons à la Ferté, après-demain, je crois à Courville et, samedi à Rambouillet. Vous pouvez m'attendre à dîner dimanche, j'irai voir ma mère à Versailles où nous ferons reposer les chevaux, voilà une marche arrangée ; puisse-t-elle être comme la vôtre

sans embarras, nous sommes bien du monde et la calèche est bien chargée, mais les chemins sont superbes et nous allons doucement, le temps est beau et l'espérance (1). »

*
* *

M. Benoist, qui avait été nommé de nouveau Conseiller d'Etat, le 24 août 1815, et élu cette même année député de Maine-et-Loire, prit part à toutes les grandes discussions de la session. « La chambre, écrit son fils, fut cassée par l'Ordonnance du 5 septembre 1816, la loi d'élections modifiée, la majorité ancienne fut presque tout entière écartée ; il n'en resta que cinq membres, MM. de Villèle, de Corbière, de Castel-Bajac, Blin de Bourdon et mon père. C'est peu de temps après l'ouverture de la Session que mon père fut destitué de sa place de Conseiller d'Etat parce qu'il se refusa à voter avec le ministère (2). » Cette décision ne fut pas maintenue : dès l'année suivante M. Benoist était rappelé au Conseil d'Etat.

Agitée par les événements politiques, éprouvée par la perte de sa mère qui était morte au mois d'octobre 1816, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que M^{me} Benoist ait négligé quelque temps les pinceaux dont elle ne devait plus se servir pour le Salon et le public, et qu'elle se soit donnée toute à sa famille. « Tout mon bonheur, écrit-elle à Denys, est de m'occuper de vous et de vous le dire, être loin de vous est une privation

(1) Lettres communiquées par M. Henry Cochin.

(2) Note du comte Benoist d'Azy.

cruelle pour moi, vous n'en doutez pas, plaignez-moi toujours ne m'accusez jamais (1). »

M^{me} Benoist semble avoir repris sa palette dans le courant de 1817, et il est touchant de voir que justement elle s'en servit pour représenter les traits de son mari, à qui elle avait sacrifié ses succès d'artiste. Ce portrait représente M. Benoist dans son costume de député, la main dans son gilet avec le costume noir à collet orné de fleurs de lis, il se détache sur un fond rouge.

Il existe aussi un portrait de son fils Denys, qui doit dater à peu près de la même époque. C'est un jeune homme aux cheveux blond cendré, aux yeux bleus, en habit noir à boutons d'or avec un haut faux col et une cravate blanche.

Ces deux œuvres sont moins fortes que les précédentes : l'artiste s'est affaiblie, le sacrifice a été trop pénible, le cœur a été atteint, elle peindra de temps à autre pour fixer les traits de ceux qui lui sont chers, mais sa main n'aura plus la fermeté et surtout la volonté de jadis.

C'est dans cette même année 1817 que Denys se lia intimement avec l'abbé de Lamennais, cette amitié fraternelle donna lieu à une longue correspondance; nous avons relevé, parmi les lettres de l'abbé de Lamennais, les quelques passages qui nous font pénétrer dans l'intérieur de M. et de M^{me} Benoist.

« *Paris, 26 janvier 1818.* — Ma seconde sortie sera pour ta bonne mère, j'ai bien envie de la connaître, ainsi que le reste de ta famille. »

(1) Juillet 1817. Lettre communiquée par M. Henry Cochin.

Paris, 27 janvier 1818. — J'ai été ce matin chez tes bons parents. J'y ai passé une heure bien agréable, quoique troublée par des regrets et des souvenirs. J'ai vu ton excellente mère, mais trop peu ; je me propose de la revoir incessamment. M. Benoist m'a reçu avec une bonté touchante. Sa conversation est très instructive et pleine d'intérêt. Bien que j'en sentisse tout le charme, j'eusse été plus heureux qu'il ne m'eût parlé que de Denys. Je n'ai pu m'empêcher de lui dire qu'il était digne d'avoir un tel fils, et que son fils était digne d'avoir un tel père. Les larmes sont venues aux yeux de ta maman. Il n'y avait alors que nous trois. »

Un mois plus tard il écrivait encore ce mot précieux pour nous, puisqu'il donne une date pour le portrait de M. Benoist : « *Paris, 24 février 1818.* — J'ai passé tantôt, mon bon frère, une heure bien agréable avec ton excellente mère et ta sœur. Celle-ci faisait de la musique avec M. Lavaux. M^{me} Benoist m'a fait voir quelques-uns de ses portraits, entre autres celui de ton père, qui est parfait de ressemblance et d'expression. Ta sœur a une très belle voix et chante avec beaucoup de goût. Voilà bien des talents dans une seule famille (1) ».

*
* *

Cette année de 1818 fut marquée pour l'artiste par un événement heureux : le ministre de la maison du Roi lui acheta quatre tableaux pour la somme de

(1) LAVEILLE, *Un Lamennais inconnu*, p. 2, 5 et 33.

onze mille francs, ce sont : le portrait de *Négresse*, actuellement au Musée du Louvre ; la *Sorcière*, qui était à la Maison de la Légion d'honneur, à Saint-Denis ; *La Lecture de la Bible*, au Musée de Louviers, et *La Diseuse de Bonne Aventure*, au Musée de Saintes.

« La correspondance du ministre avec le Musée, écrivait le 11 septembre 1818, le Directeur général des Musées à M. Benoist, établit, en effet, que ces tableaux ont été acquis pour la somme de onze mille francs payable sur l'exercice prochain ; à cette époque seulement il sera nécessaire de livrer ces ouvrages et je m'occuperai dès lors de faire placer les plus importants dans le Musée du Luxembourg (1). Cette distinction est bien due au beau talent de M^{me} Benoist et je saisirai avec le plus vif empressement cette occasion de lui offrir une preuve de l'admiration particulière qu'il m'inspire..... (2) »

Mais l'artiste avait été si éprouvée que cette joie même lui fut douloureuse, nous la voyons écrire à son fils à propos de cette vente : « Ah ! mon Denys, j'ai un chagrin que je n'ose dire, mais il m'en coûte de me séparer de mes chers tableaux. Adieu à la *Lecture de la Bible*, adieu à ma *Sorcière*, enfin il faut se résigner (3). »

Le vide commençait à se faire autour d'elle : son fils aîné Prosper était entré dans l'armée ; son second fils Denys avait été nommé à la légation de Francfort ; enfin, au commencement de 1820, elle ma-

(1) Ce Musée, dont la réouverture avait eu lieu le 24 avril 1818, était affecté à la peinture contemporaine, il contenait à cette époque 74 tableaux.

(2) Voir *Pièces justificatives XII*.

(3) Lettre du 21 mars 1819, communiquée par M. Henry Cochin.

riaît sa fille Augustine au baron Denys Cochin (1). C'est encore à Denys qu'elle exprime sa peine, car il semble que maintenant tout sera pour elle une souffrance.

« Je t'ai écrit hier, mon cher enfant, et par la poste tout simplement, et quoique je sois bien pressée aujourd'hui, voulant préparer mon départ pour la semaine prochaine, je ne puis laisser M. Durand les mains vides. J'ai bien souffert de ma séparation avec ta sœur et j'en étais si accablée que j'ai le besoin de fuir cette maison si grande à présent. Dans ma douleur j'ai été voir la bonne amie de Vilaines, avec ton frère, je l'ai trouvée toujours avec la même tendresse, mais elle crache le sang, et par ma présence, j'ai mis du chagrin sur du chagrin. Je l'ai quittée avec de douloureux pressentiments.

« Pauvre amie si tendre pour moi, pour les miens ! si distinguée par l'esprit, il faudrait ne pas vieillir quand on est si bon.

« J'ai reçu tous les jours des lettres de ta sœur, son mari m'a écrit aussi d'une manière parfaite, il y a bien de l'honneur et de la délicatesse dans cette âme, cela me fait du bien.

« Hier, M. Cochin le père est revenu, les jeunes gens reviennent demain, quelle joie d'embrasser cette

(1) *Cochin* (Jean-Denis-Marie) baron, jurisconsulte, et philanthrope, né et mort à Paris, 1789-1841. Avocat au Conseil du roi et à la Cour de Cassation, maire du XII^e arrondissement de 1820 à 1831, député de Paris de 1837 à 1841, fondateur des salles d'asile. Il est le père de Pierre-Suzanne-Augustin *Cochin*, publiciste et administrateur, né à Paris en 1823, mort à Versailles en 1872, maire du X^e arrondissement en 1853, préfet de Seine-et-Oise en 1871, membre de l'Académie en 1864. Ses fils sont MM. Denys *Cochin*, député de Paris et membre de l'Académie Française, Henry *Cochin*, député du Nord, et le colonel *Cochin*.

chère fugitive, je ferai des visites avec elle Dimanche et Lundi, puis Jeudi je pars, j'ai grand regret de laisser mon pauvre Benoist et ce cher Prosper, mais la tante se désole et m'appelle. Ta sœur et son mari viendront le 15. Ces huit jours de repos sous les ombrages de la Motte me feront peut-être du bien ; mais du repos, en aurai-je ? L'horizon est si noir, tant de misérables se remuent à l'approche de l'accouchement de notre chère princesse (1), les élections (2), l'arrestation des complices (3) qui seront aussitôt délivrés, tout cela est si effrayant et l'on prend si peu de mesures contre tout cela (4) ! »

M^{me} Benoist prit encore la palette en 1821, mais si elle peignit une œuvre autre qu'un portrait de famille, elle ne se le permit que pour faire une œuvre religieuse : c'est une Vierge qui est encore à la Cathédrale d'Angers. L'artiste avait pris pour modèle sa fille Augustine (5).

A cette époque, M^{me} Benoist était déjà malade ; dans toutes ses lettres, elle parle de la difficulté qu'elle éprouve à marcher par suite d'étouffements, elle ne se plaignit jamais cependant et resta gaie, aimable et bonne jusqu'à la fin. En 1822, son fils Denys épousa

(1) La naissance du duc de Bordeaux eut lieu le 29 septembre 1820.

(2) Dans le courant du mois de juin 1820, il y eut des émeutes à propos de la nouvelle loi électorale votée le 29 juin.

(3) Allusion au complot militaire, dit du *Bazar Français* du lieu des réunions. Parmi les conjurés on citait les noms du capitaine Nantil, des généraux Pajol et Merlin, des colonels, Ordener, Dentzel, Combe, Fabvié, etc., etc. Le procès fut jugé au mois de mai 1821 par la cour des Pairs.

(4) Lettre sans date, communiquée par M. Henry Cochin.

(5) « Je suis bien contente de ton jugement sur mon tableau, cher ami, le pauvre curé est tout à fait en parésie (*sic*) mais je veux lui laisser le plaisir de donner son tableau à son évêque, peut-être lui ai-je ménagé ce dernier plaisir. » (Lettre du 26 septembre 1821 à Denys. *Archives du Château d'Azy*.)

M^{lle} Amélie Brière d'Azy, mais le jeune ménage ne quitta pas M^{me} Benoist et s'établit à l'hôtel de la rue Saint-Dominique. Le petit-fils qui lui naquit, le petit Paul, devint alors son idole ; il reste encore un petit pastel très effacé du bébé, daté de 1823, que nous pouvons regarder comme la dernière œuvre de la grand'mère. La maladie s'aggravait, M^{me} Benoist s'affaiblissait chaque jour, la mort de sa sœur Henriette vint encore la frapper ; cette sœur lui était chère ayant pour ainsi dire vécu toujours avec elle pendant les absences de son mari, le D^r Coutanceau.

*
* *

M^{me} Benoist languit pendant quelques années pour finir par s'éteindre, à l'automne de 1826, dans les bras de son mari et de ses enfants. Elle avait passé l'été à Saint-Germain-en-Laye avec son fils et sa belle-fille ; elle était très souffrante, mais non pas alitée cependant et s'occupait de tout encore, car dans une lettre à son mari, du mois de juillet, elle lui parle d'une maladie que venait d'avoir son cher petit Paul. Subitement son état empira et elle désira rentrer à Paris. Nous avons une relation touchante de ses derniers jours dans trois lettres que Denys adressa alors à son père et qu'il annota plus tard :

« Saint-Germain, mercredi.

« Mon bon père, je veux te donner des nouvelles de notre pauvre malade qui me paraît un peu mieux ; elle a bien dormi..... ce sont là de petites choses mais enfin c'est beaucoup que d'être un peu mieux ; notre

bonne mère, dans sa piété et sa confiance en Dieu, croit que cette petite croix, que je lui ai donnée et qui contient un morceau de la vraie Croix, doit être pour elle un espoir de guérison. Elle dit comme la femme qui, atteinte de la même maladie, disait à Jésus-Christ : *Si tetigero fimbriam Vestimenti ejus salva ere*. Espérons et ayons confiance comme elle.

« Ma mère te prie de lui envoyer Jean demain jeudi ou après demain et de lui remettre un billet de 1.000 francs parce qu'elle a besoin d'argent, pour payer tout ce qu'elle doit ici, tu sais que c'est là un article important. *Maman compte revenir samedi...*

« Jeudi, 2 heures.

« Mon bon père, je te donne avec plaisir aujourd'hui des nouvelles de notre pauvre malade parce que je la trouve réellement un peu mieux. M. Dupont nous disait ce matin qu'il trouvait un mieux étonnant pour ce peu de jours; il est certain que son estomach va mieux... elle commence elle-même à se trouver mieux, elle est toujours bien faible cependant, mais dans cette longue maladie la faiblesse n'est pas une chose qui doive effrayer. Pauvre mère! Sa piété et sa confiance en Dieu ajoutent à sa douceur et à sa patience. Il paraît décidé, à moins de pluie, que nous retournerons à Paris samedi, ma mère partira vers deux heures...

Saint-Germain, le vendredi.

« Mon bon père, Jean nous est arrivé avec des nouvelles plus fraîches que la poste ne nous les donne. — Nous sommes toujours disposés à partir demain vers 2 heures, ma mère serait donc à Paris vers 4 1/2 ou cinq heures, il est inutile de faire son lit, Nancy le

fera en arrivant ; elle a fait donner les ordres au cuisinier, ainsi tu n'as pas à t'en occuper. — Ma mère ne veut pas de feu dans sa chambre, elle en demande seulement *un peu* dans le petit salon pour se chauffer en arrivant — tu me demandes par quelle route viendra ma mère, elle prendra celle du Vésinet jusqu'à Nanterre, puis Neuilly et les Champs-Élysées.

« Tu me demandes aussi s'il y a quelque chose à faire dans l'appartement d'Amélie, ouvrir, donner de l'air, voilà tout — ma mère recommande bien aussi que sa chambre ne sente pas le renfermé.

« Nous avons reçu les mille francs.

« Maman n'est pas aussi bien ce matin, qu'hier. . . . En tout, je ne la trouve pas plus mal, et au contraire je la trouve mieux, mais qu'il y a loin encore de là à la guérison.... (1) »

Cette dernière lettre porte en marge la note suivante :
« Triste lettre du jour même où ma mère est morte en arrivant chez elle à Paris..... elle s'est couchée en arrivant. — Placée sur son lit, un anévrisme s'est ouvert, nous nous sommes précipités près d'elle, nous l'avons vu mourir ! quel cruel souvenir !

« Elle est morte saintement ayant la petite croix que je lui avais donnée et qui m'avait été donnée par Mgr l'Archevêque d'Avignon. »

L'acte de décès (2) de M^{me} Benoist porte la date du 8 octobre, 8 heures du soir, mais le registre d'inhumation porte celle du 7 (3) qui est plus vraisem-

(1) Lettres du comte Benoist d'Azy, à son père. (*Archives du Château d'Azy.*)

(2) Voir *Pièces justificatives* XV.

(3) Voir *Pièces justificatives* XVI.

blable, l'inhumation ayant eu lieu le 9 : l'épithaphe portait du reste la date du 7 (1).

M^{me} Benoist fut enterrée au cimetière du Nord du Calvaire du Mont-Valérien où, quelques années après, son amie intime, M^{me} de Vilaines, reposa à côté d'elle, ainsi que toutes deux l'avaient désiré. « J'ai encore vu, m'écrivit la petite-fille de M^{me} Benoist, leurs deux tombes entourées d'une même grille de fer et autant qu'il m'en souvient, il y avait une petite colonne surmontée d'une urne. La tombe de mon grand-père était non loin de là au pied d'un arbre. »

Le cimetière du Mont-Valérien ayant été désaffecté, la famille a fait enlever les sépultures. Six mois après sa mère, M^{me} Cochin mourait à son tour ; il faut donc placer entre ces deux dates cette lettre, écrite par la jeune femme, qui montre le culte que tous les enfants de M^{me} Benoist portaient à leur mère.

« Mon cher Denys, je tiens beaucoup comme tu peux penser, à avoir quelques uns des tableaux de ma pauvre mère. Ceux que nous trouverons au grenier auront surement grand besoin d'être réparés et, demanderont pour cela du temps, je désirerais donc les avoir plus tôt que plus tard, veux-tu envoyer Jean chez M. Pris aujourd'hui, et, te convient-il que demain après le déjeuner nous montions ensemble au grenier ? ceux qui conviendront à Pros et à toi, vous les garderez ; mais je voudrais bien aussi en avoir quelques-uns, il me semble même, que ni les uns, ni les autres nous ne devons laisser s'abîmer les œuvres, même les ébauches de notre mère. Quand au 3 ta-

(1) Voir *Pièces justificatives* XVI.

bleaux du petit salon, Pros a les 2 âges, convenons entre nous que nous aurons chacun un des 2 autres, si tu préfères le docteur ou l'autre, choisis, mais laissons-les toujours où ils sont, en convenant que chacun de nous en a un... (1) »

Le partage dut être fait, puisque nous retrouvons les *Deux Ages* dans la famille de Prosper et que le *Docteur Gall* a appartenu au baron Denys Cochin. Le troisième tableau devait être les *Deux Enfants au nid*, il est au château d'Azy.

Par cette lettre nous voyons que M^{me} Benoist avait consommé en entier le sacrifice de son art. Elle qui rêvait d'avoir « pignon sur rue », pour s'y faire un bel atelier, ne paraît pas en avoir eu dans cet hôtel de la rue Saint-Dominique, où elle ne demeura que sous la Restauration. Dans la lettre de sa fille, il n'est point question d'atelier : tous les tableaux, toutes les ébauches sont relégués au grenier ; l'artiste n'a gardé près d'elle, dans le petit salon où elle vit journellement (car c'est là qu'elle demande du feu pour son retour), que les tableaux qu'elle aime le mieux, ceux qui lui ont procuré quelques succès, ceux qui lui ont fait entrevoir cette carrière glorieuse qu'elle n'a pas hésité à sacrifier à l'avenir de son mari. Elle a pu faire ce sacrifice par affection pour les siens, mais il semble qu'à partir de ce jour, le cœur ait été frappé et qu'elle n'ait plus fait que languir pendant les douze ans qu'elle a encore vécu. Elle mourut trop tôt pour partager avec son mari la dernière récompense des loyaux services que celui-ci avait rendus aux Bourbons. M. Benoist fut

(1) Archives du Château d'Azy.

nommé comte le 21 août 1828; ses descendants ont donné à M^{me} Benoist, comme un honneur posthume, le titre de comtesse, sous lequel elle est connue.

*
* *

Résumons la carrière de M^{me} Benoist en quelques mots. Nous la voyons entrer toute jeune dans l'atelier de M^{me} Vigée-Le Brun et y subir entièrement l'influence de cette artiste. Quand l'art classique triomphe au Salon de 1785 avec le *Serment des Horaces*, la jeune fille suit le mouvement qui, sous l'impérieuse direction de David, achève d'entraîner tout l'art français. Elle quitte son premier maître pour se plier à l'enseignement du chef de la nouvelle école; dans son portrait fait en 1786, nous sentons les deux influences se combattre. En 1791, son tableau de *L'Innocence entre le Vice et la Vertu*, est composé et peint à la manière de David, bien que le sujet vienne encore de M^{me} Le Brun. Quand les épisodes tragiques de sa nouvelle vie d'épouse l'ont séparée de David elle retourne d'instinct à son premier maître: si dans ses dessins pour le tableau de *Sapho* elle recherche la gravité antique, les peintures qu'elle exécute à la fin du XVIII^e siècle et que nous possédons relèvent toujours, au moins pour la composition, de M^{me} Le Brun.

Le combat entre les deux influences se fait sentir jusqu'en 1800, où l'artiste en sort victorieusement dans son portrait d'une *Négresse*, un de ses morceaux les plus solidement peints et qui a mérité de figurer au Louvre comme l'une des meilleures études de l'Ecole de David. Seulement, par la suite, sa grâce native de femme ne lui permettra pas de garder la force et

l'énergie de son maître : elle tournera à la douceur et au maniérisme de Gérard, qui avait aspiré à la main de la sœur de M^{me} Benoist et qui demeura l'ami de la famille.

De 1800 à 1810, les œuvres de M^{me} Benoist sont surtout des portraits officiels. En 1810 et 1812, l'artiste semble se détourner vers les sujets de genre, à intentions sentimentales, [que l'art sévère de l' « Histoire » n'avait pu faire disparaître dans l'Ecole française, et qui reprenaient la vogue, en préparant la voie au romantisme sous sa forme la plus familière et la plus prosaïque. *La Lecture de la Bible* et *La Diseuse de Bonne Aventure* sont déjà des thèmes de Léopold Robert.

Tout dans la « peinture » de M^{me} Benoist est davidien ; pour apprécier cet art il faut le reporter à son époque. La technique si séduisante des maîtres du XVIII^e siècle avait complètement disparu pour faire place à celle de David, si froide et si impersonnelle qu'on peut presque la dire inexistante, comme le note si bien Delacroix, dans son projet de Dictionnaire, au mot exécution : « Le malheur des tableaux de David et de son école est de manquer de cette qualité précieuse sans laquelle le reste est imparfait et presque inutile. On peut admirer un grand dessin, quelquefois de l'ordonnance, comme dans Gérard ; de la grandeur, de la fougue, du pathétique, comme dans Girodet ; un vrai goût antique chez David lui-même, dans les *Sabines*, par exemple. Mais le charme que la main de l'ouvrier ajoute à tous ces mérites est absent de leurs ouvrages et les place au-dessous de ceux des grands maîtres consacrés (1). »

(1) *Journal de Delacroix*, t. III, p. 247.

Quand nous étudions de près les tableaux de M^{me} Benoist, nous y trouvons mis en pratique tous les principes du maître. Souvent elle a cherché son mouvement d'après l'antique ; une fois sa composition arrêtée, elle l'a exécutée de la même manière que ses contemporains : « Plus d'ébauche, plus de dessous ; sur le dessin que l'on arrête avec un simple frottis de terre de Cassel, on exécute en détails, du premier coup, avec une préoccupation du morceau et non plus cette entente de l'ensemble qu'avaient les maîtres antérieurs (1). » Aussi a-t-elle eu les mêmes malheurs et voyons-nous souvent ses tableaux craquelés par l'emploi de la terre de Cassel en frottis sur le dessin et aussi par le vernissage trop prompt après l'exécution, pour permettre à l'œuvre de figurer au Salon.

Si le pinceau de M^{me} Benoist s'appliqua à cette exécution minutieuse qui ne laisse aucune trace d'elle-même, il conserva une fraîcheur d'une franchise remarquable de ton, ainsi que nous l'avons indiqué au cours de cette étude. Les chairs sont de couleurs très fraîches et souvent bien modelées ; les ombres ont des transparences légères. Les plus agréables des couleurs du peintre sont les blancs, toujours vibrants et vaporeux.

L'Emilie de Demoustier, type de grâce féminine, la femme qui eut surtout le charme, ne pouvait s'assimiler la force d'un David : ses portraits de l'Empereur ou de ses maréchaux n'attirent l'attention que par le nom de femme que l'on s'étonne de lire au bas de ces effigies pompeuses et lourdes. Ce sont les

(1) MOREAU-VAUTHIER, *La Peinture*, p. 58.

portraits de femmes et d'enfants qui permettent de classer M^{me} Benoist parmi les bons portraitistes du début du XIX^e siècle.

*
* *

La famille de M^{me} Benoist garde précieusement quatre albums de croquis qui ont appartenu à l'artiste. Le premier va de 1792 à 1798 ; deux autres, un peu plus petits, vont de 1798 à 1806 ; le quatrième, d'un format beaucoup plus grand, s'étend presque sur toute la carrière de l'artiste, de la fin de 1796 à 1812. Nous avons déjà parlé de ces albums dans le cours de cette étude, mais il peut être intéressant d'en reformer la suite, parce qu'ils nous initient au travail de l'artiste et qu'ils peuvent permettre de classer des œuvres non datées.

Le premier album (1792-1798), que nous appellerons Album A, remonte certainement à 1792 pour les raisons que nous avons déjà indiquées.

Il renferme le portrait de Larrey dessiné sans aucun doute en 1792. Il ne doit pas remonter plus haut puisque nous n'y trouvons aucun croquis pour les *Adieux de Psyché* et *L'Innocence entre le Vice et la Vertu*, les tableaux de 1791. Il faut y noter, pour cette année 1792, une série de croquis de scènes antiques ; puis l'album est abandonné. L'artiste s'est mariée, a souffert des luttes politiques et n'a plus employé son art que comme le moyen de subvenir à ses besoins. Une fois logée au Louvre, elle reprend cet album, y dessine son enfant, son atelier, puis elle fait des croquis pour les tableaux de *Sapho*, du Salon de 1793, et même un

croquis pour l'*Ariane*, ce qui nous conduit jusqu'en 1798.

L'Album B (1798-1805), a été acheté chez M^{me} Le Blan, papetière, rue des Poulies, vis-à-vis la colonnade du Louvre. Sur le revers de la couverture est fixée la carte de travail de M^{me} Benoist pour le Muséum du Louvre, datée du 24 nivôse an X (13 janvier 1802), mais l'album remonte plus loin, puisqu'il servit à chercher les croquis de plantes qui durent être faits vers 1798, pour illustrer les *Lettres sur la botanique*. On y trouve aussi un tout petit croquis qui fait songer à la *Négresse* ; ce qui rend cet album surtout intéressant, c'est la série d'études pour le portrait du Premier Consul, peint en 1804, et celui du Maréchal Brune, peint en 1805. On y relève de nombreux croquis pour l'*Ulysse* et quelques autres pour le portrait de l'Empereur, dont un d'après le portrait de Gérard, ce qui montre qu'il a servi jusque vers 1807.

L'Album C (1804-1806), est le plus curieux ; il contient les croquis d'une partie des tableaux du peintre et date, du reste, de sa plus féconde époque de production. Il renferme presque tous les croquis pour le *Retour d'Ulysse*, ce qui indique qu'il fait immédiatement suite à l'album B. Citons les croquis de la *Jeune fille chantant pour distraire son père aveugle*, du Salon de 1804, ceux pour *Les Enfants au nid* et celui de Desfaucherets, du Salon de 1806, qui nous ont permis de dater l'album. De plus, il faut y remarquer deux femmes nues d'un crayon très élégant qui comptent parmi les plus jolies choses de ces albums. Un peu partout sont disséminés des croquis de portraits de femmes. On voit que le peintre en a fait beaucoup et il serait intéressant de les retrouver, car d'après ces croquis les poses sont charmantes.

Album D (1796-1812). Nous marquons ainsi un album de plus grand format que les précédents, acheté chez *Bertault, rue Jacques, près celle du Foin*, ce qui lui donne une origine nettement révolutionnaire. Outre quelques dessins d'antiques faits probablement d'après un album de gravure, il contient les différentes *Ariane*, les portraits de Napoléon de 1807, de Marie-Louise de 1812, du Grand Maître des Cérémonies de 1806, des croquis pour *Ulysse*, pour *Télémaque*, etc. Il s'étend donc à peu près sur une période de quinze années et contient encore quantité de portraits de femmes. Sur la dernière page se trouvent deux caricatures de Cambacérès, faites par David, comme l'indique la légende écrite par le comte Benoist d'Azy.

La famille conserve un cinquième album, auquel nous donnerons la lettre E, mais qui n'est pas un album proprement dit, car ce sont des dessins séparés, pieusement réunis. On sent le respect et l'affection des enfants de M^{me} Benoist dans le soin qu'ils ont mis à recueillir le moindre croquis fait par leur mère, comme s'ils voulaient lui faire oublier la grande déception que sa famille lui avait imposée. C'est en tête de cet album que se trouve le beau dessin du *Régulus*, par David. Il contient encore différents dessins au lavis ou à la mine de plomb, pour des esquisses de tableaux qui ne semblent pas avoir été exécutés : un *Massacre des Innocents* ; un *Homme entraînant une femme hors d'un temple*, dont un premier croquis existe sur l'album A ; quatre dessins pour *Oreste poursuivi par les Erynnies* ; celui des *Adieux de Psyché* ; deux pour le *Retour d'Ulysse* ; celui de *Pyrame et Thisbé* ; une scène du *Déluge*, inspirée pro-

blement par celle de Girodet et un fac-similé à l'encre d'après une *Vierge* de Raphaël.

De tous ces albums se dégage pour nous la certitude que M^{me} Benoist était une artiste consciencieuse. Elle tint une place honorable parmi les peintres de l'Empire. La critique ne négligeait pas ses œuvres et la postérité ne l'a pas entièrement oubliée. Les Dictionnaires d'artistes citent son nom, il n'est pas un ouvrage parlant de l'Art sous la Révolution et l'Empire qui ne mentionne ses œuvres ; le Louvre lui a fait une place dans la Salle des Sept-Cheminées, consacrée à David et son école ; Versailles l'a mis de pair avec les autres portraitistes de l'Empire. Le peintre méritait donc d'être étudié parallèlement à la femme que Demoustier a célébrée sous le nom d'Emilie, nom sous lequel nous la connaissons tous, sans la connaître. On ignorait que la muse du poète oublié avait été non seulement une artiste de talent, mais encore une femme de cœur ; une épouse vaillante et une mère dévouée ; qu'avant de devenir l'un des peintres d'une épopée sans égale, elle avait traversé, non sans lutte et sans périls, la plus mémorable tempête des temps modernes.

L'Histoire, où la femme du conspirateur a laissé sa trace fugitive, peut ajouter un souvenir et un hommage au culte que la famille de la Comtesse Benoist, à laquelle nous devons les éléments les plus nouveaux de cette étude, a gardé pour la mémoire de l'aïeule.

LISTE DES TABLEAUX, PASTELS, etc.

EXÉCUTÉS PAR M^{me} BENOIST

1784

A L'EXPOSITION DE LA JEUNESSE, PLACE DAUPHINE.

Portrait de son père.

Ce portrait, cité dans le *Mercur de France*, de juin 1784, est encore conservé au Château de La Motte, chez M^{me} la Comtesse de Manneville.

Tête d'Etude, au pastel.

Tête d'Etude, au pastel.

Ces deux pastels sont également cités dans le *Mercur*.

1785

A L'EXPOSITION DE LA JEUNESSE, PLACE DAUPHINE.

Deux jeunes personnes, l'une assise, l'autre debout.

Portrait d'un Homme de Lettres.

Probablement le portrait de Demoustier qui appartenait à la mère du poète, puis à sa sœur, M^{me} Carbon, à la mort de laquelle il fut vendu en vente publique, vers 1820. Il a disparu depuis ce temps.

Didon, tête d'étude au pastel.

Ces trois tableaux sont cités dans le *Mercur* de juin 1785.

1786

A L'EXPOSITION DE LA JEUNESSE, PLACE DAUPHINE.

Portrait de l'Artiste. Hauteur : 92 cent.; largeur : 75 cent.

Ce portrait est cité dans le *Mercure* de juillet 1786, et dans le *Journal de Paris* du 25 juin 1786. Il nous représente la véritable Emilie de Demoustier. La jeune fille s'y est représentée en train de peindre, elle est vêtue d'une robe blanche. Ce tableau est au Château d'Azy, chez M^{me} la Marquise de Lespinay; il a figuré à l'exposition de « David et ses Elèves » en 1913.

1787

A L'EXPOSITION DE LA JEUNESSE, PLACE DAUPHINE.

Clarisse Harlowe chez l'Archer.

Cité dans le *Mercure* de juin 1787 et dans le *Journal de Paris* de juin 1787.

1788

A L'EXPOSITION DE LA JEUNESSE, PLACE DAUPHINE.

Le Capitaine Morden rendant visite à Clarisse Harlowe la veille de sa mort.

Cité dans le *Mercure* de juin 1788 et dans le *Journal de Paris* du 1^{er} juin 1788.

1791

A L'EXPOSITION DE LA JEUNESSE, CHEZ LEBRUN.

N^o 1. **Les Adieux de Psyché à ses parents.** Hauteur : 3 pieds et demi ; largeur : 4 pieds.

AU SALON

N^o 164. **Les Adieux de Psyché à sa famille.**

Même tableau que le précédent, cité dans le *Dialogue de la Béquille de Voltaire*, avec l'ombre de Poinsinet et dans la *Critique de Chéry*. — Il ne nous en reste qu'un croquis dans l'album E.

N° 194. **Scène tirée de Clarisse Harlowe.**

Doit être un des deux tableaux exposés précédemment à la place Dauphine en 1787 et 1788. Est cité dans le *Dialogue de la Béquille*, etc...

N° 273. **L'Innocence entre le Vice et la Vertu.**

Cité par la Béquille et par Chéry. Ce tableau est au Château d'Azy, chez M^{me} la Marquise de Lespinay.

1795

AU SALON

N° 300. **Tableaux représentant Sapho.**

Nous possédons des croquis se rapportant probablement à ces tableaux dans l'album A.

N° 301. **Portrait d'Homme.**N° 302. **Tête de Femme.**

1796

AU SALON

N° 21 bis. **Deux Portraits de Femmes.** (Ovales).

L'un des deux doit être le portrait de l'artiste conservé chez M. le baron Denys Cochin à Paris et dont il y a une réplique au Château d'Azy, chez M^{me} de Lespinay. Il en existe une copie au Château de La Motte, chez Mme de Manneville, une chez M^{me} de Lespinay, à Paris, et une par M^{lle} d'Anethan, chez M. Henry Cochin, à Paris.

Même numéro: **Deux têtes d'Etude.**

De 1796 à 1799

Les Illustrations de Maria ou le Malheur d'être femme.

Le portrait de Miss Georges Anne Bellamy, dessin pour illustrer les *Mémoires de l'actrice*.

Ce dessin gravé par F. Maradan, existe au Cabinet des Estampes, à Paris.

Portraits de Prosper et Denys, enfants.

Ce petit tableau est chez M. André de Manneville à Paris.

1800

Portrait de Benoist Cay.

Nous est connu par la correspondance de l'artiste.

AU SALON

N° 238. **Portrait d'une Négrresse.** Hauteur : 81 cent.; largeur : 65 cent.

Ce tableau, cité par Esménard, Bruun Neergaard, etc., a été acheté, en 1818, par Louis XVIII, et est au Musée du Louvre. N° 1 du Catalogue de 1835 et N° 8 du Catalogue Villot. Est signé : Laville-Leroulx, F. Benoist.

Vers 1801

Portrait de l'artiste.

Nous est connu seulement par une gravure portant : M^{me} Benoist, pinx. — Delvau, sc.

1802

Portrait de sa fille Augustine.

Cité dans la correspondance de l'artiste.

AU SALON

N° 16 **Portrait d'une jeune personne.**

N° 17 **Portrait d'une jeune femme avec un enfant.**

Ces deux tableaux doivent être ceux cités par M^{me} de Vandeuil.

N° 18 **Une jeune fille portant deux pots de fleurs,** portrait.

Ce portrait, dont nous avons un croquis sur l'album D est chez M. André de Manneville à Paris.

N° 19 **La Sorcière,** tête d'étude.

Ce tableau fut acquis par l'Etat en 1818 avec la *Négresse* ; il était au Château de Compiègne, puis fut envoyé à la Maison de la Légion d'Honneur à St-Denis, d'où il a disparu en 1870-71, pendant l'occupation prussienne. Il était signé et est ainsi décrit, dans l'inventaire du Louvre : « Une vieille femme vue de face, se tient la tête dans les deux mains, et appuie les

coudes sur une table où sont arrangées des cartes. On aperçoit à gauche la tête d'une jeune fille endormie. »

1804

AU SALON

N° 14 **Portrait de M^{me} M...** (Maret).

N° 15 **Portrait de Mme A...**

Portrait de la comtesse Charles d'Autichamp, est actuellement chez le comte Charles d'Autichamp, à Poitiers.

N° 16 **Portrait de M^{lle} L...**

N° 17 **Portrait de M^{me} F...**

N° 18 **Portrait de M. L...**

N° 19 **Une jeune fille chantant pour distraire son vieux père aveugle.**

Nous en avons probablement différents croquis sur l'album C.

POUR LA VILLE DE GAND

Portrait du premier Consul.

Ce portrait commandé par l'Empereur était destiné à l'Hôtel de Ville de Gand. Il est maintenant au Palais de Justice de cette ville. Nous en avons de nombreux croquis sur l'album B.

1805

POUR LES TUILERIES

Portrait du maréchal Brune.

Ce portrait, qui était dans la Salle des Maréchaux, a été détruit en 1871, il en existe une mauvaise copie par Bataille au Musée de Versailles qui porte le N° 1132 du catalogue Soulié, il y en a des croquis sur l'album B.

1806

AU SALON

N° 20 **Deux jeunes enfants.** — Ils viennent de se baigner, et regardent un nid d'oiseaux que l'un d'eux a trouvé.

Cité par le *Pausanias Français*, ce tableau, un des

plus jolis de l'artiste, est au Château d'Azy chez M^{me} la Marquise de Lespinay. Le croquis en est sur l'album C.

N° 21 **Le sommeil de l'enfance et celui de la vieillesse.**

Cité par le *Pausanias*. Il est chez M. de Manneville à l'ambassade de Berlin.

N° 22 **Portrait d'une dame.**

Cité par le *Pausanias*. C'est probablement le beau portrait de M^{me} Lacroix-Saint-Pierre qui est conservé chez M. et M^{me} Couperie, au Château de la Beyrie, près de Bazas.

N° 23 **Portrait d'homme.**

Cité par le *Pausanias*, qui nous apprend que c'était le portrait de Desfaucherets, l'auteur du *Mariage Secret*. Nous en possédons le croquis sur l'album C.

POUR L'EMPEREUR

Portrait du grand-maitre des cérémonies.

Nous en possédons un croquis sur l'album D.

1807

Portrait de sa fille Augustine.

Portrait de Félix Lepeletier.

Portrait du père de Félix Lepeletier.

Portrait d'Eléonore (femme de chambre de M^{me} de Jully).

Ces quatre portraits signalés dans la correspondance de l'artiste.

Portrait du général comte de Casa-Bianca.

Ce portrait est signé : Laville-Leroux, femme Benoist, 1807. Suivant la volonté du général, il était resté en Corse dans la maison familiale, mais l'humidité l'ayant détérioré, ses descendants l'ont ramené à Paris et fait restaurer. Il est actuellement chez le comte de Casa-Bianca à Paris.

POUR BREST

Portrait de l'Empereur

Ce portrait, dont M^{me} Benoist parle dans ses lettres ne se retrouve pas à Brest.

Portrait de l'Empereur.

Don de l'Empereur à la ville du Mans, fut commandé à M^{me} Benoist en 1806, livré en 1807 et payé 3.000 francs en 1808. Il était destiné à la Salle des Séances du Conseil Général de la Sarthe. Il ne se retrouve plus au Mans.

1808

Portrait du Docteur Gall. Hauteur : 1 m. 20 ; largeur : 90 cent.

Ce portrait, qui appartenait à M. le baron Denys Cochin est maintenant chez M^{me} la comtesse de Quincey, à Neuilly. Il a figuré à l'exposition de « David et ses Elèves » en 1913.

POUR L'EMPEREUR

Portrait de la princesse Borghèse. Hauteur : 2 m. ; largeur : 1 m. 42.

Ce portrait, signé et daté de 1808, a été donné en 1864 au Musée de Versailles par l'Empereur Napoléon III, sous le nom de la princesse Elisa, ce qui explique qu'il est ainsi nommé sur le catalogue Clément de Ris au N° 5140. Il n'est pas porté sur le catalogue Soulié.

POUR LA VILLE D'ANGERS**Portrait de l'Empereur.**

Ce portrait, commandé par la ville, y est encore conservé au Musée.

1810**AU SALON**

N° 34 **Portrait en pied de la duchesse Napoleone Elisa**, princesse de Piombino, fille de S. A. I. Madame la Grande-Duchesse de Toscane. Hauteur : 1 m. 46 ; largeur : 1 m. 14.

Ce portrait, qui représente la petite duchesse à l'âge de quatre ans, a été donné au Musée de Versailles en

1864, par l'Empereur Napoléon III. Il n'est pas porté sur les catalogues imprimés.

N° 35 **Lecture de la Bible.** Un vieux soldat suisse endort l'enfant de sa fille, pendant que celle-ci lui lit la Bible.

Ce tableau a été acquis par l'Etat, en même temps que la *Négresse*. Il a passé successivement au Château de Rambouillet, au Château de Compiègne et au Château de Fontainebleau. Il est depuis 1876 au Musée de Louviers.

N° 36 **Portraits de deux petites filles**, qui regardent une collection de papillons.

N° 37 **Portrait de femme.**

N° 38 **Tête d'homme.**

1812

Un tableau pour la ville de Cologne.

Cité dans la correspondance de l'artiste.

AU SALON

N° 43 **Portrait en pied de S. M. l'Impératrice et Reine.**

Ce tableau cité par différents critiques, a été donné en 1864 par l'Empereur Napoléon III au Musée de Versailles, mais il ne s'y trouve plus.

N° 44 **La diseuse de bonne aventure.** — Une vieille femme assise près d'une fontaine, dit la bonne aventure à une jeune fille qui est venue la consulter. Un jeune homme écoute attentivement les prédictions adressées à sa maîtresse ; le paysage et l'architecture sont de M. Mongin.

Ce tableau a été acquis par l'Etat, en 1818 avec la *Négresse* ; il était au Château de Saint-Cloud, puis à celui de Fontainebleau, et est actuellement au Musée de Saintes.

N° 45 **Plusieurs portraits**, même numéro.

L'un d'eux est celui de M^{me} de Vins.

1813

Portrait de Stanislas de Boufflers.

Gravure au pointillé par M^{me} Benoist, d'après Ricard, en tête des œuvres de Stanislas de Boufflers.

1817

Portrait de M. Benoist, mari de l'artiste.

Ce portrait est au Château d'Azy, chez M^{me} la Marquise de Lespinay, qui en a une copie à Paris.

Portrait de Denys Benoist, jeune homme.

Ce portrait est au Château d'Azy, chez M^{me} la Marquise de Lespinay.

1821

Une Vierge.

Peinte pour l'Evêque d'Angers, ce tableau est encore à la Cathédrale.

1823

Portrait de Paul Benoist d'Azy, pastel.

Daté de juillet 1823, ce petit portrait de bébé est au Château d'Azy, chez M^{me} la Marquise de Lespinay.

Sans date

Portrait de M^{me} de Richemont.

Copie interprétée d'après David, chez M^{me} la Vicomtesse de Richemont, à Paris.

Portrait de M. Joseph Delaville-Leroux, oncle de M^{me} Benoist.

Ce portrait qui doit dater de la jeunesse de l'artiste, est chez M^{me} Veuve Joseph de la Ville le Roux, à Paris.

Une fileuse.

Ce tableau, attribué à M^{me} Benoist, paraît plutôt une copie, il est au Château d'Azy, chez M^{me} la Marquise de Lespinay.

Portrait de Napoléon, en costume de l'Institut.

Ce portrait, cité par M. Triaire comme ayant été légué à l'Institut par le baron Hippolyte Larrey, est complètement inconnu à l'Institut.

M^{me} Benoist a gravé au pointillé beaucoup de petits

sujets commerciaux tels que : les *Mois*, les *Saisons*, des figures allégoriques et mythologiques etc., etc. Ces gravures n'étant généralement pas signées, ou ne présentant aucun caractère artistique intéressant, n'ont pas été réunies, et ne figurent pas au Cabinet des Estampes.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

CORRESPONDANCE DES BEAUX-ARTS MAISON DU ROI

Lettre du comte d'Angiviller à Suvée et à David.

Vers^{es}, le 19 juillet 1787.

J'ai été instruit, monsieur, que vous avez parmi vos élèves quelques jeunes personnes du sexe, venant dessiner et travailler à votre atelier, au Louvre. Il peut résulter bien des inconvéniens d'un pareil mélange de jeunes artistes de sexes différens, ce qui m'impose le devoir de les **prévenir**. Vous voudrez donc bien congédier vos élèves, femmes ou filles, et vous borner à recevoir dans votre atelier des hommes. Je suis fâché de vous imposer cette gêne, mais le Louvre est un lieu où doit particulièrement régner la décence, ce qui ne permet point de fermer les yeux sur cet abus.

Je suis, monsieur, votre, etc...

David à M. d'Angiviller.

MONSIEUR LE COMTE,

Les dispositions que contient la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en concernant les artistes qui

ont pu faire dans leurs ateliers un mélange d'élèves des deux sexes, m'ont paru Etre Etrangères à ce qui me regardent personnellement, et j'ai reconnu plus particulièrement votre intention dans le post scriptum. J'ai en dépôt chez moi trois demoiselles, élèves de Mme Le Brun, et qui doit les reprendre lorsque son bâtiment sera fini ; elles sont absolument éloignées de l'atelier de mes élèves, avec lequel elles n'ont aucune communication, et avec lequel il est impossible qu'elles communiquent ; leurs mœurs sont irréprochables, et je suis persuadé que, quelque active que soit la calomnie, elle n'a pu porter atteinte à la justice que leur conduite mérite, conduite sans laquelle je me serois trop respecté moy-même pour les garder un instant. Elles appartiennent à des parents dont la réputation est établie de la manière la plus honorable, et c'est à cette seule considération que je me suis attaché pour rendre un service passager gratuit et tendant à maintenir d'heureuses dispositions. S'il existe quelqueabus dans le Louvre et qui soient contraires à la décence, on ne peut qu'applaudir à votre surveillance et aux motifs respectables qui la dirigent ; mais votre volonté n'est pas sans doute que des personnes bien nées, très sages, aient un sort commun avec celles dont la conduite vous a été présentée comme coupable. Je n'ai aucun intérêt à deffendre des élèves qui ne font chez moi qu'un passage, mais je connais combien l'honneur est cher à un sexe dont il est le principal ornement, et je me fais un devoir scrupuleux de vous dire la vérité. Si je ne jouissais pas auprès de vous, monsieur le comte, de la considération dont vous daignez m'honorer, il me serait facile de détruire tout doute en recourant aux renseignements fidèles que M. d'Hancarville pourrait vous donner ; il connoît le lieu où j'ai placé les jeunes demoiselles, auxquelles je donne mes conseils, et elles y sont en quelque sorte prisonnières.

Après avoir fait mon devoir dans cette occasion en éclairant votre justice, et en prévenant les parents, j'attendrai votre décision définitive à laquelle je me conformerai.

J'ai l'honneur d'être avec le plus respectueux dévouement, monsieur le Comte, votre très humble et obéissant serviteur.

Ce 21 juillet 1787.

DAVID.

M. Leroulx-Delaville à M. d'Angiviller.

MONSIEUR LE COMTE,

Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous, mais La bonne réputation dont je jouis et que je me suis efforcé de mériter ne peut que me donner un accès facile auprès d'un Ministre qui aime la justice et qui saisit avec empressement les occasions de la rendre.

Je sers l'Administration depuis 23 ans et différentes circonstances ayant altéré ma fortune au lieu de l'augmenter, j'ai vu avec plaisir, monsieur le Comte, que les dispositions de mes enfants pour les arts, les dédommageraient du bien que je n'aurais pû leur conserver qu'en manquant à mes devoirs. Ma fille aînée a été placée dans l'atelier de M^{me} Le Brun, et la cadette recevoit des conseils de M. David avant son départ pour Rome. M^{me} Le Brun devant faire abbatre l'atelier où ma fille travailloit, j'ai trouvé dans l'amitié de M. et de M^{me} David une ressource très importante et comme il n'était pas possible que M. David se déplaçât, il m'a permis d'envoyer chez lui mes enfants ; ce qu'il a fait par amitié pour moi, il l'a fait par déférence pour M^{lle} Duchosel, autre élève de M^{me} Le Brun, qui s'est chargée de la reprendre ainsi que ma fille, lorsque son bâtiment seroit achevé. Il ne s'agit dans cet arrangement d'aucunes conventions d'intérêt et le service que m'a rendu M. David est absolument gratuit. Non seulement, monsieur le Comte, mes enfants sont hors de toute communication avec les élèves de l'autre sexe, mais encore la place qui leur a été donnée est au-dessus de l'atelier de M. David, qui a seul la clef de communication, elles sont toujours trois et il leur est défendu de venir lorsqu'une d'elles est incommodée ou a besoin de s'absenter.

D'après ce détail, monsieur le Comte, il est facile de juger que les reproches faits aux artistes qui ont confondu dans un seul atelier les jeunes Gens des deux sexes ne peuvent concerner M. David qui s'il n'eut pas pris les précautions que sa Delicatesse lui a suggerer, auroit trouvé dans la mienne les représentations convenables, l'honneur de ma famille m'intéressant plus que tout autre bien.

L'intention des Parents de donner à leurs enfants une éducation utile lorsque les dispositions répondent à leurs

vues est trop louable pour que le degré d'estime qu'elle peut inspirer dépende d'une naissance plus ou moins distingué. Cependant, Monsieur le Comte, elle influe beaucoup sur les mœurs et sur les principes nécessaires pour tenir une conduite pure. J'ose me flater que mes enfans ont ces principes et le sentiment nécessaire pour ne pas tenir un nom depuis longtemps généralement estimé.

J'espère, Monsieur le Comte, que l'Exposé sincère que je viens d'avoir l'honneur de vous faire me méritera plus efficacement vos bontés que ne le feroit toute autre recommandation puisqu'il s'agit plus dans cette occasion des effets de votre équité que d'une faveur.

Je suis avec le plus profond respect, Monsieur le Comte, Votre très humble et très obéissant serviteur.

Paris, ce 21 juillet 1787.

LE ROULX-DELAVILLE,
Directeur des Salines du Roi,
rue du faub. Saint-Martin.

M. d'Angiviller à M. Le Roulx-Delaville.

Vers^{es}, le 26 juillet 1787.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre par laquelle vous m'exposez les motifs qui vous ont engagé à confier pour quelque temps l'instruction de M^{lles} vos filles à M. David ; je serois fâché que vous pensassiez que l'ordre que je viens de donner fut l'effet d'aucune impression défavorable qu'on m'eut donné à cet égard. Il a été seulement motivé par la considération générale des inconveniens qui pourroit résulter de la faculté accordée aux artistes de tenir au Louvre des écoles de jeunes demoiselles externes ; je suis convaincu qu'il a été pris toutes les précautions convenables pour les prévenir ; mais cette considération ne me permet pas de me départir de ce règlement. Soyez bien persuadé qu'il n'y a rien de personnel ni à M. David ni à elles et que je me fais un plaisir de leur rendre et à l'un et aux autres toute justice à cet égard.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc...

P. S. Si M^{lles} vos filles étoient, Monsieur, en pension chez M. David non seulement je ne trouverois pas mauvais qu'elles profitassent de l'instruction qu'un aussi bon

maitre peut donner, mais je vous en féliciterois parce que M^{me} David et lui ne pourroient que leur donner les meilleurs exemples d'honnêteté et d'écence sous tous les rapports. C'est un arrangement général qui tient au bon ordre qui a motivé ce règlement et je suis d'autant plus fâché qu'il contrarie pour un moment vos vues que vos motifs sont ceux d'un bon père de famille très estimable.

M. d'Angiviller à M. David.

26 juillet 1787.

Je serois fâché, Monsieur, que vous eussiez regardé ma lettre comme la suite de mauvaise impression qui m'auroit été donné relativement aux jeunes personnes que vous vous êtes chargé d'instruire au Louvre, en attendant que M^{me} Lebrun puisse les reprendre. Ma lettre a été motivé seulement par les inconvénients qui peuvent en général résulter de la faculté de tenir des écoles de jeunes demoiselles dans le palais du roy, et je vois que vous avez pris toutes les précautions que la prudence pouvoit suggérer pour les prévenir. Mais ces inconvénients n'en existent pas moins en général, et c'est ce qui m'engage à profiter à interdire dans le Louvre toute école de ce genre ; Soyez au surplus persuadé que cela n'a rien de personnel à vous ni aux jeunes demoiselles à qui vous donniez vos soins et que je me fais un plaisir de vous rendre ainsi qu'a elles toute justice à cet égard.

Je suis, Monsieur, Vôtre, etc..

P. S. — De la main de M. le Dr Général.

Je n'ai besoin d'aucun certificat, mon cher David, pour être sur que tout ce qui tient aux mœurs et à l'honnêteté sera respecté chez vous. Des raisons et des motifs de bon ordre ont fait décider au Roi en 1785 qu'il n'y aurait point de jeunes personnes qui allassent prendre de leçons chez les artistes. C'est par hasard que j'ai appris qu'il en allait chez vous, et j'étais bien sûr, que non seulement Madame David, mais même vous ne souffririez rien que de pur chez vous ; c'est la nécessité qu'une loi soit générale qui m'a fait vous écrire. Si les demoiselles étaient en pension chez vous, ce serait différent, car ce serait comme vos

enfants. Vous savez bien que non seulement j'estime en vous l'artiste mais aussi l'homme honnête.

M. Pierre à M. d'Angiviller.

16 août 1787.

M. Suvée a renvoyé ses Elèves du sexe, mais il est très affligé d'avoir cru devoir comprendre deux Parentes, qui sont la Compagnie de M^{me} Suvée femme sédentaire et très retirée, j'ay pensé, Monsieur que les deux demoiselles se trouvant dans une position particulière, l'on pouvoit faire savoir à M. Suvée que vous permettez la rentrée des deux Parentes, comme hors de la Régie, mais évitez de le lui écrire afin de n'attaquer en rien l'ordre général du renvoy. Renvoy qui mettra à l'aise beaucoup d'artistes souvent embarrassés dans les refus. M. David ne cache point combien il se trouve allégé.

Etc, etc..:

Votre très humble et très obéissant serviteur,

PIERRE.

Archives Nationales, O¹ 1919. (Correspondance publiée par M. Guiffrey dans les Archives de l'Art Français de 1874-1875.)

II

1^{re} DIVISION — BUREAU DES BEAUX-ARTS

Réponse à la lettre de Mme Benoist du 1^{er} fructidor, enregistrée à l'arrivée n° 167 fructidor.

Paris le 9 fructidor, an 9 de la République Française
une et indivisible.

*Le Ministre de l'Intérieur, à Madame Benoist, maison
d'Angivillier, rue de l'Oratoire.*

Je viens d'écrire, Madame, au citoyen Raymond, pour l'autoriser à mettre à votre disposition l'appartement de M^{lle} Arnoult, ainsi que vous le désirez. Je consens avec plaisir à l'échange que vous vous proposez de faire puisqu'il est consenti par M^{lle} Arnoult et qu'il entre dans vos arrangements.

Je préviens le Citoyen Raymond que l'appartement doit vous être repris tel qu'il avait été accordé, à Mademoiselle Arnoult par le ministre François de Neufchâteau.

Je vous salue.

CHAPTAL.

Archives du Château d'Azy.

MUSÉE NAPOLEON

Paris, le 30 frimaire An 13.

DIRECTION

*Vivant Denon, Membre de l'Institut National, de la
Légion d'Honneur, Directeur Général du Musée Na-
poléon, de la Monnaie, des Médailles, etc...
à Madame Benoist.*

Madamé,

Sa Majesté l'Empereur en visitant pour la seconde fois le Salon de l'Exposition a vu avec plaisir la noble émulation dont était animée les Artistes et m'a chargé de délivrer en son nom à ceux dont il n'a pu employer les talents cette année et comme marque de sa satisfaction une médaille de la valeur de 500 francs.

Vous êtes, Madame, du nombre de ceux qu'il m'a désignés et en vous l'annonçant je me félicite de vous témoigner le cas tout particulier que je fais de vos talents.

Agréez, Madame, l'hommage de ma parfaite considération.

DENON.

A Madame Benoist, Peintre, à l'Hôtel d'Angivillers.

Archives du Château d'Azy.

IV

MUSÉE NAPOLEON

Paris, le 25 Ventôse An 13.

DIRECTION

*Vivant Denon, membre, etc., etc.,
à Madame Benoist, Peintre.*

J'ai reçu ordre, Madame, de Sa Majesté l'Empereur, de faire peindre pour la Galerie des Thuilleries les portraits en pied de MM. les Maréchaux de l'Empire.

Je vous prévien, Madame, que je vous ai désignée pour exécuter celui de Monsieur le Maréchal de l'Empire Brune.

J'ai l'honneur de l'en informer et vous invite à vous présenter auprès de lui pour en obtenir les séances qui vous seront nécessaires afin de rendre fidèlement ses traits.

Monsieur le Maréchal Brune vous désignera, Madame, l'habit du corps sous lequel il désirera être représenté et celle des actions glorieuses de sa carrière militaire qui devra être retracée dans le fond du tableau.

Le prix fixé pour ce travail est de Deux mille francs, la toile doit avoir 6 pieds 8 pouces de haut sur 4 pieds 4 pouces de large.

Je vous invite, Madame, à vous conformer strictement à cette proportion, et à vous occuper promptement de cet ouvrage; l'ordre de Sa Majesté étant que ces Portraits soient placés au premier Messidor Prochain dans la Galerie de son Palais des Thuilleries.

Agréez, Madame, mon respectueux hommage.

DENON.

A Madame Benoist, peintre Hôtel d'Angivilliers.

Archives du Château d'Azy.

Feuilles d'émargement, pour les Portraits de
Messieurs les Maréchaux de l'Empire ordonnés

par Sa Majesté l'Empereur, pour la Galerie de Diane.

1^{er} juillet 1805. — Prix de 2000 fr. payé par tiers.

Le premier tier 666 — 66 $\frac{2}{3}$ — L. L. f. Benoist.

12 messidor an 13, 1^{er} juillet 1805. — 2^{me} tiers 666 — 65 $\frac{7}{8}$ — L. L. f. Benoist.

1^{er} juillet 1805. — 3^{me} tiers 666 — 67 — 7/17. — Laville leroulx f. Benoist.

(Cet émargement contient un croquis de la dimension adopté pour la mesure des portraits : 4 pieds 6 pouces de large sur 7 pieds 6 pouces de haut.)

Archives des Musées Nationaux.

MUSÉE NAPOLEON

DIRECTION

Paris, le 21 Germinal an 13

*Vivant Denon, membre, etc., etc.,
à Madame Benoist, Peintre.*

MADAME,

J'ai eu l'honneur de vous prévenir il y a quelque temps que Sa Majesté l'Empereur m'avait chargé de vous remettre de sa part une médaille d'or comme un témoignage de la satisfaction qu'elle a éprouvée à la dernière exposition du Salon des Artistes Vivants, je vous invite à passer chez moi dimanche 24 Germinal à onze heures du matin pour la recevoir.

Je me félicite, Madame, d'être en ce moment l'organe des sentiments de la bienveillance de Sa Majesté et vous prie d'agréer mon respectueux hommage.

DENON.

à Madame Benoist, peintre, à l'hôtel d'Angivillier.

Archives du Château d'Azy.

EXPROPRIATION DE L'HOTEL D'ANGIVILLER — 1806

L'An mil huit cent six le vingt quatre avril, à la requête de MM. Les administrateurs de l'enregistrement et du Domaine national poursuites et diligence de M. Eparvier Directeur desd. Domaines pour l'intérieur de Paris, lequel a ses bureaux à Paris rue de la Victoire n° 8 ou il fait Election de Domicille. J'ay Paul Sapinault, huissier près le Tribunal de premiere instance du Département de la Seine demeurant à Paris rue Montmartre n° 76 division du Contrat Social patenté pour la présente année du six janvier dernier sous le n° 2, 3^{me} étape soussigné, signifie avec ces présentes laissé copie 1° au Sieur Marie entrepreneur de Roullage etc.

2° Au sieur Rognon, md Tapissier etc...

3° à M. L'Etang adjudant de la Garde de Paris etc...

4° Au sieur Hacqueu, employé au Louvre, etc.,

5° A la D^e Delagrance etc...

6° A la D^e Le Roulx Delaville Locataire d'une maison sise à Paris à l'angle de la Rue de l'Oratoire et de la place du muséum du côté de la rue du Coeq-St-Honoré ou elle est dem^{te} en son domicile parlant a une femme qui m'a dit son nom de ce sommée.

7° Au S^r Poirier etc...

8° Au Sieur Delatour etc...

9° Au Sieur Texier etc...

10° Au S^r Collese etc...

...que le Directeur des Domaines fera faire Sommation aux locataires des maisons situées sur le dit emplacement de les évacuer d'ici au quinze may prochain, sauf par eux à se pourvoir devant qui de droit pour raison des Indemnités qu'ils pourraient prétendre avoir Droit de réclamer à cause de la ditte Eviction et sans que le dit pourvoy puisse retarder l'Epoque fixée pour l'Evacuation desd. maisons etc...

Archives de la Seine. — Fonds des Domaines — 446 Angiviller. — Domaines Nationaux n° 12083.

VII

MUSÉE NAPOLEON

DIRECTION

Paris, le 3 juin 1806.

*Vivant Denon, etc., etc.,
à Madame Benoist, peintre.*

MADAME,

Sa Majesté l'Empereur vient d'ordonner que les Portraits de ses ministres et des Grands officiers civils de sa couronne seraient peints, elle a fixé pour la remise de ces portraits l'Epoque du premier novembre prochain et alloué pour le prix de chacun d'eux la somme de quatre mille francs.

Je me fais un véritable plaisir de vous annoncer que je vous ai désignée pour exécuter celui de Son Excellence Le Grand Maître des Cérémonies à qui j'ai eu l'honneur d'écrire pour le prévenir de l'intention de Sa Majesté et du choix que j'ai fait de vous pour la remplir.

Je vous invite en conséquence, Madame, à vous occuper promptement de ce Portrait dont la toile doit avoir 2 mètres 18 cent. 1/2 (6 pieds 8 pouces 7 lignes) de haut sur 1 mèt. 42 cent. 1/2 (4 P. 4 Po. 6 lig.) de large.

Les succès que vous avez obtenus garantissent ceux que vous obtiendrez de nouveau et je me félicite que cette circonstance me procure l'occasion de vous témoigner tout le cas que je fais de vos talents.

Recevez, Madame, l'hommage de ma respectueuse considération.

DENON.

à Madame Benoist, peintre, à l'Hôtel d'Angivilliers.

Archives du Château d'Azy.

VIII

3^e Division.
Bureau des Beaux-Arts

Paris, le 27 septembre 1806.

*Le Ministre de l'Intérieur, à Madame Benoist-Laville,
peintre.*

Il lui est
accordé une
indemnité
annuelle de
1.000 fr.

Je vous préviens, Madame, que, pour vous dédommager de la perte du Logement que vous occupiez à l'Hôtel d'Angivilliers, je vous ai accordé une indemnité annuelle de mille francs. Elle vous sera payée à dater du Premier Juillet dernier ; ainsi vous recevrez la somme de cinq cent francs pour le second semestre de cette année.

En vous présentant, le 30 octobre prochain, à la 4^{mè} Division de mon Ministère, vous y retirerez la lettre d'avis sur l'exhibition de laquelle vous toucherez cette somme de cinq cent francs au Trésor Public.

J'ai l'honneur de vous saluer.

CHAMPAGNY.

Archives du Château d'Azy.

IX

3^e Division

Paris, le 8 février 1806.

Bureau des Sciences et Beaux-Arts.

Enregistrement à l'arrivée N° 879 fév.
au départ 88.

Le Ministre de l'Intérieur à Monsieur Denon, de l'Institut National, de la Légion d'honneur et Directeur Général des Musées.

Le Président du Conseil Général du Département de la Sarthe me demande, Monsieur le Directeur, que je veuille bien accélérer l'envoi d'un portrait de sa Majesté, qui est destiné à orner la Salle des Séances du Conseil.

Vous avez sans doute reçu directement des ordres de Sa Majesté l'Empereur pour l'exécution de ce portrait. Je me borne donc à vous transmettre le vœu qu'exprime le Conseil Général de la Sarthe, par l'organe de son Président.

J'ai l'honneur de vous saluer,

CHAMPAGNY.

Portrait de S. M. l'Empereur, destiné à la ville du Mans.

M^{me} Benoist qui doit être chargée de cet ouvrage s'en est occupée, et je crois que le tableau a été terminé avant que le Budget fut approuvé. Comme il est nécessaire que M. le Directeur Général voie ce portrait auparavant qu'il parte, je n'ai pas cru devoir écrire à M^{me} Benoist afin d'éviter que le tableau me fut remis et que l'envoi n'en fut sollicité avant l'arrivée du Directeur.

1807.

MUSÉE NAPOLEON

Exercice 1807

fonds de 3.000

*Etat de proposition de payement pour un portrait de
Sa Majesté l'Empereur, exécuté par Madame Benoist
et destiné au dép^t de la Sarthe.*

A Madame Benoist, Peintre, pour un Portrait de Sa Majesté l'Empereur, destiné au dép^t de la Sarthe, la somme de trois mille francs, ci. . . . 3.000 fr.

Vu l'arrêté de la somme de trois mille francs,

Le 18 avril 1808.

LE DIRECTEUR GÉNÉRAL.

Archives des Musées Nationaux.

*Extrait des Registres des Procès-Verbaux de la Société
des Arts de Gand.*

Bibliothèque de l'Université G. 11208.

Assemblée générale du 12 janvier 1809.

En la dite Séance, présidence de M. Van Huffel.

La société, aux termes de ses constitutions, procède à la nomination des membres honoraires pris parmi les artistes non résidans, recommandables par leur talent et par leur mérite.

Les membres honoraires de cette classe nommée jusqu'à ce jour sont MM. André Lens, peintre d'histoire correspondant de l'institut à Bruxelles, Herreyns peintre du Roi de Suède à Anvers et Ommeganck, correspondant de l'institut peintre de paysages à Anvers.

M. le président propose de leur adjoindre Madame Benoit peintre à Paris.

Cette proposition appuyée par MM. les directeurs des quatre classes est adoptée à l'unanimité.

La société en donnant à Madame Benoit ce témoignage de son estime ne s'est pas seulement fondée sur la réputation honorable de cet artiste, elle en a apprécié le talent ; le portrait du premier consul exposé dans la salle du Corps Municipal à l'Hôtel de Ville justifie en même temps et le choix de sa Majesté et la grande réputation du peintre.

Extrait du présent procès Verbal sera adressé à M. l'auditeur au conseil d'état, préfet du département avec prière de faire parvenir à Madame Benoist le diplôme de sa nomination.

VAN HUFFEL, présid^t.

J. B. F. DE BAST, S^{re}.

Copié avec les fautes sur l'original de la Bibliothèque de l'Université, par M. Georges Brunin, secrétaire de la Société Historique et Archéologique de Gand.

Paris, le 27 mai 1809.

MONSIEUR,

M. le préfet du département de l'Escaut m'a transmis la délibération du 11 décembre 1808 par laquelle la société des Arts de Gand m'a fait l'honneur de m'admettre au nombre de ses membres honoraires. Je suis singulièrement flattée de ce choix qui m'associe aux premiers talens d'un pays où les beaux arts sont cultivés avec autant de goût que de succès. Le portrait que S. M. avait daigné me charger de faire pour l'offrir à la ville de Gand ne m'eut point sans doute mérité par lui même une pareille distinction si le vif intérêt qu'inspirait le sujet du tableau n'eut porté la société à juger avec bienveillance et l'ouvrage et l'auteur je n'en suis que plus touchée de l'honneur que je reçois. Veuillez, monsieur, être auprès de la société l'interprète de ma reconnaissance. Si je ne peux contribuer beaucoup à la gloire, j'applaudirai du moins aux travaux de tous ses membres, je me réjouirai de leurs succès, et je ne cesserai de faire des vœux pour la prospérité d'une institution à laquelle (sic) je suis glorieuse d'appartenir.

Agréez, monsieur, l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être Votre très humble servante.

L. L. f. BENOIST.

M. Van Uffel, président de la Société des Arts, à Gand.

Copie faite sur l'original avec les fautes. Bibliothèque de l'Université G. 11.206. La signature seule est de la main de M^{me} Benoist.

XI

3^{me} Division

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

31 janvier 1815.

*Le Ministre secrétaire d'Etat de l'Intérieur,
à Madame Benoist-Laville, peintre.*

Madame, vous jouissez d'une indemnité de logement de mille francs.

Vous touchez cette somme par semestre et par avance d'après l'ordre établi dans mes Bureaux.

Mais pour me mettre à même de faire avec régularité l'ordonnancement des indemnités et l'envoi des lettres d'avis qui seraient dans le cas d'être écrites, il est nécessaire que j'aye la certitude de l'existence et que je connaisse bien la demeure des personnes appelées à les recevoir.

J'ai donc prié chacune de ces personnes et je vous prie vous-même, Madame, en particulier, de m'écrire dans la première quinzaine des mois de juin et de décembre de chaque année en me rappelant le taux de votre indemnité et le lieu de votre domicile.

Je vous engage à remplir exactement cette formalité indispensable, faute de vous y conformer vous courriez le risque d'éprouver des retards dans les paiements qui sont à vous faire.

J'ai, Madame, l'honneur d'être

Votre Serviteur

Sur l'ordre de son Excellence

*Le Directeur de la correspondance au Dép^t de
l'Intérieur, officier de la Légion d'honneur.*

NEUVILLE.

A Madame Benoist, rue Coq-Héron, n° 5.

Archives du Château d'Azy.

XII

ACQUISITION PAR L'ÉTAT

1818-1819

Le Directeur Général des Musées Royaux à Monsieur Benoist, Membre de la Chambre des Députés.

11 septembre 1818.

MONSIEUR,

Je me suis empressé de prendre les informations qui m'étaient nécessaires pour répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au sujet des tableaux de M^{me} Benoist, acquis par le Ministre de la Maison du Roi. La correspondance du Ministre avec le Musée établit, en effet, que ces tableaux ont été acquis pour la somme de onze mille francs payable sur l'exercice prochain ; à cette époque seulement, il sera nécessaire de livrer ces ouvrages et je m'occuperai dès lors de faire placer les plus importants dans le Musée du Luxembourg. Cette distinction est bien dûe au beau talent de Madame Benoist, et je saisisrai avec le plus vif empressement cette occasion de lui offrir une preuve de l'admiration particulière qu'il m'inspire. Je regrette sincèrement que mon absence m'ait enlevé le mérite de faire réussir une négociation qui ne pouvait manquer de l'intéresser sous plus d'un rapport ; je tâcherai du moins de m'en dédommager en faisant placer ces ouvrages le plus convenablement possible.

Paris, le 17 mars 1819.

MINISTÈRE DE LA MAISON DU ROI

3^e Division Beaux-Arts

Je vous prévien, Monsieur le Comte, que, par décision de ce jour, j'ai approuvé l'acquisition de quatre tableaux

de M^{me} Benoist, moyennant le prix de *Onze Mille Francs*.

Ces tableaux sont :

La diseuse de bonne aventure ;

Une tête d'étude de Sorcière ;

La lecture de la Bible, ou les trois âges ;

Etude de Nègresse jusqu'aux genoux.

Quoique le budget de 1819 n'ait point encore été signé par le Roi, je vous prie, sans que cela puisse tirer à conséquence et par une exception spéciale, de m'adresser un état de proposition de la somme de 11.000 fr. en faveur de M^{me} Benoist et imputable sur le fonds affecté aux acquisitions par le budget de 1819.

Je vous renouvelle, Monsieur le Comte, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Directeur Général ayant le Portefeuille.

C^{te} DE PRADEL.

M. le Comte de Forbin.

AVIS DE PAYEMENT

A M^{me} Benoist, peintre.

MADAME,

J'ai l'honneur de vous informer que M. le C^{te} de Pradel (1) vient d'ordonnancer l'état de payement montant à la somme de Onze mille francs, que je lui ai adressé pour solde du prix d'acquisition des quatre tableaux de votre composition que vous cédez à la collection du Musée Royal.

Je vous préviens etc..

Archives des Musées Nationaux.

(1) Directeur Général du Ministère de la Maison du Roi.

XIII

BIOGRAPHIE DES DAMES DE LA COUR ET DU FAUBOURG ST-GERMAIN,

par un valet de chambre congédié. — Paris 1826.

BENOIST (Madame)

Née Delaville-Leroux. Quoique femme d'un directeur général conseiller d'état, cette fille d'un ministre de Louis XVI n'a pas un petit titre, pas même une petite particule pour relever son nom marital par trop roturier. C'est pour elle une cause inépuisable de chagrin. Le galant Demoustier l'avait célébrée dans sa jeunesse. Elle est cette charmante Emilie à qui les *Lettres sur la Mythologie* sont adressées. Pauvre Demoustier ! l'indifférence fut le seul prix de tes jolis vers musqués. C'est du moins ce qu'assure M. Benoist, juge compétent dans la question. Quoi qu'il en soit, Emilie n'attendait pas d'un étranger la gloire qui devait se rattacher à sa personne. Devenue épouse de M. Benoist, pendant qu'elle était encore élève de David, elle s'acquit bientôt dans la peinture une réputation qui ne fut pas inutile aux intérêts de la communauté. Son mari n'était pas encore pourvu d'emplois lucratifs il traduisait des romans anglais pour vivre, madame peignait *incognito*. Mais la renommée qui veille sur les artistes, découvrit la retraite de notre couple intéressant, et d'un coup de sa baguette magique, elle métamorphosa notre écrivain en chef de division au ministère de l'intérieur. Dès lors, les productions de madame Benoist s'élançant de leurs poudreux asiles envahirent rapidement la France étonnée. Monsieur réglait les budgets des communes ; aucun administrateur n'osa plus solliciter sans s'être préalablement pourvu d'un portrait de Napoléon sorti de l'atelier de madame. Le métier devint excellent, on eut de l'ouvrage par-dessus la tête ; et pour suffire aux demandes il fallut employer des élèves en sous-œuvre. En peu de temps, il n'exista pas un chef-lieu de département qui n'eut son Napoléon par Madame Benoist. La restauration vint

arrêter ce bel essor, en créant notre chef de division conseiller d'état par la grâce de feu l'abbé de Montesquiou. Depuis lors, l'Emilie de Demoustier n'a plus exposé au salon. Craint-elle de vouer à la légitimité un pinceau que tant de fois elle consacra à l'usurpation ? Ou bien la femme d'un conseiller d'état déroge-t-elle en cultivant les beaux-arts ?

XIV

... Son inventaire après décès comprend

Mobilier : 40.440 »

la maison de la rue St-Dominique 27 d'un revenu de 7.500 » estimée 150.000 ». Terre de Lamothe Commune de Barassé Canton d'Angers.

Laissent 2 fils et 2 petits enfants.

Son testament olographe est du 24 août 1820 déposé à Montaut, le 10 nov. 1826.

Mariée sans contrat.

Document fourni par M. Gustave Bord.

ACTE DE DÉCÈS

1826. *M^{me} Benoist peintre*, sa mort.

— Paris (Seine), X^e arrt.

« acte de décès du 8 octobre 1826, à 9 h. 1/2 de M.

» Ce jourd'hui, à 8 h. du S., est décédée rue St-Dominique
n^o 27 dame Marie Guillelmine *Leroux De la Ville*, âgée de
58 ans, mariée à M. »

» constaté, etc... »

Jugement du 27 mai 1830, en rectification, duquel il résulte que la défunte se nommait Marie *Guillelmine Leroulx Delaville* et était mariée à *Pierre Vincent Benoist*.

Archives de la Seine.

XVI

CIMETIÈRE DU NORD CALVAIRE DU MONT-VALÉRIEN

SÉPULTURES ECCLÉSIASTIQUES ET LAICS

Registre des sépultures faites dans le cimetière du Calvaire du Mont-Valérien.

Folio 74.
M^{me} Benoist.
3^e — 16.

Ce jour, 9 octobre 1826, a été inhumé dans le Cimetière du Nord du Calvaire du Mont-Valérien, au n° 16 de la 3^e ligne des sépultures laïques, le corps de M^{me} Marie Guillemine Leroux, épouse de M. Benoist, conseiller d'Etat, Directeur général des contributions, âgée de 58 ans, décédée munie des sacrements de l'Eglise le 7 octobre 1826 Rue St-Dominique n° 27, Paroisse de St-Thomas-d'Aquin 10^e arrondissement de Paris.

Folio 76.
M^{me} Denis
Cochin
et M^{lle}
Angélique
Cochin.
5^e — 19.

Ce jour 3 avril 1827, ont été inhumée dans le cimetière du Nord-Calvaire du Mont-Valérien, au n° 19 de la 5^e ligne des sépultures laïques, 1° le corps de Madame Augustine Benoist, épouse de monsieur Denis Cochin, maire du 12^e arrondissement de Paris, âgée d'environ 26 ans décédée munie des sacrements de l'Eglise, le 1^{er} avril 1827, rue du Canivet, n° 3, paroisse de Saint-Sulpice, 11^e arrondissement de Paris; 2° le corps de Demoiselle Angélique Cochin, sa fille, décédée en 1822, peu d'heures après sa naissance, exhumée ledit jour, 3 avril, du cimetière de Vaugirard et reinhumée dans celui du Calvaire, le même jour et dans la même fosse que M^{me} sa mère.

Archives de la Seine.

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE

des Lettres à Emilie

- 1786-1790. Les quatre premières parties 4 vol. in-8°. Paris, Grangé (Cailleau, Desenne).
1790. Les quatre premières parties, 4 tomes en 2 vol. in-18, 4 frontispices et 14 figures dessinées et gravées par Queverdo, Paris.
- 1790-1791. Les quatre premières parties. 2^e édit. in-8°, Paris, Desenne.
1792. *Lettres à Emilie*. Les quatre premières parties in-8° avec 22 planches hors texte. Paris, Desenne.
- 1792-1793. Les quatre premières parties (S. L.), 4 vol; in-16, An VI-an VII. Cinquième et sixième parties, 2 vol. in-8°, Paris, l'auteur (et Devaux).
- An VI-an VII. Cinquième et sixième parties, 1 vol, in-12, planches. Paris, Devaux.
- An IX-1801. *Lettres complètes*, 6 parties en 3 vol. in-8°, 1 portrait par Gaucher et 36 figures de Monnet, assez médiocres, gravées par Audouin et Gaucher, Paris, Renouard.
1804. *Lettres complètes*, en 2 vol. in-18. Réductions des figures de Moreau. Paris, Renouard.
1804. *Lettres complètes*, 3 vol. in-16, nombreuses planches hors texte. Paris, Renouard.
1804. *Lettres complètes*, in-12, 37 dessins de Monet. Paris, Renouard.

1806. *Lettres complètes*. 6 parties en 3 vol. in-8°, 36 figures de Moreau. Paris, Renouard, de l'imprimerie Didot l'aîné.
1809. *Lettres complètes*, 6 parties in-8°, avec fig. Paris, Renouard.
1909. *Lettres complètes*, avec une notice par F. Fayolle, 3 vol. in-8°, 36 figures par Moreau, gravées par Delvaux, de Ghendt, Roger, Simonet, Thomas et Trière et 1 portrait par Pajou fils, gravé par Tardieu. Paris, Renouard.
1809. *Lettres complètes*, en 1 vol. in-12, portrait et planches. Paris, Renouard.
1811. *Lettres complètes*, en 3 vol. in-18, planches. Avignon, J.-A. Joly.
1812. *Lettres complètes*, en 3 vol. in-12, fig.
1813. *Lettres complètes*, en 3 vol. in-24, planches.
1814. *Lettres complètes*, en 6 vol. in-24, planches. Avignon, Guichard aîné.
1816. *Lettres complètes*, in-12, planches. Paris, Nicolle.
1817. *Lettres complètes*, en 3 vol. in-24, planches. Paris Mé-nard et Desenne.
1818. *Lettres complètes*, en 6 vol. in-18, portrait et planches, Paris, T. Dabo.
1818. *Lettres complètes*, en 3 vol. in-18, portrait et planches. Paris, H. Vauquelin.
1818. *Lettres complètes*, in-12, planches. Edition destinée à la jeunesse et à l'usage des pensions. Paris, Le Prieur.
1819. *Lettres complètes*, in-24, planches. Paris, Saintin.
1820. *Lettres complètes*, 6 vol. in-12, planches. Paris J.-B. Garnery (dans quelques exemplaires plusieurs tomes portent l'adresse de Locard et David).
1821. *Lettres complètes* en 6 vol. in-12, portrait et planches. Avignon, Guichard aîné.
1821. *Lettres complètes*, 2 vol. in-12. Paris, Veuve Dabo.
1822. *Lettres complètes*, notice par F. Fayolle, en 3 vol. in-18. Paris, Garnery.
1824. *Lettres complètes*, 6 vol. in-12. Paris, A. G. Renouard.
24. *Lettres complètes*, in-12. Paris, Chassaignon.
1824. *Lettres complètes*, avec une notice par Hourdou, 3 vol. in-16. Paris, Froment.

1824. *Lettres complètes*, 2 vol. in-8° pl. Paris, M^{me} Dabo.
1825. *Lettres complètes*, 6 vol. in-18. Paris, M^{me} Dabo-Bus-chert.
1826. *Lettres complètes*, 4 vol. in-32, pl. Paris, Saintin.
1826. *Lettres complètes*, 3 vol. in-16 pl. et fr. gravés.
1826. *Lettres complètes*, 4 vol. in-12. Paris, Lemoine.
1828. *Lettres complètes*, 2 vol. in-8°, planches.
1830. *Lettres complètes*, notices de Colin d'Harleville et de Vincent Campenon, 3 vol. in-12. Paris, rue Saint-Jacques, 156.
1835. *Lettres complètes*, suivies des Consolations, avec une notice et des notes par G. Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8°, portrait et planches. Paris, A. R. Langlois.
1841. *Lettres complètes*, en 2 vol. in-8° Paris, Ardant fr.
1845. *Lettres complètes*, in-32.
1847. *Lettres complètes*, in-8°. Paris, Libr. Pittoresque.
1859. *Lettres complètes*, précédées d'une notice de Colin d'Harleville, in-8° viii-482 pages, planches. Paris, Furne.
1859. *Lettres complètes*, précédées d'une notice par Alfred Delvau, in-8°. Paris, J. Bry aîné.
1860. *Lettres complètes*, in-8° planches. Paris, Furne Jouvett et C^{ie}.
1868. *Lettres complètes*, in-8°. Paris, Bernardin-Béchet.
1870. *Lettres complètes*, précédées d'une notice par Louis Moland, in-18. Paris, Garnier frères.
1883. *Lettres complètes*, avec une préface par Paul Lacroix, 3 vol. in-16, front. gravé par Lalauze. Paris, Librairie des Bibliophiles.
- Sans date.* *Lettres complètes*, avec notice de L. M. (Louis Moland), in-12. Paris, Garnier frères, imprimée chez Capiomont.
1910. *Lettres complètes*, avec notice de L. M., in-12, nouvelle édition revue avec soin. Paris, Garnier (sans date) imprimée en juillet 1910, chez Desfossés.

TRANDUCTIONS

1819. *Cartas a Emilia sobre a Mythologia*, por Dumoustier (sic) traduzidas..... por J. F. B. Primaira parte. Paris, imp. por A. Bobée, in-12.
1837. *Cartas a Amira sobre la mitologia*, por C. A. Demoustier, traductidas del francés al espanol en prosa y verso, por Don J. M. del Casillo. Paris, imp. de A. Everat, 3 vol. in-18, planches.

IMITATION

1831. *Lettres à Eliza sur la Mythologie comparée à l'Histoire*, traduites de l'Anglais et publiées par F. Chastelain, in-8°. Bordeaux, Duvielle, imprimeur.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES MANUSCRITES

- Archives Nationales. Série F, 7, Police Générale. Comité de Sûreté Générale.*
Archives Nationales, Série F, 7, Police Générale. Affaires politiques.
Archives Nationales. Série O, 1, Correspondance des Beaux-Arts.
Archives de la Seine, Fonds des Domaines.
Archives de la Seine, Etat civil.
Archives des Musées Nationaux.
Archives du Château d'Azy.
Correspondance de M^{me} Benoist avec son mari, communiquée par M. Henry Cochin.
Correspondance de M. Benoist avec son père et sa mère, communiquée par M. Henry Cochin.
Procès-verbaux de la Société des Arts de Gand.

OUVRAGES CONSULTÉS

Ouvrages contemporains

- BACHAUMONT, *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de la République des Lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours, ou Journal d'un observateur.* Londres, 1786.
Biographies des Dames de la Cour et du Faubourg Saint-Germain, par un valet de chambre congédié. Paris, 1826.
CAMPENON (Vincent), *Notice sur Demoustier (Décade Philosophique et Littéraire du 30 Ventôse an IX).*

Ouvrages critiques

- Athenæum ou Galerie Française des productions de tous les arts.* Paris, 1806.
- BRUUN NEEGAARD (T.T.), *Sur la situation des Beaux-Arts en France ou Lettre d'un Danois à son ami.* Paris, 1801.
- Dialogue entre la Béquille de Voltaire et l'Ombre de Poinset,* guide des Amateurs au Salon ou l'explication et la critique la seule complète de tous les ouvrages de peinture, sculpture, gravure, etc. A Paris, Cour du Salon, 1791.
- DURDANT (R. J.), *Galleries des Peintres Français du Salon de 1812 ou coup d'œil critique sur leurs principaux tableaux, etc., etc.* Paris, 1812.
- ESMENARD, *Le Salon de l'An VIII.*
- Explication et Critique impartiale de toutes les Peintures, Sculptures, Gravures, Dessins, etc., exposés au Salon du Louvre.* Paris, 1791.
- Gilles et Arlequin au Museum.* Paris, an VIII.
- Journal de Paris* : 15 septembre 1783, 3 septembre 1785, critiques des Salons.
- Journal de Paris* : 25 juin 1786, 19 juin 1787, 1^{er} juin 1788, 5 juin 1788, critiques des Expositions de la Jeunesse.
- LE BLANC (N.V.S.S.). *Le Noir et le Blanc ou ma promenade au Salon de peinture.* Paris, 1812.
- Mercure de France* : 20 septembre 1783, 1^{er} octobre 1785, critiques des Salons.
- Mercure de France* : Juillet 1784, Juin 1785, Juillet 1786, Juin 1787, Juin 1788, Juillet 1789, critiques des Expositions de la Jeunesse.
- Mercure de France* : 21 octobre 1786, sur les *Lettres à Emilie*; 15 janvier 1791, *Alceste à la campagne*; 8 octobre 1791, *Le Conciliateur*; 24 décembre 1792, *La Liberté du Cloître.*
- Notice sur les ouvrages de peinture, de sculpture, d'architecture, etc.* Paris an VIII.
- Pausanias Français (Le) ou Description du Salon de 1806.* Paris, 1808.
- VANDEUL (M^{me} de, née Diderot). *Lettre sur le Salon de l'an X. Bulletin de la Société de de l'Art Français l'Histoire* 1912, 2^e fascicule.

Ouvrages artistiques

- BEAULIEU (G. de), *Les Grands Artistes du XVIII^e siècle.* Paris, Bloud et Barral, sans date.
- BENEZIT (E.), *Dictionnaire des Peintres, Sculpteurs, Dessinateurs et Graveurs.* Paris, Roger et Chernoviz, 1911.
- BERALDI (Henri), *Les Graveurs du XIX^e siècle.* Paris, 1885.
- BLANC (Charles), *Histoire des Peintres, Ecole Française, tomes II et III.* Paris, Renouard.
- CLÉMENT (Charles), *Prud'hon, sa vie, ses œuvres et sa correspondance,* Paris, 1872.
- COHEN (Henri), *Guide de l'Amateur de livres à gravures au XVIII^e siècle,* Paris, 1887.
- DAVID (Jules), *Le peintre Louis David.* Paris, Havard, 1880.
- DELACROIX (Eugène). *Journal.* Paris, Plon, 1893.
- DELECLUZE (M.E.J.), *Louis David, son Ecole et son temps, souvenirs.* Paris, Didier 1853.
- DORBEC (Prosper), *L'Exposition de la Jeunesse au XVIII^e siècle.* (*Gaz. des Beaux-Arts*, 1905.)
- DREYFOUS (Maurice), *L'Art et les Artistes pendant la Période Révolutionnaire (1789-1795).* Paris, Paclot, 1906.
- FONTAINAS (André), *Histoire de la Peinture Française au XIX^e siècle.* Paris, 1906.
- FURCY-RAYNAUD (Marc), *Procès-Verbaux du Jury élu par les artistes exposants au Salon de 1791 pour la distribution des prix d'encouragement.* Paris, Schemit, 1906.
- HOUSSAYE (Arsène), *Histoire de l'Art Français au XVIII^e siècle.* Paris, Plon, 1860.
- LENOIR (Alex.), *Souvenirs Historiques.* (*Journal de l'Institut Historique*, Novembre 1835.)
- LOCQUIN (Jean), *La Peinture d'Histoire en France de 1747 à 1785.* Paris, 1912.
- MARMOTTAN (Paul), *L'Ecole de peinture française de 1789 à 1830.* Paris, 1886.
- NIEUWERKERQUE (Comte de), *Rapport sur la situation des Musées Impériaux pendant le règne de S. M. l'Empereur Napoléon III, de 1853 à 1868.* Paris, 1868.
- PORTALIS (baron Roger) et BERALDI (Henri), *Les Graveurs du XVIII^e siècle.* Paris, 1880.

- PORTALIS (baron Roger), *Adélaïde Labille Guiard (1749-1803). peintre de Mesdames de France et du Comte de Provence*, Paris, 1902.
- RENOUVIER (Jules), *Histoire de l'Art pendant la Révolution*. Paris, Renouard, 1863.
- ROEHN (Ch.), *Physiologie du commerce des Arts*. Paris, 1841.
- SAUNIER (Ch.), *Les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire*. Paris, Laurens, 1902.
- SIRET, *Dictionnaire historique et raisonné des peintres de toutes les écoles*. Bruxelles, 1883.
- SPIRE-BLONDEL, *L'Art pendant la Révolution*. Laurens, sans date.
- VIGÉE-LEBRUN (M^{me} Louise-Elisabeth). *Souvenirs*, publiés avec une introduction de M. Pierre de Nolhac. Paris, Fayard, 1911.
- WILLE (Jean-Georges), graveur du roi, *Mémoires et Journal*.
- Catalogue du Palais de Versailles*, par Soulié.
- Collection des Livrets des anciennes expositions depuis 1673 jusqu'en 1800*. Paris, Liepmennsshon et Dufour, 1870.
- Le Musée National du Louvre*, par Georges Lafenestre, Paris.
- Livret de l'Exposition de la Jeunesse chez le peintre expert*
- Livrets des Salons de 1802, 1804, 1806, 1810, 1812.*
- J.-B. Lebrun en 1791*. Réimpression, Paris, 1907.
- Musée d'Angers*, notice par Henry Jouin, Angers 1881.
- Notice des tableaux exposés dans le Musée Royal*. Paris, Vinchon, 1835.
- Frédéric VILLOT. — *Notice des tableaux exposés dans les Galeries du Musée du Louvre. Ecole française*. Mourgues frères, 1881.

Ouvrages littéraires

- BOUTARD (abbé Charles), *Lamennais, sa vie et ses doctrines*. Paris, 1907.
- LAVEILLE (A.), *Un Lamennais inconnu. Lettres inédites de Lamennais à Benoist d'Azy*. Paris, Perrin, 1898.
- MICHAUX, Charles-Albert Demoustier. Soissons, 1889.

ROCH (Ernest), *Charles-Albert Demoustier. (Bulletin de la Société de Villers-Cotterets, de 1907.)*

STERN (Daniel), *Mes souvenirs (1806-1833).* Paris, 1877.

Ouvrages historiques

ALLONVILLE (Comte d'), *Mémoires secrets de 1770 à 1830.* Paris, 1838-45.

BATZ (baron de), *La Vie et les Conspirations de Jean, baron de Batz.* Paris, 1908.

BATZ (baron de), *Les Conspirations et la fin de Jean, baron de Batz.* Paris, 1911.

BEUGNOT (comte), *Mémoires.* Paris, Dentu, 1866.

Biographie universelle et portative des Contemporains. Paris, 1836.

BONALD (Vicomte de), *François Chabot, membre de la Convention.* Paris, 1908.

BORD (Gustave), *La fin de deux légendes : l'affaire Léonard, le baron de Batz.* Paris, Daragon, 1809.

CASTANIE, *Indiscrétions d'un Préfet de police de Napoléon,* Paris, 1912.

HAUSSEZ (baron d'), *Mémoires.* Paris, C. Lévy, 1896.

HYDE DE NEUVILLE, *Mémoires et Souvenirs.* Paris, 1888.

LACROIX (Sigismond), *Actes de la Commune de Paris pendant la Révolution*, publiés et annotés par S. Lacroix, 1^{re} série du 25 juillet 1789 au 8 octobre 1790. Paris 1894-1898, 2^e série du 9 octobre 1790 au 10 août 1792. Paris, 1900-1909.

LENOTRE, *Un conspirateur royaliste pendant la Terreur : le baron de Batz.* Paris, 1896.

PORT (Célestin), *Dictionnaire de Maine-et-Loire.* Paris, Angers, 1878.

RÉVÉREND (Vte A.), *Titres, Annoblissement et Pairies de la Restauration.* 1814-1830. Paris, 1901.

ROBERT (Adolphe) et COUGNY (Gaston), *Dictionnaire des Parlementaires français.* Paris, 1889.

ROBINET (Dr), *Procès des Dantonistes, d'après les documents.* Paris, Leroux, 1879.

TRIAIRE (Paul), *Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire, 1768-1842.* Tours, 1902.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	1

CHAPITRE PREMIER

L'EMILIE DE DEMOUSTIER

DE L'ATELIER DE M^{me} VIGÉE-LE BRUN A CELUI DE DAVID

(1768-1791)

Naissance de Marie-Guillemine. — Sa famille. — Elève de M^{me} Le Brun. — Salon de 1783. — L'Exposition de la Jeunesse de 1784. — Rencontre de Demoustier. — L'avocat poète. — Les *Lettres à Emilie sur la Mythologie*. — L'Exposition de la Jeunesse de 1785. — Portrait de Demoustier. — Portrait d'Emilie. — L'Exposition de la Jeunesse de 1786. — Le Salon de 1785 et le *Serment des Horaces*. — Elève de David. — L'Atelier des *Horaces*. — Le *Brutus*. — *Pâris et Hélène*. — L'Exposition de la Jeunesse de 1788. — Débuts de Marie-Elisabeth. — L'Exposition de la Jeunesse de 1789. — Continuation des *Lettres sur la Mythologie*. — Leur influence sur Marie-Guillemine. — Les *Adieux de Psyché*. — *Pyrame et Thisbé*. — Le Salon de 1791. — *L'Innocence entre le Vice et la Vertu*. — Fin des années d'études

CHAPITRE II

M^{me} BENOIST

LA FEMME D'UN CONSPIRATEUR

(1792-1795)

Pages.

L'intérieur des Leroux-Delaville. — Les poètes, Gérard, Larrey. — Premier album de croquis. — La Harpe. — Pierre-Vincent Benoist. — Ses débuts dans la politique. — Ses missions. — Le 10 août. — Tentatives pour sauver Louis XVI. — Mariage de Marie-Guillemine. — Les conspirations du baron de Batz. — Tentative de Cortey et Michonis. — La Compagnie des Indes. — Mort de la Reine. — Ordre d'arrestation. — Perquisition. — Evasion de Benoist. — Naissance de Prosper. — Mariage d'Elisabeth. — Le 9 Thermidor. — Lettres de M^{me} Benoist au Comité de Sécurité générale. — Grâce de Benoist. — Logement au Louvre. — Le Salon de 1795. — Nouveaux croquis. — L'édition des *Lettres à Emilie* de 1795. — Le 13 Vendémiaire. — L'Amnistie.

77

CHAPITRE III

APRÈS LA TERREUR

L'ARTISTE AU LOUVRE ET A L'HOTEL D'ANGIVILLER

(1796-1802)

Etat des esprits en 1796. — Le Louvre. — Les réunions de Gérard. — Portrait de l'artiste. — Influence de M^{me} Vigée-Lebrun. — Réconciliation avec la famille Benoist. — La cinquième partie des Lettres. — Demoustier veut revoir Emilie. — La sixième partie des Lettres. — Portrait d'Emilie. — Adieu à Emilie. — Nouveaux croquis : *Ariane* ou *Alcyone*, etc. *Lettre sur la Botanique*. — Le portrait de Miss Bellamy. — L'Hôtel d'Angiviller. — *Prosper et Denys*. — M. Benoist au Ministère. — Naissance d'Augustine. — *La Nègresse*. — *La jeune fille aux pots de fleurs*. — Influence complète de David. — Les derniers jours de Demoustier.

121

CHAPITRE IV

SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

LE PEINTRE OFFICIEL

(1803-1814)

	Pages.
Le <i>Portrait du Premier Consul</i> . — Les croquis. — L'étude de Girodet. — Les portraits d'Isabey, de Greuze et d'Ingres. — M ^{me} Benoist est nommée membre honoraire de la Société des Arts de Gand. — Le Salon de 1804. — Médaille d'or. — La société de M ^{me} Benoist. — <i>Portrait du Maréchal Brune</i> . — <i>Portrait du Grand Maître de Cérémonies</i> . — Le Salon de 1806. — Les <i>Enfants au nid</i> . — Les <i>Deux sommeils</i> . — M ^{me} Lacroix <i>Saint-Pierre</i> . — <i>Desfauchereis</i> . — Croquis de tableaux. — <i>Ulysse</i> . — <i>Régulus</i> . — Lettres à son mari. — Déménagement de l'Hôtel d'Angiviller et installation rue Coq Héron. — <i>Portrait de Félix Lepelletier</i> . — <i>Portrait du Général de Casa-Bianca</i> . — Les portraits de la famille de Napoléon. — La <i>Princesse Borghèse</i> , par M ^{me} Benoist. — <i>La Reine de Naples</i> , par M ^{me} Vigée-Le Brun. — Les portraits de l'Empereur. — Voyage à Angers. — Le <i>portrait de Gall</i> . — Le bal masqué. — Le Salon de 1810. — La <i>Lecture de la Bible</i> . — La <i>Diseuse de bonne aventure</i> . — L'Automne de 1812. — La Motte. — L'incendie de Moscou. — La maison de la rue Saint-Dominique. — Le Salon de 1812. — 1813. — La Restauration. — Renoncement à la peinture	156

CHAPITRE V

SOUS LA RESTAURATION

LA RETRAITE ET LA FIN

(1815-1826)

L'invasion dans l'Ouest. — La carrière de M. Benoist. — <i>Portrait de M. Benoist</i> . — <i>Portrait de Denys</i> . — Lettres de Lamennais. — Départ de ses enfants. — Vente à l'Etat. — Mariage de sa fille Augustine. — La <i>Vierge</i> de la Cathédrale d'Angers. — Mariage de son fils Denys. — Mort de sa sœur Henriette. — Lettres de Denys sur la mort de sa mère. — La tombe de M ^{me} Benoist au Mont-Valérien. — son œuvre. — Ses albums de croquis	215
Liste des Tableaux, Pastels, etc., exécutés par M ^{me} Benoist. . .	245

PIÈCES JUSTIFICATIVES

	Pages
I. Correspondance du comte d'Angiviller avec David et M. Leroulx-Delaville, 1787	255
II. Lettre du ministre de l'Intérieur pour le logement de l'hôtel d'Angiviller, an IX	261
III et V. Lettres de Denon annonçant à M ^{me} Benoist sa médaille d'or, an XIII.	262-265
IV. Commande du portrait du Maréchal Brune, an XIII.	263
VI. Expropriation de l'hôtel d'Angiviller, 1806.	266
VII. Commande du portrait du Grand Maître des Cérémonies, 1805	267
VIII et XI. Lettre du Ministre de l'Intérieur pour l'indemnité de logement, 1806	268-273
IX. Commande du portrait de l'Empereur pour le département de la Sarthe, 1806.	269
X. Nomination de M ^{me} Benoist comme membre honoraire de la Société des Arts de Gand, 1809.	271
XII. Acquisition par l'Etat, 1818-1819	273
XIII. Biographie de M ^{me} Benoist	276
XIV. Lettre de M. Gustave Bord	278
XV. Acte de décès de M ^{me} Benoist, 1826	279
XVI. Registre des Sépultures du Mont-Valérien, 1826.	280
Essai de Bibliographie des <i>Lettres à Emilie</i>	281
BIBLIOGRAPHIE	285
TABLE DES MATIÈRES	291

Vu et admis à soutenance

le 23 Avril 1914,

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET

Vu

et permis d'imprimer

*Le Vice-recteur
de l'Académie de Paris,*

L. LIARD.

